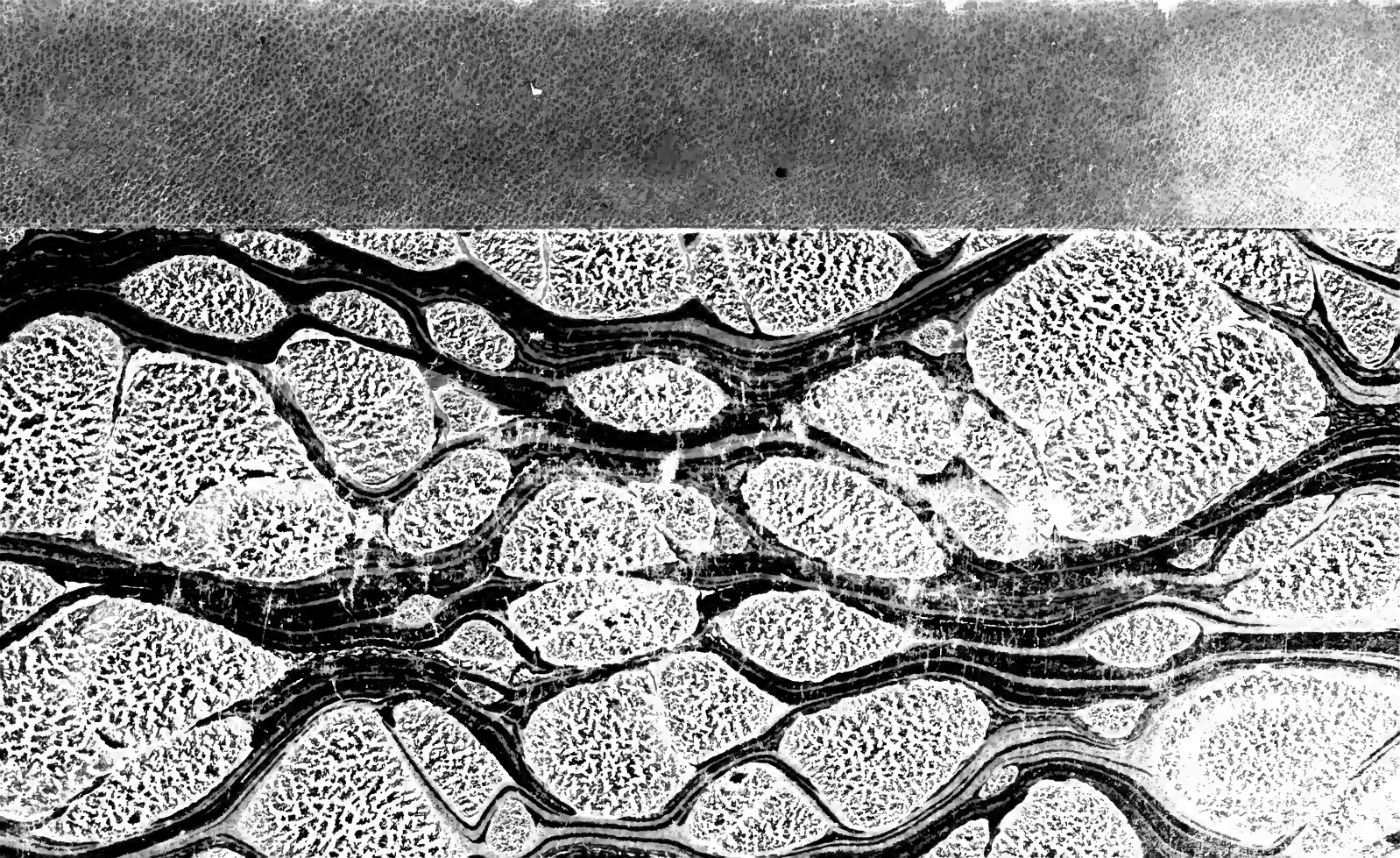


PURCHASED FOR THE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

FROM THE

CANADA COUNCIL SPECIAL GRANT

FOR

LE

GILBLAS

DU THÉATRE.

PAR

MICHEL-MORIN.

2

PARIS,
A.-J. DÉNAIN ET DELAMARE, ÉDITEURS
DE L'HISTOIRE DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE EN ÉGYPTE, ETC.,
rue Vivienne, n° 16, à l'entresol.

—

1833.

LE

GILBLAS

DU THÉATRE.

UNIVERSITY OF TORONTO NOV 23 1970

Sous presse,

DE MICHEL-MORIN.

LES CLERCS DE NOTAIRE

ET

LES COMÉDIENS,

2 vol. in-8.

Pour paraître incessamment :

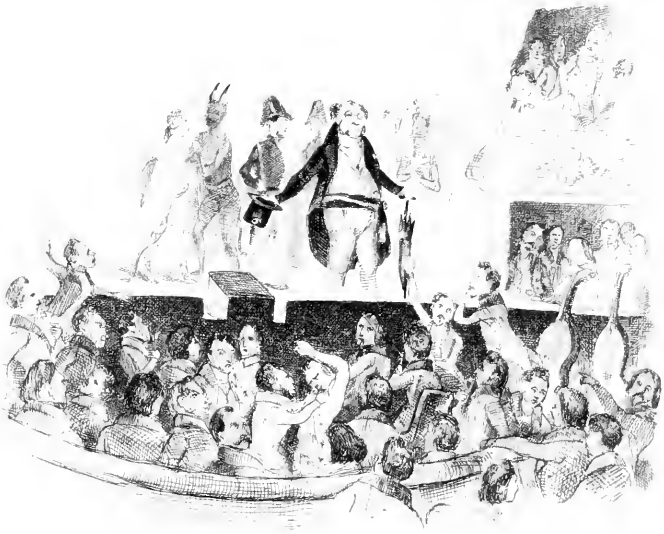
Scènes de Canal et de Rivière (littérature d'eau douce), 1 vol. in-8.

La Physiologie des jambes et de la voix, 2 vol. in-8.

Le Figaro du Palais, 1 vol. in-8.

IMPRIMERIE DE COSSON
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9

PQ 2364 M369 G5 t 2



LE

GIL BLAS

DU THÉATRE.

PAR

MICHEL-MORIN.

TOME SECOND.

PARIS,

A.-J. DÉNAIN ET DELAMARE, ÉDITEURS

De l'Histoire de l'Expédition Française en Égypte, etc.,

RUE VIVIENNE, N° 16, A L'ENTRESOL.

1833.

PQ
2364
M369G5

LE

GIL BLAS

DU THÉATRE.

CHAPITRE PREMIER.

Habitués des avant-scènes et des balcons.

Et savez-vous, Monsieur, par quels soins, quels ennuis,
. . . . . .
Par quels cadeaux sans fin, qu'ici je vous abrége,
J'ai payé de l'avoir le fâcheux privilége?
Un vieux libertin.

Richelieu répondait à une princesse qui lui demandait, le lendemain de son mariage, (il était alors âgé de quatre-vingts ans), com-

ment il avait pu se tirer de ce pas difficile: Princesse, *le plus difficile n'était pas d'en sortir.* Ce mot qui peint à lui seul les mœurs du Lovelace français, trouve une juste application alors que l'on pense au but que se proposent les habitués des avant-scènes et des balcons, but toujours hostile à la vertu des actrices, attentatoire aux mœurs, et principe destructif de fortune et de santé.

C'est un terrible gazomètre que le foyer incendiaire de l'avant-scène, c'est un dépôt perpétuel de sentiments c'est l'entrepôt des passions, le bazar des cœurs, et le tombeau de la fortune. Là, chaque soir, les élégans du jour, les dandys, les dandins, les vieux célibataires à la perruque imprégnée de coquetterie, et qui déguisent avec le secours de l'art illustré par Michalon, par Plaisir, l'absence d'une chevelure jadis élégante et soyeuse, viennent y achever des émotions, y vivre de souvenirs, et savourer avec le secours de l'indécente et libertine jumelle, les grâces et les appas des divinités par lesquelles la clef d'or du tragique Viennet est le passe-partout

du cœur, le maximum de l'intrigue, et le zélé conseil de l'infidélité.

C'est un spectacle dans un autre spectacle, c'est une scène épisodique que cette réunion de jeunes et vieux libertins, immeubles par destination du théâtre qui recèle la beauté pour laquelle chacun d'eux soupire.

Il fait beau les voir se hâter de satisfaire à peine aux exigences de l'estomac, professer le plus grand mépris pour les mets les plus succulens, les vins les plus exquis, et se rendre en effleurent à peine la terre de leurs pieds dans la boîte oblongue où ils font élection de domicile. Est-ce l'humiliation, actuellement que je suis pauvre, d'être dédaigné par les femmes de théâtre, qui me fait tenir ce langage? est-ce ce bonheur d'illusion dont je me suis si longuement bercé, et que je ne puis plus saisir qu'en rêve, qui me force à parler avec autant d'irrévérence de la classe estimable des amoureux? Mais fou que tu es, n'as-tu point comme eux été dédaigneux de nourriture? n'as-tu point, tourmenté que tu étais par le désir de la possession, passé

de ces longues nuits d'insomnie en songeant à celle que tu aimais ? Les plaisirs de la table, comme eux, tu les as dédaignés; l'amour seul te nourrissait de tous ses feux, nourriture qui n'a pas peu contribué à te faire maigrir : mais, pour Dieu! de l'indulgence, excuse dans les autres ce que l'on a excusé chez toi; et si tu te trouves accidentellement (je me sers à dessein de ce mot, car je compte encore sur la providence pour me débarrasser de quelques uns de mes cousins) dans la position sanglante de te pouvoir appliquer une des moralités du bonhomme le fabuliste, ne force donc personne à te répondre ironiquement :

. . . . Les raisins sont trop verts.

Puis dernièrement n'ai-je pas voulu faire le moraliste! le moraliste! moi, mais je n'attribue cette folle idée qu'à la rage qui me tourmente, de faire un peu de tout. Cependant je voyais depuis quelque temps un jeune homme dont la jeunesse commandait l'intérêt; sa présence continuelle à l'avant-scène parlait assez pour lui, et ses yeux

constamment fixé sur Flora la jeune première, exprimaient avec plus de naturel et de passion les sentimens qu'il éprouvait pour elle, qu'elle ne mettait d'expression à faire l'amour en scène. Je connaissais assez Flora pour prédire au soupirant une ruine complète, eût-il vingt mille livres de rente et un brillant avenir; Flora que j'avais aimée, Flora qui rieuse et jouant nonchalamment avec les boucles de mes cheveux, me payait du plus tendre retour, et m'adora le temps de manger une de mes successions, deux mois vingt-huit jours, puis ne me voyant plus riche que d'espérance et de vieux parens, les larmes aux yeux, me mit à la porte avec beaucoup d'égards. il est vrai, mais ne m'en mit pas moins à la porte. J'avais donc une espèce de vengeance à exercer; ce fut une de mes tantes qui me procura le plaisir d'humilier cette femme. Je mangeai son héritage avec la grande coquette du théâtre où jouait Flora, et par amour-propre, je n'employai à me ruiner que la moitié du temps que j'avais coutume d'employer habituellement; ma for-

tune s'en allait tous les jours en landaus ; mais quel plaisir pour moi d'éclabousser celle qui m'avait si dédaigneusement éconduit! Je me trouvai bientôt encore dans ma position ordinaire ; alors je retournai assiduement voir mes parens, et l'on pense bien que je m'informai avec une ponctuelle exactitude de l'état de leur santé. Pour en finir avec mon jeune homme, je me hasardai, dans son intérêt, à lui donner quelques détails indirects sur la conduite de la belle ; puis, arrivant à mon but, j'abordai franchement la question, et lui esquissai le portrait, le caractère de la belle : j'étais payé pour le connaître, j'ajouterai même que j'avais payé. Mal m'en prit de faire le biographe ; je vis le moment où nous allions quitter le théâtre, pour avoir recours à nos épées. Flora m'avait toujours porté malheur ; une réflexion toute naturelle se présenta, la chance pouvait continuer, je brisai avec mon amoureux.

Les actrices ont en général un merveilleux talent pour se mettre en relation avec les avant-scènes ; mais je ne connais qu'une

actrice à Paris qui fasse admirablement *l'avant-scène* de la rue de Chartres. Les yeux étincelans de *coquinisme*, de volupté, comme elle vous lance de ces regards dangereux, de ces œillades assassines qui vous poursuivent jusque dans votre intérieur! puis, belle qu'elle est, que d'art dans ses costumes, quel abandon, quel laisser-aller dans ses gestes, dans son jeu! ah ! c'est une femme qui comprend le dramatique et ses ressources. C'est une femme pour qui la nature est un art, un besoin. Qu'elle pose avec volupté, quand elle joue, comme madame Dorval, ses scènes à *l'anglaise*, et que ce centre de gravité se dessine merveilleusement! Pour moi, c'est une femme délirante.— Vienne encore dans ma famille un décès qui me soit avantageux, et je ne mange pas mon actif sans elle.

Le peuple des avant-scènes et des balcons comprend quatre classes.

— Entreteneurs.

— Vieillards libertins.

— Les timides.

— Et les oisifs.

Chacune de ces classes a ses divisions et ses subdivisions, car il y a entreteneur et entreteneur.

Comme il y a

Brioche et brioche.

Roi populaire et Roi populaire.

Dubois et Dubois.

Persil et Persil.

C'est au reste un titre fort respectable que celui d'entreteneur, et qui prouve évidemment une certaine position sociale dans notre petit sphéroïde, la possession de l'argent, point capital.

A vrai dire il est rare pour un protecteur de pouvoir compter sur la fidélité de celle qu'il achète; cette question n'en est plus une : mais heureux est encore celui qui reçoit au moins quelques baisers, quelques caresses en échange de son argent ! et Anna va vous prouver qu'il en est qui ne reçoivent rien.

Un peintre, que je ne nommerai que du nom de Parafox, homme de talent, au cœur

passionné, s'éprit d'amour pour Anna, que les échappés flic flac, le si sol simple, le si sol composé, et les conseils du professeur Coulon jetèrent un beau soir sur un théâtre, et qui se trouva avec de l'avenir dans les jambes, en présence d'un public disposé à l'indulgence. La petite était jolie: sa jeunesse, son air d'innocence enflammèrent subito notre artiste; le soir de ce début, il se promenait avec la mère d'Anna, une mère véritable, dans les coulisses, et là il faisait entrevoir à notre brave et digne femme combien son innocente fille pouvait aller loin, si elle marchait toujours comme elle avait marché ce jour-là. Puis habile en stratégie érotique, amenant didactiquement la conversation vers le but qu'il se proposait d'atteindre, pour posséder la fille, il séduisit la mère, moyen qui pour n'être pas brillant de nouveauté, n'est point encore à dédaigner. La mère ouït donc des choses qui promettaient, dès le principe, un brillant avenir à sa présomptive héritière, et ce qui fut proposé et accepté, fut fait. Le peintre acheta des meubles et loua un pe-

tit appartement. La couturière et la modiste prodiguèrent incognito les ressources de leur art, à la jeune danseuse. Quelques argumens irrésistibles furent déposés dans le secrétaire, et la victime innocente conduite par hasard dans sa nouvelle demeure, en échange de tant de procédés délicats, accordera au protecteur l'honneur de cueillir une fleur virginale dans un cœur vierge. Le grand jour arrivé, la mère qui tient à exécuter ses engagemens, se rend avec sa fille au séjour des plaisirs, la concierge lui remet la clef de ce nouvel Eden, et les y introduit toutes deux : coup d'œil majestueux, imposant ! l'acajou, le bronze décorent ce délicieux boudoir ; des rideaux d'une simplicité coquette, posés avec art, y laissent pénétrer avec peine un demi-jour de convention teinte de mélancolie et de sentimens.. Mais que devint Anna, lorsque son introducteur féminin lui dit en la quittant, pour retourner à sa loge : *Vous êtes ici chez vous, Mademoiselle.* Elle se jeta dans les bras de sa mère, qui, en peu de temps, lui apprit qu'un des premiers pinceaux de la capitale

était éperdument amoureux d'elle; au même instant, entrée du peintre, sortie de la mère. Comme mon lecteur le voit, le dénouement se préparait assez bien. Le peintre cependant par bienséance jugea de son devoir de ne point consommer le sacrifice, le même jour: Anna paraissait d'une simplicité, d'une innocence telle, qu'il ajourna au lendemain le moment du bonheur: il fit donc entendre à la jeune fille qu'il s'estimait heureux de pouvoir lui être de quelque utilité, qu'il emploierait son faible pouvoir à la lancer dans la carrière qu'elle avait adoptée; il joua avec elle le rôle d'ami, de conseiller, sa conduite fut vraiment édifiante. Et jamais ce vers de Gresset

« Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes, »

ne trouva plus juste application. Dans la crainte d'importuner, il se retira en dérobant à son amie un baiser, baiser bien chaste, baiser cueilli sur les joues, baiser respectueux. Le lendemain, repentant qu'il était d'avoir différé le moment du plaisir, il revient,

frappe à la porte de la belle, personne ne répond : en deux sauts il a franchi l'escalier, et se trouve chez la concierge, qui lui apprend que l'innocente danseuse, au nom de laquelle il a loué l'appartement, est partie, le matin même, avec un jeune blond qui a satisfait aux exigences du propriétaire, et enlevé les meubles. Parafox, au teint pâle et blême, vole plutôt qu'il ne court chez la mère : il l'accuse de l'avoir trompé, de s'être moquée de lui ; lui fait entendre que les tribunaux pourraient considérer ce déménagement comme abus de confiance. La mère, avec un étourdissant aplomb, lui représente les quittances des meubles qu'il a achetés au nom de sa fille, et que, par un surcroît de délicatesse, il a jetées négligemment dans un des tiroirs de la commode. Que dire, que répondre à de tels argumens ? Quant à la mère, pour qui la bonne foi dans les affaires est une croyance, une tradition, elle a exécuté avec ponctualité ce qu'elle avait promis : elle a livré sa fille, et si l'amateur passionné n'a pas jugé à propos de goûter

du plaisir, le jour de la première et mystérieuse entrevue, à qui la faute? Notre malheureux peintre, forcé de céder à la vérité de ce raisonnement, se retira,

« Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. »

Et d'autant plus furieux que son aventure courut, le soir même, le foyer, les loges et les coulisses, et qu'il servit de point de mire aux sarcasmes, aux cancans et aux plaisanteries des journalistes. Quant à la petite Anna, un tel succès la mit bientôt en vogue, on se l'arracha. C'était à qui se ferait ruiner par elle. Je dois dire à sa louange que ses soupirans n'eurent pas à s'en plaindre sous ce rapport, et qu'elle entra merveilleusement dans leurs vues.

Les actrices manquent communément de *sensibilité;* ce qu'elles appellent *rouerie* chez elles, n'est que du *coquinisme.* Il n'est pas de règle sans exception, je le sais; mais dans mes rapports intimes avec ces dames, j'ai pu observer leurs mœurs, apprécier leurs sentimens, et j'ai vu que le plaisir était leur idole,

une vie vagabonde leur élément; chez elles, l'amour n'est pas de l'amour, c'est une suite de la désorganisation de leur être, c'est le plaisir des sens réduit à une idée fixe, c'est une volupté à leur manière, c'est un acte brutal. Puis, rieuses, insouciantes qu'elles sont, l'avenir est un mot qu'elles ne croient jamais pouvoir prononcer; leur vie, à elles, est une vie exceptionnelle dans une autre vie, c'est l'épisode d'un grand drame : c'est encore un rôle qu'elles jouent. Je ne blâme pas l'actrice qui, pour se procurer une honnête aisance, des douceurs et des colifichets, prend à sa guise un vieillard galant, suranné, libertin, qui veut du plaisir, mais n'en peut goûter qu'en idée; celle-là même ne comprendrait pas la vie d'artiste, qui ne rétablirait, avec le système des infidélités et des caprices, la balance d'ennui et de dégoût qu'il lui faut supporter. Car, que de volupté dans un baiser en cheveux blancs! cela fait frissonner d'horreur! Mais point de pitié pour la femme qui reçoit les hommages d'un homme jeune, aimable, galant, et trahit le serment de foi jurée.

Moins de pitié encore pour celle que la fortune de ce même homme soutient, et qui se fait un jeu de le tromper; car vous ne nierez pas qu'il y ait un pacte entre eux, c'est un contrat sacré, synallagmatique; la loi protége indistinctement les droits des parties. Mais comment invoquer le texte de la loi avec le préjugé dont nous sommes entachés?

Fanny faisait sans doute ces réflexions, lorsqu'elle jouait à son vieux libertin le tour comique que je vais rapporter. Puis son cœur connaissait bien la faiblesse qu'avait pour elle ce vieillard stupide, prodigue de tendresse, mais avare de présens. L'actrice se mit en tête de forcer son adorateur à changer de système. Fanny avait un faible pour le système des compensations; elle goûtait les idées de M. Azaïs, et elle voulut prouver que les leçons du célèbre professeur portaient leur fruit, en obtenant de la générosité de son noble ami *une robe de tulle et un cachemire du Thibet.* Lui demander ces deux bagatelles,

c'était vouloir l'exposer à n'obtenir ni l'une ni l'autre. Il était donc indispensable d'employer la ruse dans cette délicate affaire, et la ruse y joua le grand premier rôle, le rôle à effet, le rôle à succès. Une revendeuse à la toilette reçoit l'ordre de passer, le lendemain, à l'heure à laquelle le protecteur rendait habituellement visite à notre minois chiffonné, porteur de la robe et du cachemire. Au jour fixé, tous les personnages sont en scène, car c'était une comédie qu'on allait représenter au salon. Mystérieusement la marchande demande à parler à Fanny : mais Fanny peut-elle avoir des secrets pour celui qui possède toutes ses affections? L'industrielle pose alors sur un sofa un paquet qui renferme les objets convoités; elle sait que depuis longtemps Fanny est désireuse d'avoir une robe de tulle et un cachemire du Thibet; elle les lui vient offrir : puis l'occasion est si belle, le prix tellement modéré, qu'elle s'en voudrait de ne pas les lui vendre. Fanny trouve les objets charmans; une circonstance malheureuse ne lui permet pourtant pas d'en

faire l'acquisition. Elle se trouve dans un horrible état de gêne, elle a soldé plusieurs mémoires de fournisseurs, puis elle a des charges, de nombreuses charges. La marchande, qui a parfaitement saisi l'esprit de son rôle, se tourne vers l'amant en titre de la malicieuse fille, le prie d'examiner la fraîcheur, la beauté et la finesse du tulle et du cachemire; elle lui fait remarquer que ces objets ont coûté deux mille écus, et qu'en les donnant pour deux mille francs, elle ne les vend pas. La figure du vieillard exprime autre chose que le contentement, et rien ne dénote en elle le désir de profiter d'une occasion si avantageuse. Fanny se tient à l'écart, pince ses jolies joues, ronge ses ongles, sa poitrine est oppressée, et les nombreux soupirs qu'elle pousse attendriraient un cœur de fer; elle s'identifie tellement avec sa situation, qu'elle emploie les larmes : elle pleure; l'incertitude tient encore l'amant en suspens; l'avarice va l'emporter sur la tendresse : la marchande, qui craint pour le dénouement, chauffe la scène, fait voir à

l'indécis personnage l'état de malaise et d'oppression dans lequel se trouve l'intéressante Fanny. Quoique d'une sordide avarice, il aime : en ne cédant point aux sollicitations de la revendeuse, il perd son amante, une rupture est inévitable ; d'un autre côté, dépenser deux mille francs pour donner

De ces colifichets dont le bon sens murmure ;

c'est payer un peu cher les exigences de la belle. Fanny, attentive aux irrésolutions de son seigneur, amène la péripétie ; elle est agitée de mouvemens convulsifs; elle sanglotte de manière à distraire des Saint-Simoniens de leurs graves travaux, des Templiers de leurs méditations. Le vieillard stupide n'y tient plus, il s'élève majestueusement, et jette sa bourse à la marchande, qui se hâte de sortir, craignant sans doute un changement d'idée. Fanny vole dans les bras du bienfaiteur, le couvre de baisers, et la comédie, comme on le voit, est couronnée de succès.

Quelques jours après la première représentation de cette *sottie*, de cette farce, de cette moralité, comme il vous plaira l'appeler, le rusé vieillard eut des soupçons sur la fidélité de sa belle, et ce qui contribua à les augmenter, ce fut la présence clandestine d'une montre, qu'il aperçut sous l'édredon de la couche nuptiale, et qui paraissait y avoir été déposée par une main autre que la sienne. Furieux, il lève sa canne à pomme d'or. — Qu'allez-vous faire? lui demande héroïquement Fanny. — Tout casser, tout briser, petite p.....! répond l'entreteneur. Et le guéridon se trouve lestement débarrassé des porcelaines qu'il fait voler en éclats. Agissez comme bon vous semblera, Monsieur, détruisez commode, chiffonnière, pendule, flambeaux: mais si vous avez l'intention de briser ma glace, de grâce, que ce ne soit point ici; je vais appeler quelqu'un, on la transportera dans la rue, je vous supplie de ne la point casser ici, *çà me porterait malheur!* Ces mots désarmèrent le vieillard; il demanda et obtint son pardon.

Mademoiselle Fanny, revenue des illusions de la vie, est actuellement mariée; avec une tête si fertile en expédiens, sa fortune devait s'augmenter de jour en jour; l'état compte cette citoyenne au rang de ses créanciers; les impositions qu'elle paie servent, avec toutes celles qu'on prélève sur le peuple, à alimenter notre *cétacé* budget. Au reste, le préfet *Rambuteau* ne l'imposera jamais aussi extraordinairement qu'elle a imposé ses adorateurs.

C'est une bonne fortune pour une comédienne, que la classe des *timides*. Que de consolations, de distractions, de cadeaux et de *prêts* d'argent à espérer en la personne du timide, du jeune homme, qui, face à face avec une actrice, a les joues pourpres, l'œil humide, la respiration gênée, et ne sait pour toute réponse aux questions qui lui sont adressées, que répéter Oui, Madame, non, Madame, ou parle de la pluie et du beau temps!

Et dire que les hommes qui ont le plus vécu, les hommes qui font métier de séduc-

tion, ont été timides, ont rougi, ont balbutié, ont eu recours à ces lieux communs, à ces phrases banales, si niaises, si stupides ! en vérité, c'est une chose à ne pas concevoir.

Et qu'il faut de courage après la déclaration faite à l'objet adoré avec accompagnement de cadeaux, après la réponse à cette tendre missive, et le rendez-vous accordé, pour se présenter chez l'actrice ! Est-on ridicule de beaux sentimens et d'une toilette apprêtée, sans art parce qu'on l'a recherché ? Est-on gauche, est-on jobard ? Est-on ?... Que n'est-on pas ? Et le cœur, comme il palpite, comme il s'agite ! C'est que pour un novice, la transition est si brusque, le rôle si actif ; c'est que l'interlocuteur a tant d'avantage sur vous ; c'est que la crainte, la peur paralysent tellement et si bien les moyens, que c'est à mériter tous les sifflets d'une capitale, tous les sarcasmes des Lovelaces.

C'est pourtant une position dans laquelle je me suis aussi trouvé : j'aimais ; après que j'eus suivi scrupuleusement les préliminaires

d'usage, et envoyé cadeaux et missives, Elise elle-même m'introduit dans son salon de la rue de la Tour. — C'est vous, Monsieur, qui m'avez écrit et envoyé cette croix et ces bracelets? — Oui, Madame. — Je vous ai prié de passer chez moi pour vous engager à les reprendre. — Ah! Madame! — Si j'étais libre, peut-être aurais-je pu former une liaison..., mais je suis avec quelqu'un. — Madame, veuillez m'excuser, mais j'ignorais. De grâce, gardez ces bagatelles pour l'*amour* de moi (le mot était bien choisi). Dans mon malheur, ce sera une consolation de savoir que vous les portez. Je vous présente mes respects. Et je m'en allai. Est-on bête comme cela! vont dire mes lecteurs: j'offre naturellement la preuve qu'on peut l'être, puisque le fait m'est personnel. A la vérité, lors de ce début, j'étais jeune et innocent de dix-sept ans, timide; ma reine m'invita bien à lui rendre quelques visites, lorsque le hasard m'amènerait dans son quartier. Et l'on sent bien que le hasard pouvait m'y conduire tous les jours; mais une malencontreuse timidité pa-

ralysa mon sentiment. J'oubliai sa demeure, et me contentai de la voir étaler ses grâces dans *Valentine* et dans les *Ruines de Babylone*.

Le fils d'un de nos plus riches banquiers fut dernièrement joué, par une nymphe de l'Opéra, d'une manière assez plaisante.

Clotilde recevait, depuis quelques jours, les visites réitérées du craintif. Sa timidité était si grande, qu'il n'avait point encore osé *oser* le simple baiser ; tout ce qu'il avait hasardé, c'était un regard, et encore quel regard! Un soupçon de regard. Clotilde, par quelques serremens de main, avec ces petits riens si expressifs chez une femme, l'excitait, l'encourageait; il n'en devenait pas plus hardi, plus entreprenant; la première, elle risqua le baiser, et le hasard seul en fut cause, et encore revint-il cher au jeune inexpérimenté. Quelques minutes après, une femme demande à parler au premier sujet de l'Académie; une Lisette, sur l'ordre qu'elle reçoit de sa maîtresse d'introduire l'*inconnue*, l'introduit. C'est une prétendue propriétaire qui vient réclamer deux termes

arriérés, et les loyers sont assez élevés rue Laffitte. L'actrice demande du temps, la propriétaire refuse, et insiste pour être payée tout de suite. L'actrice supplie, la propriétaire menace d'une saisie mobiliaire, et le code de procédure civile est là pour lui prêter appui. A force de supplications, la commère consent à accorder un délai de vingt-quatre heures, et, la menace à la bouche, feint de se retirer. Le soupirant, effrayé des humiliations qui attendent la charitable actrice et du sort qui lui est réservé, enjoint d'un ton expressif à l'intraitable propriétaire, de rester quelques momens, monte en cabriolet, court au coffre de son père, et paie le prétendu loyer. Le même jour, la commère avait fait remettre à Clotilde le montant de la somme qu'elle avait reçue, déduction faite de son droit de courtage.

J'arrive aux *oisifs:* ce sont des gens indispensables à la prospérité des théâtres: d'abord ils font nombre; puis la grande habitude qu'ils ont de passer leurs soirées au théâtre qu'ils ont adopté, traîne à leur

remorque les femmes qu'ils captivent, et les flaneurs de leur connaissance.

Malheureusement, pour les artistes et les auteurs, il existe chez ces messieurs un vice capital, leurs idées sont tournées vers la critique, ils ont un penchant irrésistible à trouver tout mauvais; puis, demandez-leur sur quel raisonnement ils basent leur idée fixe, point ils ne sont en état de vous le dire; remarquez en passant que ces soutiens du théâtre sont les premiers à en amener la ruine. Comment pourrait-il en être autrement? le moyen ensuite de trouver bon, ou comique, ou amusant un ouvrage à la représentation duquel on assiste régulièrement tous les soirs; un acteur qui répète toujours les mêmes phrases, qui fait telle charge à telle scène, et que les claqueurs applaudissent, lorsqu'il a dit tel mot ou chanté tel couplet.

En revanche, si ces messieurs ne vont point au théâtre pour y goûter le spectacle, c'est bien moins encore pour parvenir à faire la conquête des actrices : ils ont un but par-

ticulier, un but à eux, connu des ouvreuses : alors qu'ils remarquent, dans une loge ou dans une stalle, une femme jeune et jolie, la porte s'ouvre à leur aspect, et ils peuvent alors faire de l'amabilité; la fin de la soirée les voit quelquefois heureux, quelquefois malheureux. Le théâtre est pour eux un bazar où ils proposent des marchés, un foyer de spéculation d'amour; car à Paris, qu'une femme soit sans amant, qu'elle se rende n'importe à quel théâtre, et si le soir, elle n'a fait que deux ou trois conquêtes, c'est qu'elle est une femme bien maladroite, ou dépourvue, sinon de beauté, du moins d'amabilité.

Les actrices remarquent aisément les habitués du théâtre; un coup d'œil leur suffit pour reconnaître si les oisifs sont ou non des desservans d'amour; et lorsqu'elles ont la certitude que ces messieurs ne viennent en aucune manière pour elles, on en voit qui se prennent de caprice pour eux, tant est vrai de vérité cet axiôme : ne courez pas après une femme, elle court

après vous. Les grammairiens ont donc, avec raison, appelé le verbe courir un verbe actif; en tout cas, c'est un verbe toujours en mouvement parmi nous.

Parmi les oisifs, on en trouve de spirituels, de caustiques; il y a de l'imagination chez eux, de l'originalité dans leurs idées. A leurs dépens, et aux dépens de leur fortune, il est vrai, ils ont quelquefois appris à connaître les femmes, à les pouvoir apprécier, et c'est une grande richesse, pour un jeune homme qui n'a mangé qu'une partie de son avoir, de posséder le talent de définir ces dames et de les apprécier à leur juste valeur.

J'ai toujours regardé comme un type de frasque, celle que joua cet oisif clerc de notaire à l'une des déités du théâtre de la rue Richelieu, plaisanterie qu'elle prit gaîment du reste, comme le prouve la liaison qui exista quelques mois entre la mystifiée et le mystificateur; sans doute la noble dame trouva dans cette intrigue de quoi compenser en plaisir une perte qui, en définitive, n'en était pas une, comme le

prouve ce mot de la Gaussin : *ça nous coûte si peu et ça leur fait tant de plaisir!*

Un des protecteurs de cette sultane, qui, soit dit sans méchanceté, a été protégée un peu par tout le monde, avait échangé contre ses pudiques faveurs une somme assez considérable; en femme intelligente, Mlle Thérèse envoya les fonds chez son notaire, avec prière de lui trouver un bon placement, première hypothèque et privilége de vendeur. Le garde-notes suivit avec exactitude les ordres de Thérèse, le contrat fut signé, et la fille de Lusignan reçut exactement les intérêts de la somme qu'elle avait prêtée, et que beaucoup de femmes, sans nul doute, auraient bien voulu avoir au prix qu'elle avait coûté à Zaïre. Chez ce tabellion, était un second clerc, d'un esprit inventif, original, trop spirituel pour employer les heures à faire des *minutes:* mais un père qui voulait pouvoir dire : mon fils est notaire, forçait le jeune élève des *Massé*, des *Schneider* (1), à se détraquer la tête

(1) Notaires à Paris. Le premier est connu par son ouvrage :

sur le code civil, les Successions de Chabot et les œuvres de Pothier, un peu moins amusant que le Potier du *Code et l'Amour*. Ce clerc avait plusieurs fois deserté son étude, et l'autorité paternelle l'avait toujours forcé à rentrer dans le notariat. Il était facétieux, au point qu'à la suite d'une dispute qui s'éleva entre son patron et lui, il voulut se venger, et lui envoya, sous enveloppe, l'anagramme de *Notaire royal*. On juge de la colère du *maître*, lorsqu'il lut: *Tire à toi, laron*.

C'était au balcon du Théâtre-Français, que ce disciple de Thémis passait une grande partie de ses soirées. Zaïre lui plut; il en devint amoureux, et code civil et minutes et tremblement notarial furent regardés en mépris, et jetés avec dédain. Plus sa passion augmentait, plus les bévues et les galops du patron arrivaient en masse. Il ne savait plus ce qu'il faisait, et mettait *Par devant Zaïre*, au lieu de: *Par devant maître un tel*. Il fallait pourtant que tout cela eût un terme.

Le *Parfait Notaire*; et le second par sa connaissance parfaite des lois et une longue et honorable pratique dans les affaires.

Et qui se chargea de concilier cette affaire? il faut bien le dire, à la honte de ce honteux tiers (je ne parle pas ici du ministre : pas d'interprétations, M. Persil), ce fut l'argent, *la clé d'or*.

Arriva le trimestre des intérêts. La belle créancière, pressée, ce jour-là, par un besoin d'argent, envoya la quittance au notaire, qui ne put, en échange, lui faire remettre des fonds qui ne lui avaient point encore été adressés; mais qui lui fit répondre qu'elle ne tarderait point à les recevoir : il garda la quittance. Quelle favorable occasion pour se mettre en rapport avec la dame! Le second clerc sentit qu'une circonstance comme celle-là ne se représenterait que dans trois mois. Il se chargea donc de porter les fonds à la cliente, et son cœur lui conseilla d'exploiter l'aventure à son profit.

Il attend, dans un boudoir enivrant de luxe, l'arrivée de Zaïre, qui paraît belle encore d'un négligé charmant! Il s'assied sur un moelleux sofa..., et, s'armant d'un courage héroïque, il commence une semi-décla-

ration, puis glisse fort adroitement les billets de banque entre les jolis doigts de la sultane. Il meurt d'amour, il ne demande qu'un quart d'heure de plaisir, de volupté, puis prélude adroitement par quelques caresses au grand acte qu'il veut consommer. On le regarde en riant, on lui rend baisers pour baisers, caresses pour caresses... Zaïre est bonne chrétienne au fond; elle sait qu'il faut aimer son prochain comme soi-même; et la voilà qui met, avec le clerc de notaire, les préceptes de l'Évangile en action. Le jeune homme a obtenu tout ce qu'on peut obtenir d'une femme qui n'aime pas, mais qui *capricie* à volonté. Zaïre l'invite à déjeuner, elle est aimable, rieuse; elle regarde son vainqueur avec intérêt, lui envoie des baisers, et le congédie en lui donnant rendez-vous.

Deux jours se passent, et les clercs ne se doutent pas du bonheur de leur camarade. Arrive enfin une lettre de Zaïre, qui demande la remise de ses fonds. Grande surprise du notaire, qui interpelle son clerc ; celui-ci répond qu'il les a portés à la dame. Lettre du

notaire qui apprend à la sultane que, depuis deux jours, elle les a reçus. Missive à Zaïre de la part du jeune homme, missive bien tendre, dans laquelle il lui fait l'aveu du subterfuge qu'il a employé pour l'obtenir: peinture d'une passion vive, profonde. Colère de la princesse, qui se console en disant langoureusement : *Il est aimable, du moins.* Lettre adressée par la mystifiée à son adorateur, avec ordre de ne point manquer au rendez-vous, pour qu'on lui adresse de vive voix les reproches que mérite son indigne conduite. Les reproches se changèrent en caresses, en prières même de ne point divulguer cette mauvaise plaisanterie. L'amoureux en fit le serment. Malheureusement il en parla au maître-clerc, celui-ci en toucha deux mots à son patron, le patron, dans une conférence, la raconta à ses collègues, ceux-ci à leurs clercs, les clercs au petit clerc, et comme, dans la capitale, il n'y a que cent quatorze études et cent quatorze petits clercs, on pense que le secret fut bien gardé : car je ne parle pas des femmes de notaire qui le

dirent à leurs amies, des amies qui le redirent à leurs connaissances, et ainsi de suite.

Douée d'un esprit de repartie très-piquant, la dame mit encore les rieurs de son côté, en leur racontant cette petite mystification. Un seul mot la peindra mieux que tout ce que je pourrais dire. Après avoir joué un rôle très-fatigant, un artiste dont j'aurai occasion de parler, et qui vous demandait toujours : *Eh bien! mon bon, comment m'as-tu trouvé, ce soir? Ai-je été sublime?* disait devant ses camarades qu'il prendrait bien quelque chose de chaud..... Voici la réponse de la dame, qu'un plaisant mit en vers :

Un camarade à cette belle
Dit : « Pour me refaire, il me faut
Prendre quelque chose de chaud. »
— Eh! prends-moi le ... répond-elle.

Une actrice de la Porte-Saint-Martin fut aussi victime de la malignité d'un oisif, qui, pour obtenir la dame de minuit à midi, lui

offrit deux billets de cinq cents francs chacun, acceptés avec reconnaissance. Le lendemain de cette bonne fortune pour l'amateur et pour l'actrice, celle-ci envoya payer à sa marchande de modes ce qu'elle lui devait, et remit à sa femme de chambre ces deux billets de cinq cents francs. La marchande de modes s'empressa d'acquitter son mémoire : mais quand elle vit que le billet de banque n'était qu'un billet de *Désirabode*, elle ne jugea pas à propos de se payer, et écrivit à mademoiselle *Eaudille* une lettre, dans laquelle elle lui disait autre chose que des complimens. L'actrice entra en fureur de s'être ainsi laissé duper, se traita d'imbécile, de stupide. Elle, qui avait tant d'adresse! A la vérité, elle en avait deux de plus, celles de M. Désirabode. Puis, finissant par où elle aurait dû commencer: Mâchoire que je suis! dit-elle en riant. Il m'a bien attrapée! Mais je ne le reverrai plus. Et cette fois elle tint sa promesse.

CHAPITRE II.

Du Charlatanisme.

On choisit un sujet bien noir,
En trois actes on le délaye ;
Puis l'on y met, pour émouvoir,
Un bandit dont l'aspect effraye ;
Ensuite une horrible prison,
Pour assaisonner ce mélange,
Où l'on doit jeter à foison
Du crime, du feu, du poison ;
Et voilà comme çà s'arrange.

CHARLES-CHABOT.

Le charlatanisme est, depuis long-temps, une idole à laquelle tout le monde sacrifie, depuis l'inoffensif épicier, jusqu'à l'industriel

le plus exercé ; depuis le directeur du théâtre des Funambules, que soutient le comique par excellence, Deburau, l'homme pour lequel le fard théâtral est modestement un peu de blanc, jusqu'au directeur du théâtre de l'Opéra, brillant de ses oripeaux, de ses baïadères, de ses machines, de ses décorations; tout le monde se nourrit de charlatanisme, et ce mot habilement mis en pratique par les spéculateurs, charlatans qui exploitent la crédulité ou la curiosité publique, est presque toujours d'un heureux succès, fait qui prouve évidemment que le poëte a dit avec raison.

Les sots depuis Adam sont en majorité ;

et

Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.

Moi que les coulisses ont ruiné, et que mes successions multipliées ont forcé à jouer au théâtre l'emploi que les ingénues et les grandes coquettes m'ont fait adopter, les

rôles de niais, j'ai pu me convaincre de la nécessité du charlatanisme appliqué comme auxiliaire à la prospérité des arts libéraux, et j'ai vu qu'il était plus nécessaire que peut l'être la police, alors qu'elle forge de jolies petites conspirations, des émeutes, et qu'elle vient, niaise et stupide qu'elle est, par l'organe du procureur général qui ne veut plus être appelé Persil, demander ma tête : car la vilaine veut des têtes, des têtes, toujours des têtes; mais, comme s'écrie ce bon Louis XIII, en parlant de son Richelieu, Richelieu le cardinal, Richelieu l'homme à la robe rouge.

« . . . . . Qu'est-ce donc qu'elle en fait ? »

L'in-octavo me forcerait encore à me restreindre dans des bornes étroites, si je voulais faire une Encyclopédie des moyens charlatans employés, soit en peinture, soit en sculpture, soit en littérature, par les sommités de l'époque pour empêcher la criti-

que de combattre avec ses armes, les ouvrages émanés de leur cerveau ou échappés à leurs mains. Un tel ouvrage serait au reste, outre l'histoire des arts cultivés chez nous, le résumé exact de nos mœurs qui pourraient être plus belles de pureté, de virginité, et rappeler un peu ce monde primitif que mon imagination rêve, chaque jour, maintenant qu'il me faut vivre pour ainsi dire de souvenirs, jouissances, illusions parfois encore agréables, douces à caresser, mais bien peu positives : oh! c'est que c'est une chose cruelle que de se dire : j'ai eu, j'ai obtenu, et je ne puis plus rien avoir, rien obtenir. C'est une idée inhumaine, atroce, qui vous tue..., pensez-vous que cette idée soit comme un remords qui s'attache à vous? oh! la vilaine idée, et comme c'est agréable de se trouver en société avec un remords.... le remords est véritablement si monotone de sa nature.

Protecteur né des disciples de Thalie, de Melpomène, de Terpsichore, en un mot de toute la famille chantante, parlante, dan-

sante et mimique, on pense bien qu'à tous les ridicules que j'avais, je ne manquai pas d'en ajouter un autre, j'en faisais une collection, il fallait naturellement la rendre complète autant que possible, et c'est justice, mais je passai bientôt pour un homme remarquable en ce genre, j'étais un type, un prototype, un archétype : on me montrait dans les foyers, comme un modèle, comme une carte d'échantillon; je devins donc ridicule en masse, mais ridicule par amour-propre; quand je n'avais pas la prétention de faire de l'esprit, on m'en accordait quelque peu : du moment que j'en voulus faire, je devins, on devine ce que je devins, et j'affirme que je ne devins nullement spirituel.

Je me liai avec des hommes de lettres, et me mis en tête de faire une pièce; pendant quinze jours consécutifs, je cherchai une idée, et ne la trouvai pas, comme bien on pense. Enfin un certain jour que je déjeûnais au café Quiney avec deux hommes d'esprit, le champagne me mit en verve, peut-être aussi le voisinage de ces messieurs

contribua-t-il beaucoup à me faire accoucher d'un sujet qui fut trouvé charmant; tout de suite le plan fut arrêté, chacun eut son acte à faire, et j'étais tellement enchanté de mon imagination, qu'avant la fin du déjeûner la pièce fut faite, répétée, jouée, et l'auteur nommé au milieu des bravos..., à la vérité, tout cela ne se passa que dans ma tête, et il y a loin des illusions d'un homme de lettres à la représentation d'une pièce, devant un public toujours plus disposé à siffler qu'à applaudir, à blâmer qu'à approuver; l'homme a donc un instinct de méchanceté, c'est une de ces vérités qui ne demandent pas de preuves, tant elles sont palpables.

Si je parle de cette pièce dans laquelle je fournis un tiers spirituel, c'est moins par amour-propre que pour démontrer le charlatanisme du théâtre, et l'on concevra le peu d'amour propre d'un auteur, alors que j'aurai dit que je mis tant d'esprit dans ma pièce que de long-temps il me fut impossible d'en trouver pour composer un autre ou-

vrage (1). Il en fut de mon esprit comme de mon argent; j'ai toujours été si peu économe, j'ai toujours dépensé mes capitaux avec une telle prodigalité que je me trouvai bientôt ruiné: oh ! que ne peut-on acheter de l'esprit, du génie, comme on achète une maison, un député, une maîtresse! que ne peut-on le recueillir par héritage ! à la vérité, mes successions ne m'auraient aucunement été profitables sous ce rapport; car ce n'est pas pour ma famille qu'a été faite la loi sur le cumul; et si mes oncles, tantes, cousins et cousines étaient riches d'argent, en revanche, ils étaient bien pauvres d'esprit, avantage immense au reste; car, si je parcours les pages de l'évangile, elles m'apprennent que ces bons parens sont dans le royaume des cieux.

La pièce faite, lue, reçue, mise en répétition, allait donc être jouée; mais je ne touchais pas au terme de mes tribulations: il nous manquait un titre, le mien déplaisait à mes collaborateurs, celui de mes collabo-

(1) Le lecteur verra plus loin que j'en fis pourtant paraître un autre.

rateurs me produisait le même effet; le directeur ne voulait ni de l'un, ni des autres; comment nous concilier? la guerre allait éclater, et pour un titre, nous allions nous brouiller, tant chacun de nous tenait au sien. Enfin le régisseur parvint à nous faire entendre la voix de la raison; et foulant à nos pieds ces vains titres auxquels nous attachions tant d'importance, nous le laissames maître d'en trouver un, mais convenable, mais piquant, mais impérieux de curiosité.

Une affiche couleur *de rose*, haute de trois pieds, révéla en lettres majestueuses au public, l'existence de notre enfant; je l'ai toujours conservée avec plaisir, et aujourd'hui même que désillusionné je ne vois plus la chose de la même couleur que celle de mon affiche, je lis encore avec un secret orgueil:

THÉATRE DU .....

Les bureaux s'ouvriront à 6 h. 1/2. On commencera à 7 h.

Le samedi ....

Ire REPRÉSENTATION

DU PRINCE TROMPANT TROMPÉ

OU

LE DANGER D'AIMER LES PUCELAGES DE MER,

Folie-vaudeville en 3 actes.

Les trois acteurs qui jouaient les principaux rôles, eurent chacun cent billets, le décorateur obtint cinquante galeries, le musicien cent parterres et vingt-cinq orchestres; mes collaborateurs et moi, nous signâmes cent cinquante billets, le directeur distribua quatorze loges à ses amis et maîtresses, les journalistes eurent cent quarante places de stalles, le chef de cabale cent vingt

parterres, les acteurs qui ne jouaient point ce jour-là s'emparèrent des avant-scènes et des loges disponibles, on ne délivra aucun billet au bureau, tout avait été loué le matin.... Quant aux actionaires, comme de coutume, ils ne purent trouver de place nulle part, et s'en allèrent passer leur soirée dans un théâtre voisin! en payant bien entendu.

Un homme, sur lequel j'avais beaucoup compté et qui nous servit à souhait, fut *le chatouilleur*. Pour l'intelligence de ce qui va suivre, je dois instruire mes lecteurs du rôle qui lui est imposé.

Dans tous les théâtres, depuis les Folies-Dramatiques jusqu'à l'Opéra, il existe, de temps immémorial, deux puissances indispensables aux auteurs, acteurs et directeurs; le claqueur en chef, et le chatouilleur. Les fonctions du premier consistent, comme je l'ai déjà dit, à faire trouver bon au public ce qui est détestable, excellent ce qui est passable et ainsi de suite; c'est lui qui comprime par des *chut*, par des *silence, Messieurs*, par des *à la porte celui qui siffle, à la porte*

(et donne par ce mot le signal à ses assesseurs de dire comme lui), qui comprime, dis-je, l'opiniâtre sifflet, la clé obstinée qui fait justice d'une rapsodie dramatique ou comique.

Quant au chatouilleur, l'emploi auquel il s'est destiné est beaucoup plus agréable, beaucoup plus doux : il est forcé de rire régulièrement tous les soirs depuis 7 heures jusqu'au moment où la toile baisse pour ne se plus relever de la soirée; c'est donc un métier fort amusant de rire toujours.

Une vérité incontestable, c'est qu'au théâtre le public a besoin d'être stimulé, excité à la gaîté; souvent il rit parce que son voisin ou de gauche ou de droite rit; ce bon public a, comme dit Potier, de grands rapports avec le bœuf, principalement sous le rapport du caractère, il est un peu monotone; et c'est une idée heureuse et belle de création d'avoir imaginé un homme faisant métier de rire; l'administration des pompes funèbres a bien à son service un homme qui pleure constamment; pourquoi une administration théâtrale se prive-

rait-elle d'un sujet rieur, et qui lui est surtout d'une utilité si grande? je trouve que c'est avec raison vouloir établir le système des compensations — on pleure d'un côté — on rit de l'autre : la balance est égale, et monsieur Azaïs a un poids de moins sur l'estomac, c'est très-juste!

Les fonctions du chatouilleur consistent à faire, quand une situation est plaisante, un mot spirituel ou un trait piquant, Ah! ah! ah! ah!.... et à rire. C'est le signal donné aux compères, qui font à leur tour ah! ah! ah! et le rire gagne la salle.

Un homme, à qui Bouffé doit beaucoup, est l'ancien chatouilleur et chef de claque du défunt *Panorama-Dramatique*, actuellement relégué, en qualité de claqueur en chef, aux Folies-Dramatiques, où, soit dit sans méchanceté, on voit de tristes folies. Vive Dieu! qu'il entendait bien son affaire, cet assureur dramatique-là!... Comme il vous faisait mousser en plein théâtre un acteur qu'il honorait de sa protection... C'est qu'avec lui, comme avec Bernard-Léon-Mors-aux-

Dents, il fallait qu'on arrivât, ou que l'on versât. Je le vois encore dans son cabinet de travail, dans son parterre, sous le lustre, rire d'un rire franc, applaudir aux débuts de Bouffé, l'apostropher en ces termes : Sacré coquin de Bouffé! est-il drôle! est-il drôle, ce farceur-là! Bravo Bouffé! ah! joue-t-il bien *la Petite Lampe Merveilleuse!* C'est une merveille que ce b.....-là. Très-bien! très-bien, Bouffé! Oh! le farceur, m'amuse-t-il! » Et les applaudissemens venaient encore ajouter à l'effet de ses paroles.

Nous eûmes un succès pyramidal. Le lendemain, les journaux proclamèrent notre triomphe. Nous ne fûmes pourtant pas appelés à paraître sur la scène : à cette époque, le charlatanisme n'était point encore perfectionné à ce point; puis je me trouvai avec des dames qui m'enivraient de complimens, et je ne me sentais nullement disposé à quitter ma baignoire pour me faire voir sur la scène.

Les articles avaient été rédigés d'avance. Nous n'avions pas influencé les journalistes;

seulement, le matin, nous nous étions réunis, et après être convenus qu'ils ne diraient que du bien de la pièce, nous avions été déjeûner ensemble : c'était déjà une chose reçue.

Par précaution pourtant, et je dois ici le dire à leur louange, ils avaient aussi rédigé des articles dans lesquels ils annonçaient la chute de la pièce, et qu'ils terminaient par ces mots que tous les journalistes emploient actuellement :

« La pièce est de trois hommes d'esprit, qui cette fois se sont trompés, mais qui prendront bientôt une revanche éclatante. »

Heureusement la phrase servit pour d'autres.

Pour être bon directeur, directeur capable d'administrer, il faut posséder le talent de *banquiste*, faire ce qu'en argot théâtral on appelle de la *banque*, exploiter la curiosité du public, lui faire voir toujours de l'extraordinaire dans ce qu'il y a de plus simple au monde. J'ai vu bien des directeurs banquistes, mais j'en ai peu rencontré d'aptes

à jouer ce rôle, et c'est en général ce qui les ruine, ce qui les tue.

Les administrateurs des théâtres du boulevart sont forcés, par la composition de leur public, à recourir souvent au charlatanisme après lequel on crie beaucoup, et qui pourtant ne peut entrer en parallèle avec le charlatanisme de feu Audinot, de Nicollet et de Sallé, ainsi que je me propose de le démontrer.

Qui pourrait en vouloir à M. Dartois de faire jouer Tony sous le titre du *Canard accusateur*, et le Canard accusateur sous le titre de *Tony? la Jardinière de Blumenthal*, donnée il y a dix-sept ans aux Variétés sous un autre titre? Adressera-t-on des reproches au directeur du Gymnase de présenter le *Dey d'Alger* comme pièce nouvelle, quand on a vu Nicollet annoncer *le Chevalier vengeur* sous le nom du *Vengeur chevalier*, du *Héros magnanime;* le lundi, le donner comme *Almonzordino;* le mardi, comme *la Femme délivrée par un jeune homme;* le mercredi, comme *la Magnanime Femme et le Chevalier courageux;*

en un mot, faire paraître le même ouvrage chaque jour sous un titre différent ?

Et ce brave monsieur Sallé, le directeur qui faisait lui-même, sur le boulevart du Temple, l'annonce de son spectacle avec autant de grâce que le célèbre M. Frénoy, directeur actuel du Petit-Lazari, en met à vous donner en échange de votre argent le précieux carton qui vous permet de goûter le sel des pièces qu'il paie, depuis quatre francs jusqu'à vingt-cinq francs, maximum chez lui du génie et du talent. Pousse-t-il la banque comme feu Sallé jusqu'à vous montrer les costumes de ses acteurs? fait-il voir comme son ancien confrère, l'habit du jeune chevalier dans le premier acte, les bas de soie de la grande coquette, les bottes jaunes et le manteau du confident ? non; l'affiche placée à la porte de son théâtre n'en fait même pas mention; elle indique simplement les pièces que vous y pouvez voir. Avouez donc qu'il y avait anciennement un raffinement... qui ne tardera peut-être pas à nous arriver; du moins, espérons-le.

Un type de charlatanisme théâtral, maître, passé maître, était le directeur d'un théâtre exceptionnel, consacré à l'instruction et à l'éducation des chevaux, où l'on a fait dernièrement un cours d'histoire de France sous Napoléon, avec le secours de décors, directeur, qui, lorsqu'il l'était, disait si plaisamment à ses artistes : « *A qui de vous cet habit de général va-t-il? A toi; tu joueras le rôle; tu feras Kléber.*

Les Gilblas de coulisses se rappellent encore ce colloque qu'il eut avec Menier (dont la Russie fut le tombeau) au sujet du *Graveur*. Il lui détaillait la pièce, lui parlait du rôle qu'il voulait lui faire jouer. A cette époque, il était l'un des directeurs de l'Ambigu, l'Ambigu le brûlé : je le nomme ainsi pour le distinguer de l'Ambigu actuel, qui ne brûle pas, mais qui s'éteint chaque jour. « Vois-tu, Menier, lui disait-il; t'as un rôle superbe. L'autre, ton interlocuteur veut parler, cric, tu l'*embêtes*, tu lui coupes la parole, pendant trois actes comme cela; tu vois que c'est beau. Et puis au second acte,

t'as une scène!... Tu t'avances contre la rampe, et tu dis : *Voyons voir*, comme c'est écrit. Sois tranquille avec ma mise en scène et Coupart : s'il veut me laisser dans ta grande tartine du troisième acte, y f..... le mot *patrie*, je réponds de tout, car qu'est-ce qu'il faut à ce public? ma mise en scène! »

C'est à l'occasion de cette scène comique, dont je supprime bien des détails, qu'un de nos plus spirituels journalistes fit ce couplet que le *Corsaire* s'empressa d'insérer dans ses colonnes.

AIR : *On caracole.*

Un jour, M.... F.... ,
Montant un nouveau mélodrame,
Disait à Menier, son ami,
Tu rendras ce rôle avec âme;
Soigne le dernier acte, car
Une tirade bien jolie
Doit durer deux heures un quart.
Et je verrai même Coupart (1)
Pour y *fourrer* le mot patrie. (*bis.*)

(1) A cette époque chef des bureaux de la defunte censure dramatique *résurrectionnée*.

En effet, le mot *patrie* y fut fourré, et la pièce flanquée de la mise en scène du directeur... n'eut aucun succès.

Jusqu'à ce jour un seul théâtre, le théâtre de la Gaîté, où Marty est constamment vertueux depuis vingt-cinq ans, emploi qui cadre au reste on ne peut mieux avec ses sentimens d'homme et d'honnête homme, n'a point encore eu recours à ce charlatanisme, et c'est ce dont il faut féliciter les administrateurs.

Quant aux autres théâtres, dix volumes in-folio seraient encore insuffisans pour y consigner les ruses au moyen desquelles ils cherchent à accaparer le public.

Je n'en excepte ni la Porte-Saint-Martin, qui annonçait que *Lucrèce Borgia* faisait fureur, que le directeur faisait cinq mille francs de recette, et qu'il était forcé de renvoyer du monde, puis, inconséquent qu'il est, flanquait le lendemain de ce pompeux mensonge, sa *Lucrèce* de mademoiselle Elisa, de M. Alexandre, et des scélérats tels que Macaire et Bertrand. Jolie petite société pour une Lucrèce,

ce qui prouve au surplus la vérité du proverbe *qui se ressemble s'assemble*. Ni les ambitieuses affiches de messieurs du Cirque, qui nécessiteront bientôt la présence d'échelles à chaque coin de rue pour en pouvoir faire la lecture, tristes moyens dont le public n'est plus dupe! et qui tuent les théâtres qui les emploient.

Les acteurs ont aussi leur charlatanisme. Un comédien banquiste est un homme qui se fait ses succès, se les prépare; et, comme on n'est jamais mieux servi que par soi, il se sert naturellement avec zèle.

Dans ma longue carrière de protecteur des femmes faibles, en général très-fortes et très-redoutables, j'ai surpris de ces banques que je m'explique difficilement.

Un homme d'un talent recommandable, comédien estimable, talent hors de ligne, quoiqu'il joue et chante sur un théâtre secondaire, est affecté d'une monomanie d'amour-propre incurable, lorsqu'il donne des représentations en province, et met ainsi à profit les congés annuels qu'il obtient de

son administration. S'il traite avec un directeur, il se fait faire deux engagemens, l'un de dix mille francs et l'autre de vingt mille. Le dernier n'est qu'imaginatif, que fictif; mais il éprouve de la satisfaction, du contentement, lorsqu'il se trouve face à face avec un artiste, de lui pouvoir montrer son engagement de vingt mille francs pour un mois ou deux, et de lui dire « Hein! comme je suis payé! hein! comme je suis couru! hein! comme on estime mon talent! » Le pauvre homme est tout bouffi, tout enflé d'orgueil. Au demeurant, c'est un comédien recommandable dans sa conduite avec ses frères; voilà son plus bel éloge, et jamais un artiste qui a recours ou à sa bourse ou à son talent, ne voit ses vœux déçus.

Je ne puis me rappeler sans rire aux éclats, aux larmes, la morgue et la banque de ce bon M. Pierson, jadis attaché au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Vrai Dieu! qu'il entendait bien la banque! Un comique est naturellement farceur, et lui il était on ne peut plus comique dans ses rôles, non, mais dans les ef-

fets qu'il cherchait pour captiver les applaudissemens. J'ignore s'il a toujours son joli compagnon, l'ennemi intime du chiffonnier; mais ce que j'ai vu de mes propres yeux, vu... et ce que j'affirme donc, c'est que sur le collier de cuivre de son chien, il avait fait graver en lettres anglaises : *J'appartiens à M. Pierson, premier comique du théâtre de la Porte-Saint-Martin, et officier dans la garde nationale.*

Cette touchante et naïve inscription m'en rappelle une autre que j'ai lue, à Montmartre, sur le tombeau d'une jeune personne enlevée à la fleur de l'âge :

« O mon Dieu ! daignez me recevoir dans votre sein !
» Telles furent les dernières paroles de Cécile Pourchier
» Despoix. »

Ce fut un dimanche qu'il imagina une frasque merveilleuse. Fatigué de se montrer après le charmant Mazurier, dans *les Meûniers*, et de ne jamais recueillir ni provoquer le plus léger applaudissement, il réfléchit toute une nuit au moyen à employer pour

tirer le public de la léthargie qui le gagnait, chaque fois que lui, monsieur Pierson, abordait le rôle de niais. Après avoir bien fatigué son débile cerveau, il appelle son fils. « Mon fils, lui dit-il, aimes-tu ton papa? » Une telle question ne méritait aucune réponse, et cependant le petit bonhomme lui répondit : « Oui, papa, je t'aime, et je suis prêt à te le prouver. — Alors, mon fils, cours m'acheter pour un franc de farine ;» et le petit bonhomme de voler chez un boulanger, sans se permettre aucune réflexion. Six heures sonnent; les portes du théâtre sont ouvertes ; le public a déjà sur la conscience un bon gros mélodrame et deux petites pièces. Reste encore le ballet des *Meûniers*. Mais, disaient les uns, ce n'est plus Mazurier; et M. Pierson, que ces exclamations ne flattaient pas extraordinairement, s'écriait à mi-voix cependant: Patience! bon public, et tu vas rire.

Il appelle son fils. « Cher enfant! cours te placer à l'avant-scène de droite ; et l'ouvreuse, complice involontaire du banquiste, a satisfait amplement aux désirs du *mimique*

personnage. La pièce commence; mademoiselle Florentine (car dans ce temps mademoiselle Mimi Dupuis n'abordait point encore des rôles si forts, si dangereux) mademoiselle Florentine rejette les hommages du lourd amoureux. M. Pierson cherchait d'un œil d'envie le rire sur la figure de chaque spectateur, et ce rire, il n'avait pu le saisir; toutes les figures étaient impassibles comme le talent du comique. Diable! se disait M. Pierson en regardant tendrement sa chère progéniture, je n'ai plus que cette charge pour provoquer enfin des applaudissemens. En avant le système de la farine; ma petite farine, en avant! Au moment donc où, poursuivi par son rival, il lui avait déjà cassé un violon sur le dos, il tire fort discrètement son petit sac de sa poche, s'approche de son fils (bien éloigné de se douter de la plaisanterie que son père va lui décocher), et lui jette une livre de farine à la tête. Le petit bonhomme, que ce présent d'un nouveau genre a entièrement étonné, comprend cependant le beau de sa position,

l'idée qu'a si péniblement enfantée toute la nuit l'auteur de ses jours; et montant à l'instant sur son fauteuil, offre sa blanche figure en spectacle. Comme bien on pense, le public, qui ne soupçonne pas l'intelligence que l'acteur s'est ménagée avec le particulier de l'avant-scène, le public, dis-je, se livre à la gaîté la plus bruyante, le chef de la claque donne le signal d'une explosion de bravos. On applaudit M. Pierson, qui se livre à toute la légèreté de son caractère et de ses jambes, et fait alors trouver au public la représentation de cette pièce d'une trop courte durée.

Il existe au théâtre de ces effets de convention qui suffisent quelquefois pour mettre un acteur à la mode. De toutes les banques que je pourrais esquisser, celle que je trouve la plus drolatique, est la plaisanterie spirituelle imaginée par Frédérick et Serres, dans l'*Auberge des Adrets*. Je veux parler d'un personnage incident, du gendarme monté, chaque soir, dans l'avant-scène des secondes, où vont se réfugier les deux mauvais sujets, du

coup de pistolet qu'ils y tirent, et du combat que s'y livrent et les acteurs et les gendarmes; combat meurtrier qui amène la mort du brave satellite chargé de trépasser régulièrement tous les soirs.

La variété au théâtre est une chose indispensable.

Serres et Frédérick sont ceux des acteurs de l'époque qui comprennent les besoins du public; riches tous deux en esprit et en originalité, ils ne craignent point de se ruiner en dépensant ce que la nature leur a accordé. Leur gaîté franche et communicative excite le rire, et le public a, pour ainsi dire, fait un pacte avec eux. Les voir, et le moyen de garder son sérieux, quand ce bandit de Frédérick vient avec son sang-froid, vous dire à l'une des représentations de l'*Auberge*: Messieurs, on ne peut ce soir tuer un gendarme, celui qui joue ce rôle est malade: mais comme l'administration est jalouse de vous plaire, elle a l'honneur de vous prévenir que, demain, on tuera deux gendarmes.

Au moins si c'est là de la banque, elle est spirituelle, plaisante, comique; mais venir jeter de la farine à la figure de son fils, quel sel ! est-ce pâle d'imagination!

CHAPITRE III.

Loges des Actrices.

Félicité passée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant,
Perdu le souvenir!

BERTAUD.

Rappelez-vous, lecteur, la première entrée de S.-Preux dans la chambre à coucher de sa maîtresse; la plume du philosophe s'égare

au travers de ces érotiques tableaux. Il vit, il brûle des élémens épars de séduction que dévore sa vue. Ces gazes transparentes et légères qui dessinent d'élégans contours, et qui ajoutent un nouveau prix à la réalité des formes; ce corset dont la baleine obéissante cède aux douces pressions d'une main avide; cette chaussure coquettte et capricieuse où s'emprisonne un pied mignon : l'imagination va plus loin que la vérité même. Elle fait plus que deviner; elle invente, elle crée des charmes inconnus, introuvables, elle pare de mille grâces les ajustemens veufs des appas qui leur prêtaient une vie si puissante.

Tout le monde, je crois, a passé par l'épreuve de Jean Jacques; mais tout le monde, grâce à Dieu, pour le repos des familles, n'a pas subi les malignes influences de la loge d'une actrice. Difforme ou charmant, jeune ou vieux, riche ou pauvre, spirituel ou sot, ignorant ou savant, qui pourrait se flatter d'échapper au souffle contagieux de cette atmosphère d'ardentes passions, de désirs

innombrables, d'intarissables voluptés ! c'est le cas de s'écrier, en style du moderne Balzac: L'actrice dans sa loge ou hors sa loge, n'est plus une simple mortelle pour le cerveau du pauvre fou d'amour. Absente, présente, elle lui est pire qu'un feu follet, qu'un démon incarné, que le cauchemar d'un rêve psychologique au magnétisme de fer. Vous diriez inutilement à la victime, (mais non, à l'adorateur,) que son idole a le cœur sec, l'âme de pierre, l'aridité d'estomac d'un requin, le repentir du crocodile, la reconaissance d'un doctrinaire... Vous lui montreriez sa pensée parjure, volage, fugitive, se jouant comme les plis de sa robe, du supplice des autres! pitoyables avertissemens! le réduit profane a je ne sais quoi de saint et de sacré pour l'illusion des sens, il grave au cœur de longues et profondes émotions. Ce boudoir de la débauche aura l'étrenne d'une vie s'ouvrant aux impressions premières de la nature. Temple banal, bazar accessible à tous les goûts, à toutes les luxures du vice qui finance; repaire de lubricité vénale ou

vendue, antre dévorant de libertinage, combien de fois n'avez-vous pas recueilli les tristes monologues du malheureux qui n'était riche que d'amour! et l'avare prêtresse insultait de ses ricannemens une douleur sans lettres de change. Mélancolique et rêveur, elle vous renvoie aux *méditations* de Lamartine, car elle aime à rire substantiellement; elle aime le positif; égaré, furieux, elle ne vous comprendra pas, bien que l'habituée du noir mélodrame. La jurisprudence des Stéphen et des Antony n'existe que dans l'imagination délirante d'Alphonse Karr et d'Alexandre Dumas. Maussade folle du logis, qu'elle ose franchir, je l'en défie, le seuil joyeux de la loge d'une actrice de bon ton.

Voilà ce qui rend le sanctuaire si redoutable. Là ce n'est pas comme dans les coulisses, au moment de paraître en scène: impossible alors de distraire ces dames, qui ne vous pardonneraient de la vie, si vous leur faisiez manquer leur entrée. Or, on ne se prendra jamais d'une passion réelle pour la statue posant guindée sur son piédestal.

Trop voisine des coulisses est la rampe : c'est-à-dire, que l'actrice qui n'est qu'actrice, princesse d'apparat, factice héroïne, vous laisse calme ; elle exerce ou elle va exercer. Les réalités de la planche tuent la séduction. Les nombreux soupirans de Clairon l'appelaient à juste titre, l'incomparable, l'inabordable, surtout quand, toute recueillie dans la pratique sérieuse de son art, elle montait sa taille assez mesquine à la hauteur du personnage qu'elle avait à représenter. L'imposante Clytemnestre ! s'écriaient les vieux débris de nos talons rouges qui assistèrent au convoi du talent et du jeu de la superbe Raucourt : *l'imposante Clytemnestre!* mais ce cri était déjà un reproche, un regret. *Raucourt l'imposante !* son ancien amant, le spirituel prince de Ligne l'avait qualifiée d'une autre épithète, que nous ne reproduirons pas. Il était doué de singulières manières, ce prince de Ligne. Lui arrivait-il de rencontrer quelque jeune débutante donnant des espérances dans l'emploi tragique : Courage, ma chère, lui disait-il en la grati-

fiant d'un gros baiser, courage, morbleu (car il jurait le grand seigneur allemand), courage, petite; sois Phèdre, Iphigénie, Sémiramis, Athalie sur le théâtre; mais redeviens dans ta loge, brebis caressante; rends-nous Duthé ou la Fillon.... »

Vive donc, dans sa loge, le laisser-aller de l'actrice à la mode! surtout pas de jalousie, pas de fureurs conjugales, pas de désespoir maternel. Médée se tolère à peine en scène, mais hors la scène et en petit comité, fi-donc!.. « *Ici, les passions n'entrent pas!* » devrait écrire sur la porte de sa loge, toute actrice un peu avisée: bien entendu qu'une pareille recommandation, qu'un si rude précepte, elle seule l'observerait scrupuleusement, et pour cause; quant à l'essaim d'étourdis de tous les âges qui assiégent l'humble succursale de son boudoir de la ville, la défense ne les regarde pas : on leur en voudrait trop, s'ils avaient la niaiserie de prendre l'affaire au sérieux.

Hélas! ils en auraient la volonté, que le pouvoir leur manquerait. Plus la belle s'étale

en déshabillé transparent de cajoleries, plus elle se montre simple, naïve, *bonne enfant*, c'est le mot, et plus le charme opère : elle n'a pas d'amour, tandis qu'elle vous l'enfonce profondément dans le cœur, de toute l'étendue de sa perfide intimité. Moins familière, disons-le, moins nue de sentiment et de draperies, elle n'aurait qu'effleuré vos sens : mais pourriez-vous lui résister? elle descend pour vous de son Olympe dramatique. Vous aviez cru d'abord partout retrouver l'héroïne du grand Corneille faisant la leçon aux conquérans, et c'est elle qui vous demande ingénument des conseils. Thalie et Melpomène vous semblaient partager son existence tout entière ; leur culte faisait sa gloire, sa fortune : et voilà que, dans un mystérieux tête-à-tête, elle vous immole en apparence l'objet de ses hommages et de ses plus chères prédilections. Jeune, ardent et dévoré de tous les feux de l'amour, triompherez-vous d'une syrène aux coquettes avances, à l'abandon voluptueux, et qui ne feint de se rendre que pour

mieux vous vaincre sans combattre !.... Lorsque Télémaque préférait aux nymphes de Chypre la timide et chaste beauté d'Antiope, Minerve habitait en lui. Mais que le jeune Grec retombe sous le joug des passions et de l'inexpérience, vous le verrez de nouveau sacrifier aux caresses d'une courtisane le pudique amour de la fille des rois. Quand vous pénétrez dans la loge d'une actrice, la sagesse reste dehors, souffrez qu'elle vous accompagne au dedans : à son divin flambeau, s'évanouiront, les charmes de votre Alcine, heureux si vous avez la force de rentrer en vous-même, sans avoir besoin d'examiner le hideux revers de la médaille! votre amour-propre aurait trop à souffrir.

Dans ce huis clos d'alcove, devant ce tribunal en papillotes, la vanité donne audience à la flatterie, à l'envie, plus souvent à la bassesse; défilez, triste chapelet d'auteurs stagiaires qui suppliez mademoiselle... de daigner accepter un rôle dans un ouvrage mort-né; rivales décrépites et dont l'outre d'orgueil crève des succès de mademoiselle...

plus jeune et plus *répandue* que vous, venez apporter, en maudissant la rapide horloge des siècles, le tribut de votre décadence érotico-dramatique : ceci frise la bassesse; on y trouverait le type, l'archétype des humaines dégradations de l'amour-propre, n'étaient les visites maussadement intéressées de nos classiques, messieurs Pigeon, pauvres diables, étayant les derniers soupirs de leur agonisante muse, des caprices d'une jeune odalisque appartenant à telle ou telle puissance financière. Les félicitations, les louanges, les plates flagorneries pleuvent de ces têtes à perruque; c'est leur monnaie courante, changeante et mobile, suivant le plus ou moins de durée du règne de l'idole en faveur : que de fois on a vu ramper avec une égale persévérance de chien couchant, aux genoux de Cotillon un, Cotillon deux, Cotillon trois, des élus de la banque ou de la diplomatie ministérielle! mais ces dames qui connaissent leur flexibilité d'échine, leur souplesse d'épine dorsale, les font passer, avant de les introduire dans leur

loge, par un rude surnumérariat d'attente. J'ai vu d'obscurs allumeurs plus favorisés de nos princesses que ces vieux éteignoirs du sens commun : consultez à cet égard les annales capricieuses d'Eugénie.

« Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré ! »

Eugénie préfère aux doyens impotens de Thalie et de Melpomène, les manœuvres multiples d'un jeune desservant du lustre. Il résiste mieux à la fatigue ; qualité prépondérante pour une réchauffée de Cythère, brûlant les planches par état, mais impressionnable par instinct, par séduction d'exemples. De nos jours, Alcide renaîtrait de son bûcher, qu'il se ferait quinquiste, décorateur, ou sous-régisseur, même pis ; devant ses robustes épaules, sa poitrine velue, son extérieur *quadraturé* (comme dit le vieux Rabelais) point de loges d'actrice qui restassent fermées ; car, malgré ses vertus de demi-dieu, cesserait-il d'être pour ces dames un homme sans conséquences? Oh! non : seulement je doute qu'il renou-

velât, en voltigeant de loge en loge, les exploits de cette nuit laborieuse qui mit le dernier sceau à sa renommée herculéenne. Qu'en dites-vous, mesdames?

Ce qu'elles en disent? elle riront bien fort de mon doute, si par hasard ce livre leur tombe entre les mains; car elles sont rieuses, rieuses impitoyables, ces dames, surtout aux dépens du pauvre novice, qui leur supposerait une ombre de pudeur; sur ce chapitre elles se rendent complétement justice : et c'est la loge, toujours la loge qu'on se réserve au théâtre, qui devient l'entrepôt général des négociations de toutes ces réchauffées de Cythère; elles y travaillent pour leur compte et pour celui des autres. « Messieurs, à tant mes charmes! c'est mon dernier mot; voulez-vous passer par le tarif? Alors entrez, impatronisez-vous, jouez le rôle de sultan possesseur; même on vous permet d'aller jusqu'au despotisme... Vous refusez, je crois, de subir les conditions qui vous assurent le joli droit du seigneur? Fuyez, misérable : je vous défends de regar-

der ma loge. Voyez donc ce plaisant monsieur, qui veut jouir, sans payer! »

Telle fut, pendant vingt ans, la pensée mère de Cécile D.... ; pensée qu'elle ne cessait de mettre en action avec une tenacité merveilleuse: aussi sa loge était-elle le rendez-vous de toutes les illustrations de la France et de l'étranger; depuis le dandy d'outre-mer j'usqu'à l'homme hippopotame des marais de la Hollande, point de priviléges, ni de lignes de démarcations aristocratiques. La bourse des chalands déterminait les hausses et les baisses de la place : impassible au milieu de ce perpétuel mouvement de fonds, Cécile ne se gênait pas pour se montrer à ses adorateurs.

« . . . . dans le simple appareil

d'une princesse qui dépose le costume de ville et revêt les oripeaux dramatiques. « Nègre, vite, rattachez la jarretière de maîtresse! » s'écriait dans ses folies la belle Pauline Borghèse, en présentant une jambe digne des vierges de Raphaël, au vieil esclave qu'elle avait ramené avec elle de Saint-Do-

mingue....— « Ne faites pas attention, Messieurs ; je change de chemise : voulez-vous m'aider ? » Ainsi s'exprimait la bacchante D... dans l'asile mystérieux de sa loge; n'était-ce pas dire aux amateurs : « Voyez, palpez, jugez la marchandise !... « Cécile a gagné plus de quarante bonnes mille livres de rente à cet honnête trafic; elle n'y eût pas fait fortune, qu'elle aurait plutôt, toujours par goût pour la scène, joué, sur le déclin de l'âge, le rôle honorable de la Jeanne Laclé de M. *A. Ricard*(1). Au théâtre, *cela s'est vu!* comme dit le gros farceur de Lepeintre jeune.

Cela s'y voit tous les jours; les plus habiles ou les plus rouées vendent les charmes des plus jeunes et des plus ignorantes. C'est dans la loge des matrones maîtresses-femmes, que l'on règle les clauses du traité, que l'on stipule, que l'on jette à la tête de l'entreteneur qui se met sur les rangs, l'ultimatum de la déesse aux enchères. Les

(1) L'Ouvreuse de loges, roman de M. A. Ricard.

conférences de Londres ont élaboré moins de protocoles que la loge de Mlle Ger...., de lubrique mémoire.

L'exemple tentateur a séduit les jeunes. La loge de telle bayadère a vu sortir de ses réduits le contrat diplomatique de vente qui livre la sylphide V..... à l'épais M....; au fond de la loge de Cl.... se trama l'odieux marché qui devait jeter l'infortunée N.... dans les bras du petit D...., ce monstre précoce d'égoïsme et d'insensibilité. Poursuivie à outrance par le beau L....., ce lovelace des théâtres secondaires, Lucie résistait encore, bien qu'elle partageât l'amour qu'elle inspirait. Ne voilà-t-il pas que la pauvre enfant s'avise d'aller frapper à la loge de sa camarade, la jolie P. G.... Elle lui expliqua comme quoi elle désirait trouver la force d'arracher aux piéges de l'entreprenant L..... sa vertu quasi-expirante. Ce fut alors que P..., pinçant ses lèvres pour ne pas rire, et prenant ce petit air de prude qui lui allait si bien, fit cette réponse mémorable à son interlocutrice : « Puisque vous le voulez tous deux, un peu

plus tôt, un peu plus tard, tu ne peux l'échapper. Crois-moi, ma chère, saisis la balle au bond! » Lucie profita de la moralité du conseil... Le lendemain, elle appartenait à L....: et puis, après cela, consultez, dans leur loge, les oracles de coulisses!... Un dernier trait pour achever le revers de la médaille.

L'anecdote courut Paris, à cette époque de nos triomphes et de nos conquêtes lointaines, sous le moderne César. Une fantaisie, digne tout au plus d'un de ses aides-de-camp, passa par la tête du héros. Bref, il lui fallut les prémices d'une vierge. La Saint-Albin brillait encore de tout l'éclat de son talent; mais elle était mère. Des généraux, qu'avaient illustrés vingt batailles, n'eurent pas honte de lui proposer cent mille francs pour une nuit d'empereur avec la plus jeune de ses filles. Ils connaissaient l'avarice de la dame. N'avait-elle pas l'impudeur de publier partout qu'elle élevait à la brochette un morceau de roi, de conquérant!... On traita de cette horrible vente dans la loge de l'exé-

crable entremetteuse. Les billets de banque y furent comptés, le déshonneur signé, la victime livrée au soldat-roi, qui ne se piquait pas de la continence de Scipion. L'histoire contemporaine assure que le grand homme ne cueillit pas le bouton de rose aussi facilement qu'il remportait une victoire.

Lecteur, comment trouvez-vous ce dernier trait du revers de la médaille? N'oubliez pas que ce fut dans sa propre loge, qu'une célèbre actrice, qu'une mère vendit la virginité de sa fille!... « Parbleu! me répondrez-vous, je sais depuis long-temps que la loge d'une actrice n'est pas un temple consacré aux mœurs! »

CHAPITRE IV.

Des Actionnaires.

Être né pour être homme et devenir....
Pensée morale.

L'ENTREPRISE par actions du *Constitutionnel* venait de naître. Chargé de gloire, mais léger d'écus, Benjamin Constant cherchait partout à vendre au comptant l'uni-

que action qu'il possédait sur la feuille naissante. Enfin il en trouva deux mille francs. L'heureux acheteur fut, comme l'on sait, M. E..... D....., lequel emprunta la somme à son ami Nicolo, déjà rival en pied de Boïeldieu... Les actions du *Constitutionnel* prospérèrent à un tel point, qu'aujourd'hui M. D..... jouit d'environ vingt-cinq mille livres de rente. Ses deux mille francs empruntés lui ont fait gagner le gros lot. Prenez des actions dans les journaux, et vous aurez la clef d'or du budget.

Il n'en sera jamais de même, hélas! des actionnaires dramatiques. S'ils ne faisaient que se ruiner, passe encore; mais il faut qu'ils éprouvent la mortification de voir d'adroits auteurs, d'habiles directeurs de théâtre, s'enrichir de leur sotte crédulité. Le comble de l'art, c'est de les mettre en scène et de les forcer de rire à leurs dépens. M. le chevalier D. P., MM. Scribe et Bayard ont opéré ce miracle. Vrai tour de force que l'établissement du *Gymnase,* et la comédie-vaudeville des *actionnaires!*

Quel plaisir de spéculer avec l'argent de ces bons actionnaires, de doubler ses capitaux, de brûler la voie publique en élégant tilbury, tandis que les dignes gens vont à pied ! Ce n'est pas que l'on ne puisse culbuter dans une entreprise théâtrale. Que de fois ne l'a-t-on pas vu, bon Dieu ! Mais si l'on culbute, on culbute de compagnie ! répète le refrain de l'Opéra-Comique, ou plutôt il n'est point de disgrâce possible pour l'heureux spéculateur dramatique, toujours certain de retomber sur ses pieds. Que peut-il risquer ? Il n'a rien, rien que son génie inventeur, audacieux, qui enfante, imagine, intrigue, joue à la hausse, à la baisse, toujours avec les fonds d'autrui, qu'il fait valoir comme siens. *Acheter et vendre !* Tout son vocabulaire financier se résume en ces deux mots. Pour ce qui est de payer, fi donc ! cela ne le regarde pas, mais bien les actionnaires, honnêtes contribuables, taillables et corvéables à volonté. Sans posséder un sou, Stéphane fait l'acquisition d'un théâtre. On le lui adjuge aux enchères. *Le quart*

d'heure de Rabelais arrive. Il est question de payer. Aura-t-il recours aux emprunts? Pas si simple! personne ne lui prêterait. Il crée des actions : on se les arrache; il pleut de l'or dans sa caisse et des actionnaires dans son théâtre. On y expose de confiance toute sa fortune; on peut s'y ruiner, et l'on y court. C'est la raison qui règne à la roulette, avec cette différence que les actionnaires victimes pensent jouer cartes sur table, à l'exemple d'un trop fameux ministre. Excellens actionnaires!

« Il n'y a plus d'actions! » Ce mot produit un effet magique sur l'avide crédulité qui paie. « Ah! il n'y a plus d'actions! L'ouverture de ce nouveau théâtre est donc une opération magnifique, étourdissante de lucre en perspective! Vite, souscrivons. Il me faut des actions à tout prix! Vous n'avez plus d'actions, dites-vous? N'importe! créez-en de nouvelles. Qui veut vendre, Messieurs? j'achète au comptant, j'achète double, triple! Prenez donc mes fonds, je vous les livre les yeux fermés. Je ne m'arrêterai

pas même un moment pour peser les chances de votre entreprise! »

Cent fois s'est reproduit ce dialogue ou monologue nature qui trahit l'engouement effréné de l'amateur actionnaire. Vous allez me faire, je vous vois venir, vingt objections plausibles en apparence..... Depuis la décadence accélérée des théâtres, les actionnaires ne se paient plus en chansons; ils ne chantent plus en contemplant leur dividende; ils ne paieront plus; vous acheteriez aujourd'hui tous les théâtres de la capitale, voire même les succursales dramatiques de la banlieue, que demain vous seriez contraint d'apposer, sur leur façade, le terrible écriteau de détresse : « *Entreprise générale à louer au rabais, pour cause de cessation de commerce. Concession à perpétuité d'un terrain vide, faute de chalands. On peut entrer tout de suite en jouissance de la solitude !* »

Maudit censeur, te tairas-tu? Quand auras-tu vidé ton sac d'argumens épigrammatiques? Tu n'as pas le génie des affaires, et tu veux raisonner! Crois-tu donc que tout le

monde ne voie, comme toi, qu'infortunes et naufrages dans l'exploitation des machines locomotives d'une administration théâtrale? Sur ce point, on commence à voir clair dans Paris. Mais la province est arriérée, elle le sera long-temps encore, malgré cette incroyable série de catastrophes des directeurs nomades ou résidant au chef-lieu départemental, lesquels tombent les uns sur les autres avec un fracas épouvantable. On dirait de la chute des empires dont parle Bossuet.

Dans le champ de l'intrigue, cultivons surtout l'amour-propre d'un sot glorieux. La province pullule de cet intéressant bipède, incorrigible aux exemples qui lui crèvent les yeux. Sa vanité, qu'alimente une fortune bien assise, ne voit que succès, que prospérités toujours croissantes, là où tant d'autres habiles se sont brisés contre les écueils. Mais Monsieur grille de venir briller à Paris. Depuis trop long-temps, il végète en province; il ne peut plus rester au pays; il va vendre ses propriétés. Il ne demande qu'à

placer honorablement ses capitaux. Monsieur est *du bois*, non pas *dont on fait les flûtes*, mais dont on fait les actionnaires. Emparez-vous de cet homme : il vous appartient de droit. Que la province, si jalouse de la centralisation parisienne, et à grand tort, ma foi, expie ses rivalités puériles de toute la mise de ses fonds dans votre entreprise industrielle. Chez gentillâtres et riches bourgeois plébéiens de province, on possède une clef d'or qui se rouillerait oisive entre les mains de ces frères Tremblin, de la panique départementale. Mais qu'ils tâtent quelque peu des spéculateurs *oseurs* de la grande cité : les Tremblin, restés si long-temps sous la remise, deviennent des Hardy, des Créfort. A les entendre, leurs directeurs provinciaux n'ont échoué que faute d'expérience et de..... fonds. Les Tremblin, érigés en Ferragus, en ont, Dieu merci! de ces bons billets de banque, de ces sonnantes espèces qui pourrissent en coffre ou en portefeuille. Malins auteurs de Paris, voilà des actionnaires tout trouvés. Grâce à leur foi robuste,

escaladez les chances trop périclitantes de l'agiotage; faites-vous acquéreurs de biens-fonds. Rien de solide comme les biens-fonds! Mais pas d'ingratitude au moins; on a beau dire que la reconnaissance est la vertu des sots et des rois (on possède, on sait par cœur son Labruyère), l'homme d'esprit reconnaissant y gagne du double. Aussi, la délicatesse de celui qui fait de l'actionnaire provincial un caissier, sinon donné par la nature, mais envoyé par les chaises de poste ou diligences, la grandeur d'âme innée de M. le directeur enrichi, s'acquitte en égards, en considération, en priviléges de tous genres, de la dette qu'il a contractée vis-à-vis sa docile vache à lait. Il est reconnaissant jusqu'à la bourse: et c'est ce qu'il appelle en donner aux actionnaires..... pour leur argent.

Du reste, une fois désabusés par la mesquinerie de leur dividende, les actionnaires empaumés se résignent, s'exécutent de bonne grâce.

« Un sot trouve toujours un plus sot qu'il attrape ! »
. . . . . .
. . . . . .
« On commence par être dupe ;
On finit par être fripon. »

Tel est le jeu des actions. Il y a moyen de les mettre aux enchères, de les faire monter à un taux formidable de progression ascendante. Et comme il se rencontre toujours de par le monde agioteur de ces bonnes âmes qui ne doutent de rien et voient partout bénéfice, jaloux de ressaisir leurs débours, les premiers dupés se font compères du maître dupeur en chef. Des bruits habilement répandus dans le public proclament l'opération superbe, excellente d'effectif et de réalité pécuniaire. Les actions fructifient, montent, grandissent en paroles, avant même d'être placées. On réalise des fonds ; on vend ; la prudence le conseille, puisque, en fait d'actions, tel gagne qui n'en a plus. Et voilà !

Notons cependant des exceptions, des

catégories, parmi les nombreux actionnaires de nos théâtres. Si la soif du gain constitue les uns en état de dupes forcées, d'autres se font dupes volontaires, bailleurs de fonds inamovibles, banquiers bénévoles de M. le directeur, contribuables de belle humeur et de facile composition. Vieux ou jeunes rentiers jouant sur le velours avec Plutus; vivans immeubles de la bourse et des coulisses, ils entendent presque aussi bien la hausse et la baisse des actions morales de l'odalisque la plus récalcitrante que l'emprunt des Cortès, les coupons Guébhard et le tiers pour cent consolidé. Que de sacrifices ne font-ils pas pour avoir des intelligences dans la place! Grâce à leurs vertus si bien cotées au trésor, ils ne connaissent pas sur les planches, de citadelle féminine qui se maintienne inexpugnable contre leurs tentatives audacieuses. Ils ont l'oreille des hautes puissances du comique aréopage : ils disposent des emplois vacans et du choix des pièces de début. Pour eux les égards, les hommages, le respect, la soumission. Dans

l'intérêt de l'art, ils encouragent les timides, les initient aux secrets du métier, leur promettent l'estime, la faveur et les applaudissemens du public. Que demandent-ils en échange d'un dévouement si désintéressé? Presque rien. Un peu de complaisance; l'entrée à toute heure dans la trop discrète loge; le privilége du galant abordage dans les coulisses, de l'entretien particulier au boudoir ou au balcon; l'honneur insigne d'assister aux répétitions; de tenir les gants, le cachemire, le ridicule; de veiller sur le béret ou le bibi; de souffler les distractions, les absences de mémoire, de conduire et de reconduire. La vertu la plus sauvage n'y tiendrait pas. L'amateur a de si nobles procédés! Sa voiture est à vos ordres. Pour vous, il néglige les affaires sérieuses.

Cet actionnaire-là n'a pas lieu de se plaindre. S'il paie, c'est qu'il le veut bien; et dans son ardeur libertine, il trouve toujours du bénéfice. Croiriez-vous qu'il dispute le plus souvent le joli droit du seigneur à l'autocrate dramatique lui-même? Car c'est un

homme à ménager. Refusez-lui la considération que méritent ses écus. Relâchez-vous des prévenances, petits soins et caresses dont vous l'accablez par politique : son incommensurable vanité soulevera des tempêtes autour de votre fragile entreprise. Que dis-je? Il fera pleuvoir dans l'intérieur l'émeute, la discorde, les divisions intestines. Il y sonnera la cloche d'alarme, le beffroi de détresse, de fugue, de désertion. Le théâtre lui appartient autant qu'à vous, directeur. Car fussiez-vous le plus aimable des tyrans, vous êtes directeur, c'est-à-dire mentor incommode et quelquefois rigide. Ces dames ne sortent pas delà : un directeur, non de conscience, mais de spectacle, est pour ses capricieuses subordonnées ce qu'un mari est pour une coquette. Mais par cela même que l'actionnaire dont je vous parlais, n'exerce aucun droit réel, aucune suprématie de contrat obligatoire, il n'en sera que plus redoutable. De fait, il est le président d'un tribunal invisible qui ne relève de personne au monde. Il fait jouer,

derrière ces belles automates que l'on nomme actrices, tous les rouages de la machine administrative. Il tient le fil de cet obscur dédale d'intrigues. Sous un habile directeur, c'est une cinquième roue à un carrosse, mais cette cinquième roue, bien graissée, bien frottée, précipite à votre insu l'équipage dans l'ornière.

Voyez le chevalier D. P....! quel beau coton jette sa bonbonnière dramatique, depuis que, négligeant les vieux actionnaires qui l'enrichirent, il s'est avisé de leur rompre en visière et de repousser leurs conseils! Du haut de sa brillante demi-fortune, il semblait leur dire, comme le Piffart de son fournisseur breveté : « Nous vous avons pris, Messieurs, pour nous donner de l'argent, et non pour nous donner des avis! » Ce langage hautain, bien qu'en pantomime, a révolté toute la gent contribuable aux maigres dividendes. On a cabalé, conspiré, lancé parmi la troupe des fermens de révolution. Les meilleurs sujets ont rompu leurs engagemens; d'autres ont effectué des fu-

gues départementales. Tout le théâtre a été en proie à l'anarchie, où le sauve-qui-peut devenait le mot d'ordre. Des entreprises rivales ont profité des pertes du voisin; elles ont fait aux talens transfuges les plus brillantes propositions: on s'est empressé d'accepter; il ne reste plus au délaissé que la ressource précaire des billets à vingt sous. Long-temps en Turquie, l'existence du sultan ne dépendit que de la marmite renversée des janissaires. En France, dans la moderne Athènes, une entreprise théâtrale chancelle, dès que les actionnaires murmurent; la marmite des administrateurs en est souvent compromise, ébranlée, renversée de fond en comble.

Auteurs, acteurs et directeurs, ménagez donc les actionnaires de fondation, ces terribles actionnaires de la dernière catégorie que je viens de signaler: encore une fois ce ne sont pas ceux-là des pauvres diables de spécutateurs faméliques et alléchés par l'espoir du gain; le superflu de leur bourse vous alimente, ils servent de premiers

échelons à votre gloire et à votre fortune. Argent, crédit, renommée, vogue et faveur du public, ils vous dispensent tout, mais avec connaissance de cause: rendez-leur la monnaie de leur pièce, de la façon qu'ils l'entendent; ou, en termes plus nobles, dédommagez-les de tous ces sacrifices qui leur coûtent peu, je dois convenir, mais qui ne laissent pas de vous aider beaucoup. Je vous l'ai déjà dit, d'ailleurs: aussi fins, aussi déliés que vous, dans la poursuite de leurs intérêts ou de leurs plaisirs, ils sont hommes de rancune et de revanche: on doit toujours craindre la susceptibilité de celui qui tient en poche des argumens irrésistibles pour la satisfaire.

Quant à nous, peuple curieux et affamé de surprises mélodramatiques, réjouissons-nous: partout domine le mélodrame. Mais si de notre modeste porte d'écoutes, nous entendons, nous découvrons quelque spectateur remplissant une loge du cintre ou les stalles privilégiées de l'orchestre, de sa vaste rotondité abdominale; si, le jour d'une pre-

mière représentation, d'un début, ou d'un bénéfice extraordinaire, le personnage important fait mine de dormir; s'il bâille, tousse, crache et salue chaque fin de scène d'un : « C'est pitoyable! la pièce n'ira pas jusqu'au bout! la débutante manque toutes ses entrées! pauvre public! est-il possible de te voler ainsi ton argent!... » soyons convaincus que l'émeutier pessimiste est un actionnaire mécontent, très-mécontent, mais plus encore de ses bonnes fortunes ratées que du déficit de son dividende.

Voyez-vous, au contraire, ce petit homme étalant aux premières loges une face de jubilation : il applaudit à tout rompre, gourmande l'indifférence de ses voisins, appuie sur les passages les plus saillans de la pièce représentée; il brûle de communiquer, depuis le parterre jusqu'au paradis, dans toute la salle enfin, son enthousiasme factice; amis, voilà je vous le jure, l'*actionnaire* satisfait de son dividende! cet heureux phénix est, hélas! bien difficile à rencontrer aujourd'hui, par la misère qui talonne

toutes les entreprises dramatiques..... Pour ce qui regarde les bonnes fortunes de coulisses, en supposant qu'il y ait bonne fortune à posséder mesdames ou mesdemoiselles telles et telles: que l'actionnaire démonétisé y trouve ample compensation: j'y souscris: mais son dividende coulé à fond, l'y repêchera-t-il? oh! non : ce serait pêcher en eau trouble.

Parmi toutes les niaises idées qui surgissent de la tête d'un actionnaire, je me contente d'en citer une.

Un actionnaire, que javais engagé à ne pas jeter son argent dans une entreprise qui, selon moi, ne pouvait obtenir de succès, prit par esprit de contradiction pour 24,000 francs d'actions, dans le théâtre de l'Ambigu. Comme je l'avais prévu, la faillite arriva, et mon homme perdit non seulement son argent, mais encore ses entrées, chose qui le révolta, et lui fut plus sensible que la perte de ses espèces. Eh bien! lui dis-je, quelque temps après cette catastrophe, ma prédiction est donc réalisée! — Parbleu, me répondit-il, comment voulez-vous qu'un

théâtre marche, quand les actionnaires ne sont consultés en aucune manière? Nous devrions être juges des pièces. — Que voulez-vous dire ? — Que le directeur, après avoir reçu un ouvrage, devrait le monter, faire faire les décors, en un mot ordonner les dépenses indispensables pour la mise en scène, puis lorsque la pièce est prête, nous assembler, nous actionnaires, et nous demander avant de livrer le mélodrame au public: Messieurs, que pensez vous de l'ouvrage? vous convient-il? croyez-vous qu'il soit nécessaire d'y opérer quelques changemens? Alors, d'après notre réponse, si nous ne jugeons pas l'œuvre capable de faire recette, il faudrait en monter tout de suite une autre.

Je voulus démontrer à cet *homme d'esprit* que c'était le moyen d'accélerer la faillie, que les dépenses une fois faites, il était de toute nécessité que l'on cherchât au moins à opérer le recouvrement d'une partie de l'argent déboursé, en hasardant la représentation. Je ne pus jamais le faire convenir que j'avais raison, et je lui tournai le dos.

Un type d'actionnaire est celui qui, par suite de la faillite d'une des administrations du boulevart, se trouva quelques jours revêtu des fonctions directoriales : il fallait le voir le pauvre cher homme, tout bouffi d'importance, grandi de dix pieds, dire mon théâtre, signer des billets, faire le sultan dans les coulisses; peut-être était-ce pour jouer à la scène, le rôle que joue dans le monde madame son épouse.

Malheureusement il fut cassé de ses hautes fonctions.

Les actionnaires s'aperçurent bientôt de son incapacité, et virent qu'il n'était pas du *drap* dont on fait les directeurs. De dépit de n'avoir pu garder le sceptre, ni mériter la pomme, il se consola dans les bras de sa.... *maîtresse.*

Car l'*orange* pour lui, n'est qu'un fruit bien amer.

CHAPITRE V.

Débutantes et figurantes.

Pour vous, vos rôles sont aisés.
Adossez-vous à la coulisse,
Et répetez, les bras croisés,
Ce qu'a dit l'acteur ou l'actrice.
Qu'on chante mal, qu'on chante bien,
Quand c'est en chœur, on n'entend rien.
Un souffleur.

« *Distingo*, » dirait Sganarelle, entre les deux catégories. Le titre de figurante entraîne un brevet de médiocrité, de nullité, qui s'est démenti rarement. Toutes les figu-

rantes n'ont ni le talent, ni surtout le gosier de madame Casimir. Si la figurante est jolie, bientôt de puissans patronages lui feront octroyer un ordre de début; et, les amours cabaleurs poussant la barque, la figurante, vînt-elle même de province, de Pézénas ou de Quimper-Corentin, deviendra pensionnaire, sociétaire, premier sujet.

L'élévation rapide de Rosa D....., au nez de Roxelane, loin d'être un rêve, est une histoire toute simple, toute naturelle. Sans charmes extérieurs, Rosa restait simple figurante, éternellement elle végétait dans un chétif budget annuel de mille francs au plus; et souvent on eût salué d'une discordante musique son organe pleurnicheur. Mais Rosa est belle : on l'a fait débuter. Elle devait réussir : ses conquêtes se multiplient. Elle occupe les cent bouches de la déesse babillarde. Les grands de la terre déposent leurs offrandes aux genoux de la moderne Phryné. Lasse, et non rassasiée, d'hommages, de plaisirs, de voluptés, de guinées, de monnaies étrangères

frappées au coin, à l'effigie de toutes les royautés européennes, elle daigne, au bout de six lustres accomplis, accepter sa retraite. Elle ne possède, la pauvre femme! que quarante mille livres de rente en biens fonds. Certes, voilà une *figurante-née*, qui a fait un fier chemin.

Mais, comme il n'était pas permis à tout amateur d'aborder Corinthe sous le règne voluptueux des Laïs et des Phryné; de même ces pauvres figurantes ne deviendront pas toutes des Rosa D..... une, entre mille, et encore!.... Que dire, d'ailleurs, de cette classe martyrisée des subalternes de planches? Pour une figurante, nulle trève, nul repos. A la malheureuse bien expressément défendu de donner relâche à ses jambes, si le ballet réclame son service; à son organe fatigué, si l'Opéra-Comique ou le grand-Opéra l'appelle de corvée.... le chapitre des indispositions lui est inconnu: c'est de droit. Elle ne peut manquer non plus une seule répétition: aux pensionnaires et aux sociétaires, les priviléges, les bénéfices: aux fi-

gurantes les déboires et les tribulations sans profit. Les directeurs et les régisseurs daignent-ils par hasard lui confier un rôle de quelque importance; Dieu ! qu'ils font sonner haut l'insigne faveur aux oreilles de leur docile esclave! Elle s'épuise en frais d'étude et de mémoire, elle quête à la ronde les conseils, avant de s'exposer en scène, elle s'environne, se meuble l'esprit des traditions reçues : elle a si peur de faillir, la pauvre enfant ! le plus souvent, pour salaire de tant d'efforts, elle ne recueille que les sifflets d'un public impitoyable qui tient à ses adorations surannées. Ou, si l'énergie et la franchise de son jeu arrachent en sa faveur quelques applaudissemens, soyez certain que la *bonne* camarade qu'elle remplace, ne s'avisera plus de long-temps d'être malade. Mieux eût valu pour elle échouer complètement: alors on lui permettait de tenter mainte excursion sans conséquence dans le domaine des chefs d'emploi. Elle obtient un demi-succès d'estime et d'encouragement : c'est une rivale future qui porte

ombrage, qui pourrait supplanter sa dame suzeraine. Qu'elle soit éternellement reléguée dans ses misérables bouts de rôle. Tel est l'arrêt de l'envieuse médiocrité.

Quelle divinité tutélaire viendra trancher pour elle le nœud gordien de ces inextricables intrigues de coulisses? Je l'ai sous la main : ma figurante possède un petit minois chiffonné; fût-elle même d'un extérieur ingrat, il suffit qu'elle fasse partie d'une administration théâtrale, pour que l'aveuglement d'un jeune fat ou que les caprices d'un vieux libertin blasé s'intéressent à ses infortunes. Tout n'est-il pas illusion au théâtre? Oui, tout y vit d'illusions. Le titre modeste de comparse, de figurante a fait C..... plus belle que Vénus, aux yeux du stupide Mondor. L'opulent protecteur promène sa merveille dans le monde. Bientôt elle écrase tout de son luxe. Que si elle daigne encore figurer sur la scène, c'est par pure complaisance : ne pouvant être bonne, elle est magnifique ; elle prodigue les toilettes du meilleur goût : le public lui-

même se laisse prendre comme un sot à la métamorphose : les sifflets se changent en applaudissemens. Voilà C..... devenue l'idole du jour, grâce au puissant patronage de Mondor, et au génie inventeur de sa couturière.

C'est à peu près, mais dans un degré plus élevé, l'histoire des débutantes. Sont-elles sans précédens glorieux de famille, au théâtre, s'entend : elles n'obtiendront une permission de début qu'au prix de mille condescendances, que par le sacrifice de leur honneur. Il y a tel sultan-directeur dans cette capitale corrompue, qui commence par prélever le droit du seigneur sur ses jolies solliciteuses. Il n'a pas honte d'en faire de vive voix aux postulantes la cynique proposition. Le Baal impur! Déposez, mesdames, aux pieds de l'idole, le tribut de vos charmes, sinon, renoncez à l'espoir de faire publiquement l'essai de vos dispositions dramatiques. Ce n'est pas tout encore : la lubricité du despote une fois assouvie, l'infortunée débutante n'aura plus que ses dé-

dains, son indifférence; il l'abandonne aux jalousies mesquines des vieilles odalisques en possession du répertoire. Elle espère se sauver par une pièce nouvelle; c'est un cruel mécompte. Les vénérables prêtresses du temple, usant de leur triste privilége d'ancienneté, se partagent les rôles créés tout récemment, bien qu'ils ne soient ni de leur âge, ni dans leurs moyens. Il faudra que la dernière venue rampe, parce que son talent menaçait de s'élever. Elle vieillit dans l'humble emploi des doubles, attendant toujours qu'il se présente une occasion favorable pour surgir au port; et cette occasion n'arrive jamais.

Que devenaient les Clairon, les Dumesnil, soumises à ce honteux *statu quo* de nullité dramatique? Aurions-nous possédé les Duchesnois, les Georges, si l'on eût tourmenté leurs débuts de ces ignobles entraves?..... Abreuvées d'amertume dès leur entrée dans la carrière, elles succombaient de découragement aux mortels déplaisirs de Melpomène? Bénissons le pieux charlatanisme des

hommes célèbres, qui aplanirent les voies du théâtre à ces naissantes renommées. Précédées d'un nom déjà fameux, se présentant aux regards du public et aux rivalités ombrageuses de la scène, justement fières du patronage d'un académicien ou d'un critique illustre, imbues de leurs classiques leçons; les débutantes, que j'ai signalées plus haut, avaient à moitié conquis les suffrages, avant même de s'en être rendues réellement dignes. On leur pardonnera sans peine cette surprise faite à nos sympathies, puisqu'elles devaient justifier si complètement l'estime que leurs protecteurs avaient eu besoin d'usurper d'abord dans leur intérêt et dans celui de nos plaisirs. Ayons, à ce prix, des Clairon, des Dumesnil, des Duchesnois, des Georges. Le grand nom de Mouvel prépara la réputation de l'inimitable Mars; il facilita ses débuts. Thalie a-t-elle eu lieu de s'en plaindre? Heureuses débutantes, dont les premiers pas franchirent ces obstacles sans nombre qui en effrayèrent tant d'autres! Plus heureux le public au-

quel il fut donné de jouir tout d'abord de ces gloires européennes! Certes, lui non plus il ne se plaindra pas qu'on leur ait abrégé le temps des épreuves et le noviciat des débuts.

Mais parce que la recette aura réussi, appliquée à des talens véritables, gardons-nous de penser qu'elle produira les mêmes effets, là où l'avenir et l'étoffe manquent totalement. Confiez à un Racine, à un Voltaire l'éducation dramatique de mademoiselle Adèle et de mademoiselle Laure : je doute, malgré tout leur génie, qu'ils en fassent jamais des Clairon et des Champmeslé; pas plus que le pédantisme du Conservatoire ne formera des Mars et des Allan-Dorval. Avant tout, la nature : l'art, c'est-à-dire le travail, n'est qu'un accessoire. Voltaire déterra Lekain dans l'atelier d'un orfévre : il en dota la scène tragique. Mais avant même qu'il eût reçu les leçons du grand homme, il y avait dans Lekain le germe d'un acteur sublime. Talma s'élança du laboratoire d'un dentiste. L'aimable au-

teur du *Mérite des Femmes* découvrit, sur les tréteaux de Doyen, l'actrice passionnée, qui devait si puissamment nous attendrir aux catastrophes de Phèdre et de Marie-Stuart.

Quant à ces débutantes élevées à la brochette de l'éloge par leurs prôneurs d'office, et qui n'ont pour elles qu'une magnifique représentation, mais un organe rauque; de la jeunesse, de la fraîcheur, de l'éclat sur la scène, mais nulle âme, nulle chaleur, nulle sensibilité; l'intrigue s'efforcerait en vain de les opposer aux premiers sujets. L'engouement passé, elles sont descendues à la véritable place qu'elles méritent. On rougirait aujourd'hui de comparer aux utilités du second ordre, ces héroïnes de scandale qui seraient tout au plus des figurantes passables. Prenons pour exemple Lydie, cette belle et froide statue de Pygmalion.

La classe des figurantes est une classe qui rend de grands services érotiques. Le caprice est chez elles une idole à laquelle elles sacrifient quotidiennement. Dans cette longue sé-

rie de liaisons qu'elles forment, j'en ai vu de durables, mais combien en ai-je vu qui vivaient ce que vivent les roses,

L'espace d'un matin.

Je me rappelle le procès qu'intenta une de ces modestes *machines* au souffleur du théâtre de la C.... Comme mes lecteurs ne seront pas fâchés de le connaître, je vais le leur rapporter tout au long.

« A comparoir en la justice de paix du » huitième arrondissement de Paris, le mardi » prochain, une heure de relevée, à l'effet » de se voir condamné au paiement de la » somme de cinquante francs, le tout à la » requête de mademoiselle Eugénie A...., » fille *majeure*, demeurant à Paris, rue de...»

Une petite figurante, avec laquelle ce souffleur avait quelque temps vécu maritalement, lui avait par un beau jour d'été signifié que son cœur, doué d'un penchant à l'inconstance, brûlait de rompre le lien qui l'engageait accidentellement. S..... que cette proposition conjugale arrangeait assez, en accepta toutes les conséquences; on dressa

l'état des biens de la communauté idéale. On en fit le partage à l'amiable, et chacun va se quitter probablement transporté, ravi: mais ne voilà-t-il pas qu'une petite contestation s'élève entre les divorcés; mademoiselle Eugénie réclame le paiement de plusieurs cadeaux et fournitures que, dans un moment de tendresse, elle a forcé le souffleur d'accepter: le souffleur, qui soutient que ce qui est donné est bien donné, refuse net, même d'entrer en arrangement. Le juge de paix en décidera, s'écrie la figurante, et les parties plaidantes vont paraître devant son tribunal.

Le mardi est arrivé, et mademoiselle Eugénie se présente au bureau de conciliation, mémoire en mains des fournitures, objets du litige. Monsieur le juge de paix, dit-elle, je réclame la somme de cinquante francs;

1°. Pour avoir ourlé et marqué cinq cravates à monsieur S.....; 1 25

2°. Pour lui avoir acheté un gilet de flanelle, à l'effet de tempérer les douleurs rhumatismales qu'il a at-

trapées dans son son trou, vu qu'il est souffleur; 4 25

3°. Pour lui avoir fourni de la *bonne réglisse*, du chiendent, de la graine de lin et de l'orge perlé et mondé, lui avoir fait de la tisane, et l'avoir soigné dans sa dernière maladie, chose que je n'aurais certainement pas dû faire, puisque monsieur allait courir à droite et à gauche, et qu'il fallait ensuite lui acheter, lui préparer des rafraîchissans et lui donner des bouteilles d'orgeat; 8 »

4°. Pour les soins que je lui ai prodigués, l'ennui que j'ai éprouvé pendant sa maladie, et les privations que j'ai été obligée de m'imposer l'espace de six semaines; 10 »

5°. Pour lui avoir avancé quinze francs un jour qu'il était allé dîner chez un restaurateur avec de mauvaises femmes, et que le galant, faute d'argent, restait en plan, si je n'avais pas été assez bonne pour le dégager;

avoir rendu par là un service *conséquent* à l'administration, et avoir évité à M. S.... d'être mis à l'amende; 15 »

6. Pour avoir raccommodé ses chaussettes, ses pantalons et son habit noir; 6 »

7°. Enfin pour lui avoir fait une blouse, lui avoir acheté des manches bleues pour mettre à sa redingote et se fourrer dans son trou. 5 50

Total. . . . 50 »

M. S..... soutenait qu'il ne devait rien à mademoiselle Eugénie; qu'il n'avait jamais été malade; que la blouse lui avait été donnée le jour de sa fête. D'ailleurs, ajoutait-il pour sa défense, mademoiselle sait bien que j'aurais aussi une petite note à lui présenter; plus d'une fois je lui ai fait des cadeaux; et il affirmait même que le farceur et le sautoir dont était parée la réclamante, venaient encore de lui. Le juge de paix demandait à voir les quittances de l'herboriste et du marchand de nouveautés : mademoi-

selle Eugénie ne pouvait les représenter : elle avait jugé inutile, lors de ses acquisitions, de les exiger des vendeurs ; et déboutée de ses prétentions, elle s'éloigna en maudissant et le juge de paix et le souffleur, qui lançait sur elle des regards malins, et semblait lui reprocher l'indignité de sa conduite.

CHAPITRE VI.

Les Ouvreuses de loges.

> Madame veut-elle un petit banc? Madame veut-elle le programme? Madame veut-elle un coussin?
>
> *Phrases de rigueur.*

«*Vanité des vanités! et tout est vanité!*»... au théâtre. Témoin l'ouvreuse de loges, ce type incarné de la décadence des succès de

planches, ce survivant modèle de l'instabilité des fortunes scéniques.

Voyez ce spectre assis près des maigres luminaires du foyer, quelles mains sèches ! quels yeux éraillés! quelle tenue hétéroclite! Vous enjoignez brusquement à cette ombre de femme de vous ouvrir telle loge; vous rudoyez ses lenteurs. Avez-vous bien dîné, vous distillez votre ironie bachique sur les nombreuses lacunes de son accoutrement. Pauvre vieille! Elle partage vos mystifians quolibets; elle entre dans vos humiliantes plaisanteries; elle serait même tentée de vous crier de sa voix chevrotante :

« Du moment qu'on *touche*,
On devient si doux ! »

car elle espère l'obole du gabeur impitoyable. Un pièce de dix sous, quelquefois moins encore, dulcifie ses retours de fierté. Aumônez la patiente de quelques bribes d'une bourse épuisée. La première, elle provoquera le rire inextinguible; elle appellera

sur elle toutes les batteries de vos prétendus bons mots et de votre artillerie épigrammatique.

Malheureux jeune homme! savez-vous bien quelles ruines majestueuses vous foulez aux pieds? Vous êtes loin de soupçonner les ci-devant grandeurs tragico-lyriques sur lesquelles vous bondissez à l'aise. Ce squelette, rompu à tous les sarcasmes du public, fit autrefois les délices de vos pères et de vos aïeux qui habitaient la province; car vous n'êtes point de Paris. Vous avez beau singer les allures du fashionable indigène, l'Athènes de la Chaussée-d'Antin vous répudie. Soyez donc plus indulgent pour l'objet décrépit du culte de votre respectable famille départementale. Peut-être qu'aujourd'hui l'ouvreuse de loges, en butte à vos inconvenances de tout genre, monsieur le Bordelais ou le Toulousain parvenu, inspira de folles idées au grave capitoul votre oncle, et à votre grand-père l'armateur. Madame possédait alors la clé d'or qui ouvrait tous les cœurs: elle était belle. Tenant en chef l'em-

ploi des Philis et des Gavaudan, son joli minois multipliait ses rôles pour les besoins du directeur, les plaisirs des dilettanti de l'école rococo, et surtout pour la damnation des Cassandres soupirans de la vieille roche. Madame abordait le grand opéra; elle estropiait *Didon*, *Panurge*, *la Caravane*. Qu'importe! on lui passait tout; et maint bon bourgeois aux bonnes fortunes achetées, sortant de la dernière pièce pour rentrer souper à dix heures (car on soupe en province), fredonnait l'air du *Pacha :*

« Vainement Almaïde encore....., etc. »

Jeune homme, respectez l'antique prêtresse qui débaucha vos vénérables ancêtres. Je ne vous recommanderai pas de brûler pour elle : ce n'est plus qu'une humble ouvreuse de loges; mais ayez l'adroite politique de la ménager; caressez la procureuse de plaisirs illicites, l'honnête courtière d'amours de contrebande, l'entremetteuse des passions qui grillent de se rapprocher, le Mer-

cure-femelle des poulets galans et des rendez-vous mystérieux : car vous ne sauriez croire combien en profondeur a gagné l'ex-princesse lyrique, depuis que la superficie brillante s'est retirée de son corps tué à la peine. Pour jamais elle abdique l'agréable et la bagatelle ;

« Au monde qui la quitte, il lui faut renoncer ! »

mais elle se fait utile..... pour être quelque chose, et ne pas sortir nue, comme le pilote Palinure, de cette mer de la vie où sa barque folâtra si long-temps, jouet volontaire des amours.

Ce monde égoïste ne vit que d'échanges de services réciproques. C'est un vaste théâtre, un mouvement perpétuel de bourse où l'on cote chaque industrie particulière à sa véritable valeur. L'ouvreuse de loges y jouera son rôle, très-secondaire, il faut l'avouer, peu honorable, peu moral, mais par cela même d'autant plus lucratif.

« Qui ne sait compatir aux maux qu'il a soufferts ? »

Parlez à ces instrumens rouillés de Cythère, à ces machines détraquées à force d'avoir servi au jeu fatigant de l'intrigue érotique: peignez-leur en traits de feu vos combats intérieurs, vos troubles, vos palpitations; affirmez à leurs genoux (il est quelquefois bon de s'y mettre; que ce ne soit pas pour y rester au moins), jurez sur votre tête, et par le duvet de votre menton *jeune France*, que Delphine a captivé tous vos sens, qu'il vous est impossible de vivre sans elle, que ses rigueurs prolongées allumeraient dans votre âme une passion patibulaire à *l'Antony;* il n'est pas d'expédient que se refusera l'imagination de ces dames pour abréger votre martyre. Pour vous la représentation ordinaire, délaissée, solitaire, va devenir un jour de fête. Vous aborderez votre inhumaine; il vous sera loisible de l'entretenir pendant quelques minutes. Profitez de l'occasion; avancez, poussez vos affaires, pauvre novice.

Les bals publics parés et masqués, donnés au théâtre, pourront encore vous servir. Là,

grâce à telle complaisante ouvreuse de loges, nous avons vu fléchir la vertu farouche de Corinne. Ses adorateurs formaient autour d'elle une enceinte continue de manœuvres si drues, si serrées, que la place, après une défense honorable, a capitulé. Il a bien fallu dire à quel vainqueur on accordait la préférence... « Chacun son tour ! » ont murmuré les autres prétendans-assiégeans : « nous triompherons par forts détachés, isolés. Soit, mais nous n'en triompherons pas moins !... » Honneur à la vigilante ouvreuse de loges qui, de longue main, avait pratiqué des intelligences dans la jolie citadelle !

« Qu'avez-vous donc, mon pauvre garçon ?

— Hélas ! monsieur, plaignez mes infortunes. Depuis que Corinne est devenue propriété publique, elle n'a plus qu'avec moi seul des procédés sauvages. N'est-ce pas jouer de malheur? Dans les bals de théâtre, aux représentations ordinaires, extraordinaires, à bénéfice, impossible d'en arracher une parole. Je n'y conçois rien.

— Et moi, j'ai deviné. Parions que, dans vos préliminaires de poursuites amoureuses, vous avez oublié le tribut d'usage, le denier de la veuve, disons mieux, le salaire de l'entremetteuse. Avez-vous financé préalablement avec madame Laclé?

— Quoi! solder la généreuse complaisance de mon conseil, de ma meilleure amie, l'ouvreuse de loges! Je n'osais; j'aurais trop craint de blesser sa délicatesse. Elle qui entrait si sincèrement dans mes peines!

— Malheureux! ne pas graisser la patte au Cerbère avide! c'était par là qu'il fallait commencer. Je gage qu'elle vous bat froid à présent, lorsque le hasard vous conduit sur ses pas?

— Mais j'ai cru remarquer, avouons-le, qu'elle me boudait, qu'elle m'évitait. Si j'avais pu soupçonner!... »

Que la mésaventure de ce jeune soupirant malheureux par sa faute, soit une leçon pour ses émules en bonnes fortunes. Règle générale, vous courtisez une actrice, remplissez vos poches d'argumens irrésistibles. Initié

de fraîche date aux mystères de coulisses, avant d'aborder le vestibule du temple, de pénétrer dans le sanctuaire de la loge, cette piquante succursale du boudoir domestique, rassasiez d'or les dragons qui veillent à l'entour.

Une ouvreuse de loges, surtout dans les grands théâtres, est du nombre de ces personnages importans que l'on ne saurait négliger sans maladresse. Elle possède la police interne du poste dramatique. Avez-vous des rivaux? Elle peut vous aider à déconcerter leurs brigues. De leur côté, ces rivaux vous épient, ils espionnent vos moindres démarches; faites de la contre-police; imitez en cela le ministère.... Mais pas d'argent, pas de moucharde à vos ordres. Or, cette moucharde qui vous est donnée par la nature, et par sa position précaire, c'est l'actrice invalide émérite, descendue de ses hautes dignités théâtrales au subalterne service de la loge. N'épargnez pas les espèces sonnantes : arrière tout calcul de lésinerie! la bonne dame appartient, commme un vieux

meuble, au plus offrant et dernier enchérisseur.

Ne pouvant plus vous mettre à contribution pour son propre compte, ce dont elle enrage; elle rançonnera vos amours pour une autre, car elle n'a pas changé la vieille Didon provinciale. L'avarice même s'accroît chez elle en proportion du déficit accéléré de ses charmes; une seule passion l'absorbe exclusivement; la soif de l'or, voire même de la menue monnaie.

Vous n'aurez besoin, pour vous en convaincre, que d'étudier, pendant quelques jours son industrie commerciale de *petits bancs*. Jamais ses prévenances ne se trouvent en défaut avec les personnes qui paient sans compter, elle les assassinerait plutôt de courbettes et de serviles bassesses..... « Madame sera mieux ici! vous ne verrez rien à cette place, madame. Laissez-moi faire: j'ai ce qu'il vous faut !..... » et l'Ardélion femelle s'agite, se trémousse, jusqu'à ce qu'elle ait colloqué convenablement son monde..... « Il est juste, murmure-t-elle tout bas, de soigner ses pratiques ! »

Mais ne lui donnez rien : ce n'est plus la même femme. L'argent est l'unique thermomètre sur lequel se règle sa politesse; contemplez de quel visage revêche elle ouvre à cette grosse maman, dont le crime impardonnable est de ressembler quelque peu au bon monsieur *Cassette*. L'altière ouvreuse ne daignera pas la gratifier d'une seule parole de réponse à ses mille questions. Elle garde son décorum, son quant à soi... Voltaire compare la vénalité satirique de certains poëtes, à ces mendians qui vous *monseigneurisent*, lorsque vous leur faites l'aumône, et qui vous accablent d'injures, quand vous négligez de délier les cordons de votre bourse.

Telle est l'ouvreuse de loges. Tenez-lui la dragée haute des gratifications bénévoles, elle n'osera vous injurier ostensiblement, crainte de l'administration : mais comme elle s'en dédommage *in petto!* Soyez-en sûr. N'allez pas vous fâcher au moins. Qu'attendre d'une ouvreuse de loges, de cette mercenaire instigatrice de tous les tripota-

ges d'amours dramatiques à l'enchère et au rabais?

N'est pas ouvreuse de loges qui veut dans un théâtre; l'administration a toujours des protégées, et celles-là font oublier les droits justement acquis des employées qui ont usé jusqu'à trente clés dans la serrure d'une loge qu'elles ont desservie avec zèle.

Les mères des danseuses ont en général la préférence sur les autres concurrentes pour arriver à ce poste éminent, et c'est chose à blâmer dans les administrations théâtrales; car, avec l'ouvreuse dont la fille fait des pirouettes et des entrechats, le public parvient difficilement à se placer sans attendre. Ces dames ont l'habitude, dès que commence le ballet, de changer leur rôle d'ouvreuse en celui de spectatrice, et vienne un amateur pour assister à la représentation du ballet, force est à lui de circuler un quart d'heure dans le corridor avant de pouvoir rencontrer le porteur de la bienheureuse clé qui va lui permettre de contenter son envie.

A la vérité pour les jeunes gens sensibles l'ouvreuse dont la fille a embrassé la carrière théâtrale, est d'une utilité reconnue. — Avec elle ils obtiennent des renseignemens indispensables pour dresser leurs batteries, ils savent qu'Andréa, par suite d'une querelle, a perdu son protecteur; que Claire n'aspire qu'à former de nouveaux nœuds, et que, moyennant deux ou trois cents francs par mois, maximum du tarif de ces demoiselles, leurs caprices peuvent être satisfaits.

Il y a donc compensation.

Puis ajoutez aux qualités que possède l'ouvreuse, une autre qualité devant laquelle disparaissent toutes les autres, celle de remettre à une jeune femme ou bien à une vierge timide en apparence, avec une surprenante adresse, en présence d'un époux, d'un amant, ou de tout autre cerbère, un tendre billet, expression brûlante de la passion qu'un jeune homme placé à quelque distance de ces dames ressent pour elles. Sous des prétextes plus ou moins plausibles, elle saisit avec un tact étonnant l'ins-

tant favorable pour remplir sa délicate mission. Plus d'une intrigue a dû sa naissance à ce diplomate rusé. Plus d'une femme lui a dû des momens de plaisir, de peine, et plus d'un mari le désespoir de sa vie.

Je ne connais rien de plus insolent dans la *prospérité*, lors d'un succès d'argent, que l'ouvreuse de loge. M. Ha... a dit avec esprit que ces dames gagnaient cent écus par an avec l'administration pour faire leur devoir, et quinze cents francs avec le public pour y manquer. Cette phrase explique la politique des ouvreuses. Qu'une pièce ne fasse pas d'argent, elles sont d'une rare honnêteté: qu'un ouvrage ait un succès bien prononcé, à peine si elles daignent vous répondre, les loges sont toujours louées, les places toujours retenues; mais que votre main se glisse furtivement dans votre gousset, ou que vous promettiez de reconnaître avec du *positif*, un acte de complaisance, les phrases mielleuses à la bouche, le petit banc à la main, le coussin sous le bras, elles vont vous placer admirablement, et vous

obtenez par faveur ce que vous devez obtenir de droit, puisque vous avez payé pour cela.

Les ouvreuses de loges aiment peu en général à se distraire de leurs travaux, car c'est pour elles une des grandes ressources de leur profession, que d'employer les heures de la représentation, à confectionner des chemises, ou bien à tricoter. Un spirituel auteur, dans un couplet, a établi un parallèle assez vrai entre la position d'un théâtre et le tricot d'une ouvreuse. — Que le lecteur soit juge.

Ce tricot-là c'est un vrai baromètre
Où le tarif du succès est tracé :
Suivant la vogue, on voit l'œuvre paraître,
Suivant la foul', le bas est avancé;
Si l' public vient, alors l'ouvreuse à peine
Fait en un mois la jamb' jusqu'au talon;
Mais si l'ouvreus' fait un bas par semaine,
C'est que l' théâtr' file un mauvais coton.

La charge d'ouvreuse de loge ne demande pas un capital immense. Quarante-six francs

lui suffisent pour entrer en fonctions. Je dois encore ce renseignement à ma bienheureuse bourse. La petite danseuse Clémentine, que je recevais quelquefois chez moi, vint un jour les larmes aux yeux me dire que sa mère perdait son état, si je ne la cautionnais pas, si je ne la mettais pas, par une avance de fonds, à même d'exercer sa profession. — Je demandai des explications à cette aimable enfant, qui m'apprit que sa mère venait d'être nommée ouvreuse de loges au théâtre de l'Ambigu-Comique, et me pria d'acquitter le mémoire du menuisier et du tapissier, etc. Je m'attendais encore à débourser quelques centaines de francs; mais je fus agréablement surpris en voyant que le total général ne s'élevait qu'à quarante-six francs. On pense bien que je ne voulus pas priver la mère de Clémentine d'un emploi si honorable, et, selon ma louable coutume, je payai.

J'ai conservé ces notes; si je les rapporte ici selon leur *teneur*, c'est pour faire voir qu'il faut encore qu'une ouvreuse ait un certain petit mobilier.

1°. Pour dix petits bancs en bois blanc, de quatorze pouces de longueur sur huit de largeur. 5 »

2°. Pour six coussins garnis en crin, recouverts de velours d'Utrecht. 18 »

3°. Pour deux petits vases de nuit, à l'usage des dames. 5 »

4°. Pour deux chaufferettes. 8 »

5°. Pour Eau de Cologne, vinaigre des quatre voleurs, fleur d'orange, éther. 5 »

6°. Pour vingt numéros, nécessaires à la conservation de chaque manteau et de chaque pelisse. 2 »

Enfin, pour deux porte-manteaux placés dans le cabinet où l'on dépose les effets du public. 3 »

Total. . . . 46 »

Certaines ouvreuses pourraient gagner beaucoup d'argent, si elles étaient à poste fixe; mais, obligées de changer tous les mois, et de quitter les stalles, les loges, pour les

troisième, les quatrième galeries et le paradis, elles ne peuvent moissonner que pendant deux ou trois mois, et végètent le reste de l'année.

CHAPITRE VII.

Ma pièce ; la Quête des Volailles.

Si dans l'Espagne aujourd'hui l'anarchie
Allume encor ses funestes flambeaux ;
Si les fureurs déchirent ma patrie,
C'est au clergé que nous devons ces maux.
Rappelez-vous, Madame, que j'honore
La tolérante et douce piété ;
Mais que toujours chez un prêtre j'abhorre
Un ton mielleux, un regard affecté.
Ces capucins qu'engraissent nos largesses,
Vivant au cloître en pleine liberté,
Impunément savourent les richesses :
Les fainéans font vœu de pauvreté.

RÉGNIER.

Mes lecteurs se rappellent qu'au chapitre du charlatanisme théâtral, j'ai parlé d'un

chef d'œuvre (1) dans lequel je fournis très-spirituellement mon tiers : la pièce, ils doivent encore se le rappeler, eut un brillant succès. Encouragé par les bravos du parterre, je voulus me lancer dans la carrière dramatique, devenir aussi homme de lettres ; mais, comme je l'ai déjà dit, ayant prodigué trop d'esprit dans ce premier ouvrage, je ne pus parvenir à en enfanter un autre qu'après un laps de temps assez long ; puis je voulais faire quelque chose sans le secours de collaborateur : deux années se passèrent avant que je pusse sortir vainqueur d'une lutte qui existait entre mon génie et la volonté que j'avais de faire tout seul ; j'atteignis enfin mon but, et je fis recevoir au théâtre qui joua le *Prince trompé*, *ou le danger d'aimer les pucelages de mer*, une comédie-vaudeville dont j'étais l'unique auteur : je fus cruel-

(1) Cette pièce est la troisième que je fis jouer ; car mes débuts dans la littérature datent du petit ouvrage que je fis représenter à Bordeaux, et qui ne mérite pas que j'en parle ici autrement que j'en ai déjà parlé dans un des chapitres précédens.

lement puni de ne m'être point adjoint mes deux collaborateurs; ma pièce fut impitoyablement sifflée, en dépit de toutes les précautions que j'avais employées pour la faire réussir. Mes confrères en littérature, qui s'étaient adjugé l'exploitation spéciale du théâtre, furent les premiers à chuter ma comédie; les claqueurs applaudirent aux scènes les plus faibles, et indisposèrent par leurs bravos forcenés le public, lequel public siffla : le chatouilleur me fit prévenir, dix minutes seulement avant le lever du rideau, qu'il était trop gravement indisposé pour pouvoir *rire*, et se fit remplacer par un homme qui n'entendait rien à ce genre d'emploi; les acteurs manquèrent de mémoire, la toile tomba et ma pièce aussi.

Le lendemain, j'appelai de cet arrêt, devant un autre public; mais comme mes confrères l'excitèrent encore contre moi, en lançant de mauvaises plaisanteries à chaque scène, j'entendis plus de sifflets que de bravos.

Je tins bon cependant, et, en vertu du droit

accordé à tout auteur de faire jouer une pièce nouvelle trois fois de suite, qu'elle obtienne ou non du succès, je forçai le directeur à jouer la mienne une troisième fois; les dispositions de mes rivaux étaient si bien prises, que ma pièce n'alla même pas cette fois jusqu'à la moitié; je retirai donc mon manuscrit, et donnai le théâtre à tous les diables.

J'ai lu et relu bien souvent, depuis cette catastrophe, ma comédie-vaudeville, et je me suis convaincu que c'est à la cabale seule qu'elle dut son peu de succès.

Vingt fois j'eus l'idée de la faire imprimer, et d'appeler de ce jugement de commande, au jugement d'un public impartial; mais une réflexion m'arrêta: un acte isolé jeté dans le monde littéraire, ne commande pas grande attention; aujourd'hui que je me mets en scène par le récit de faits qui me sont personnels, j'appelle d'un arrêt injuste, en vous mettant, lecteur, à même de prononcer; et je suis persuadé, amour-propre à part, que vous vous écrierez :

. . . . . Il n'avait mérité
Ni cet excès d honneur, ni cette indignité.

Depuis, la conduite de certains auteurs, à l'égard de plusieurs de leurs confrères, m'a prouvé qu'au theâtre tout ne se faisait que par coterie; j'ai vu des auteurs menacer de jeunes débutans de faire tomber leurs pièces, s'ils ne les acceptaient pas pour parrains; j'ai vu des pièces obtenir du succès, et être arrêtées tout d'un coup; les auteurs ne voulant pas déférer aux exigences de certaines *sangsues* de coulisses.

Je reviens à ma pièce.

LA QUÊTE

DES VOLAILLES,

Comédie-vaudeville en un acte.

PAR MICHEL MORIN.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BENEDITTO, alcade.	
FRANCISCA, sa femme.	
INÈS, leur fille.	
ROSINE.	
LÉON, frère.	
INIGO, supérieur des capucins.	
HILARIO.	
Domestiques.	
Un Notaire.	

La scène se passe aux environs de Madrid, chez l'alcade Beneditto.

LA QUÊTE

DES VOLAILLES.

Une chambre de repos; au fond, un lit. A gauche de l'acteur, entre le deuxième et le troisième plan, une porte qui communique à l'entrée principale de la maison ; à droite, une autre porte, non loin du lit, qui conduit à la chambre à coucher de Francisca. Un portrait placé près du lit. Une niche où est posée la statue de saint François.

SCÈNE I.

INÈS, FRANCISCA (à genoux devant la statue).

FRANCISCA.

Grand saint François, exaucez ma prière.

INÈS.

Ma mère, calmez-vous, de grâce.

FRANCISCA (se relevant).

Et le puis-je, quand votre père pousse l'insolence jusqu'à me dire qu'il n'y consentira jamais ?

INÈS.

Vous si bonne, oubliez son emportement, vous avez daigné me le promettre, et vous tiendrez votre promesse, ma mère, lors même que la religion ne vous le prescrirait pas.

FRANCISCA.

La religion !... Ah ! sainte religion, quel est ton pouvoir !

INÈS (à part).

Mes prières vont enfin ramener la paix dans leur ménage. (haut) Mon père, venez, mon père.... (Elle sort.)

SCÈNE II.

BENEDITTO, FRANCISCA.

(Ils restent quelques instans sans se parler. Beneditto le premier rompt le silence.)

BENEDITTO.

Convenez, ma bonne amie, que vous êtes d'une vivacité.....

FRANCISCA.

Bien excusable..., il sagit du bonheur de notre fille, de notre Inès; pourquoi me tourmentez-vous sans cesse?

BENEDITTO.

Parce que je vous aime.

FRANCISCA.

Prouvez-le-moi donc.

BENEDITTO (en riant).

Et quelles plus fortes preuves puis-je te donner de ma tendresse, que les contrariétés sans nombre que je te fais chaque jour éprouver?

FRANCISCA.

Quel langage!..

BENEDITTO.

N'ai-je pas raison ?

FRANCISCA.

Ainsi, monsieur, vous n'êtes point encore de mon avis.

BENEDITTO.

Mais c'est justement pour cela que nous sommes enfin d'accord.

FRANCISCA.

Monsieur.....

BENEDITTO.

Réfléchis, ma chère Francisca, à ce que tu me proposes..., à tes extravagances....

FRANCISCA.

Vous appelez extravagance cet ardent désir que j'ai de faire, avant ma mort, une

donation de quelques-uns de nos biens à un établissement pieux, d'offrir une partie de notre fortune à ces hommes de la divinité qui prieront pour le repos de mon âme, de la vôtre.

AIR *de Julie.*

Par quelque offrande salutaire,
Du Ciel apaisez le courroux;
Ah! qu'un saint homme vous éclaire,
Et puisse intercéder pour vous.
Soyez enfin en paix avec votre âme.

BENEDITTO.

Je me dispose à mourir... repentant,

FRANCISCA.

Ah! comptez-vous assurer promptement
La tranquillité d'une femme (*bis*).

BENEDITTO.

Plus tôt que tu ne penses: mais je ne consentirai jamais à voir passer dans les mains de tes moines ce que j'ai amassé par trente années d'économies, et je permettrai encore moins que ma fille unique s'enterre vivante dans un cloître: quoi! une piété mal

entendue ne te permet pas de voir que nos richesses dictent seules aux capucins la conduite qu'ils tiennent avec toi!

FRANCISCA (avec exaltation et à genoux).

Grand saint François, écoutez ma prière; il blasphème, pardonnez-lui.

BENEDITTO.

Signora, réprimez cette exaltation : voilà le fruit que vous retirez de la lecture de votre *Gazette* et de votre *Quotidienne!* oh! les maudits journaux!

FRANCISCA.

Daignez toucher son cœur endurci.

BENEDITTO.

Francisca! ma femme.

FRANCISCA (se relevant avec enthousiasme).

Grand Dieu! l'avez-vous vu?

BENEDITTO (cherchant).

Quoi?

FRANCISCA.

Le miracle.

BENEDITTO.

Jusqu'à présent je vous avouerai que je n'en ai pas encore vu, de miracle, je n'ai jamais eu ce bonheur-là.... à moins que ce saint ne vous ait rendue à la raison, et l'on pourra hardiment avancer que c'en est un.

FRANCISCA.

Ma prière est donc enfin exaucée. Le saint vient à l'instant même de me faire.....

BENEDITTO.

Allons, voilà le saint qui vient de lui faire quelque chose.

FRANCISCA.

Il m'a fait comprendre, par un signe de tête, que ma fille entrerait au couvent.

BENEDITTO.

Ah! le saint vous fait des signes de tête.

FRANCISCA.

Et c'est ce miracle que je vous annonçais.

BENEDITTO.

Tenez, vos capucins vous ont tourné la tête.

FRANCISCA.

Cessez, je vous prie, ces propos révoltans; ils portent malheur à ceux qui les profèrent.

BENEDITTO.

Eh! mon Dieu! madame, ce sont plutôt les assiduités de ces bons pères qui me portent malheur.

FRANCISCA.

Quel soupçon injurieux!

BENEDITTO.

Je n'accuse personne; je dirai seulement que leurs fréquentes visites donnent matière à la calomnie, et qu'aujourd'hui même j'ai reçu une lettre anonyme.

FRANCISCA.

Une lettre, Monsieur.... et n'allez-vous pas prendre à la lettre?...

BENEDITTO.

Non, Madame,.... mais on m'apprend tout net que le père Inigo, le gardien du couvent, vous.....

FRANCISCA.

Eh bien?...

BENEDITTO.

Il vous... endoctrine.

FRANCISCA.

Et de qui voulez-vous que je reçoive des consolations, si ce n'est de ce saint homme... est-ce de vous, monsieur?...

BENEDITTO.

Décidément, vous êtes folle. (à part). C'est un raisonnement du reste que j'ai grand besoin de me faire. (haut) On ajoute même que le frère Hilario courtise Rosine.

FRANCISCA.

Quelle horreur! vous êtes jaloux, monsieur: pourquoi ne pas alors refuser votre porte à ces révérends pères?... pourquoi

ne nous privez-vous pas des bénédictions que répandent sur nous ces hommes de Dieu?

BENEDITTO.

Vous ne l'ignorez pas..... vous savez mieux que moi, madame, que je supporte toutes ces bénédictions-là pour conserver ma place d'Alcade et la direction des affaires temporelles des capucins: sans quoi, tous ces bons pères que vous engraissez, me signaleraient comme un libéral, un impie, et me feraient remplacer par quelque hypocrite.

FRANCISCA.

De semblables discours dans la bouche d'un Alcade!... ces principes me révoltent; rester avec un possédé, un philosophe.

(Elle prend le rosaire pendu à sa ceinture et marmotte entre ses lèvres.)

BENEDITTO.

Avez-vous bientôt défilé votre chapelet?

FRANCISCA.

AIR: *Tous les méchans.*

Vivre avec des carbonari,
Bon saint François, quel purgatoire!

BENEDITTO.

Et suis-je en paradis ici?
Pensez-vous me le faire croire?

FRANCISCA.

C'en est fait, tu seras damné;
Je te donne au diable!

BENEDITTO.

Eh! Madame,
Sans retour je m'y suis donné
Moi-même, en vous prenant pour femme (*bis.*)

FRANCISCA.

Sacrilége!

BENEDITTO.

Des injures! de la colère!... j'oublie toujours que vous êtes dévote.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, INÈS, ROSINE.

INÈS (à part.)

Comment, ils se querellent encore! moi qui les avais laissés si bien disposés!

ROSINE (à Inès).

Vous vous êtes donné du mal fort inutilement, mademoiselle.

INÈS.

Quel nouveau nuage s'est élevé entre vous, mon père?

BENEDITTO.

Ma patience est à bout.

INÈS.

Mon père ! soyez calme.

BENEDITTO.

Que le ciel me donne donc de la modération.....

INÈS.

Ma mère....

FRANCISCA.

Taisez-vous, petite sotte. (Elle lui donne un soufflet) Taisez-vous, digne fille d'un tel père.

BENEDITTO (hors de lui).

Te tairas-tu toi-même !

FRANCISCA (furieuse.)

Oui, et je me retire, car je craindrais, en me livrant à la colère, de compromettre le fruit d'une neuvaine qui touche à son terme: mais

AIR *de l'Homme vert.*

Crois que j'abhore ta présence.

BENEDITTO,

Ah! croyez-bien que je vous crois.

FRANCISCA.

Que pour toi mon indifférence..

BENEDITTO.

Croyez toujours que je vous crois.

FRANCISCA.

Je te hais, ton cœur peut le croire,
Homme sans mœurs et sans vertus.

BENEDITTO.

Vous voulez tant m'en faire accroire,
Qu'à présent je ne vous crois plus (*bis*). (Elle sort.)

SCÈNE IV.

BENEDITTO, INÈS, ROSINE.

BENEDITTO.

Pauvre enfant, ne pleure pas, viens m'embrasser.

INÈS.

Je suis encore tout interdite.

ROSINE.

Interdite!.. je vous réponds qu'il y a de quoi être suffoquée... la sainte femme!

INÈS.

Je vous croyais tous deux d'accord.

BENEDITTO.

Pourrons-nous jamais l'être? n'a-t-elle pas la sotte prétention de vouloir te faire entrer au couvent!

INÈS.

Hélas! ce n'est pas d'aujourd'hui que date son projet.

BENEDITTO.

Ne crains rien, ma chère enfant, je ne souffrirai pas qu'on te sacrifie... je ne te crois pas assez forte pour te soumettre à des mortifications inouïes, porter des habits de crin, des chemises de jonc, et te servir de la crémaillère de la cheminée pour te discipliner; veux-tu que je te marie?

ROSINE.

Ma foi, monsieur, c'est ce que vous pouvez faire de mieux, et si je ne me trompe, je crois que mademoiselle poura vous aider dans cette recherche-là.

BENEDITTO.

Non, les jeunes filles sont trop sujettes à des impressions passagères, à des considérations frivoles auxquelles, nous autres papas, sommes heureusement inaccessibles; je veux lui donner un mari qui ait un nom dans le monde, de la fortune.

INÈS.

Ces avantages sont certainement considérables, mais je craindrais qu'il lui manquât encore....

BENEDITTO.

D'être aimable?..

INÈS.

Non, mon père, d'être aimé.

BENEDITTO.

Ne voyons-nous pas chaque jour dans la vieille Castille, des époux réunis par des raisons de convenances, également heureux?

INÈS.

Chacun de leur côté, peut-être.

BENEDITTO.

Écoute, Inès, je ne prétends pas contrarier ton inclination; qu'il se présente un hidalgo riche, et mon consentement....

INÈS.

Celui que mon cœur vous indiquerait n'a d'autre noblesse que ses sentimens,

d'autre fortune que des talens et de l'avenir; c'est le jeune Léon Murinos.

BENEDITTO.

Je te croyais guérie de cette passion romanesque.

AIR *du ménage de garçon.*

Faire des sermens de constance,
C'est trop compter sur l'avenir;
Mais le cœur de cette imprudence
Voudrait en vain se garantir.
C'est donc à tort que d'artifice
Parfois on aime à le taxer,
L'amour est enfant du caprice,
Il fuit quand on croit le fixer (*bis*).

Aurais-tu, à mon insçu, entretenu des relations avec ce Léon?

INÈS.

Vous savez, mon père, que je l'ai connu à Madrid, pendant le séjour que j'y fis auprès de votre sœur, il y a près d'un an. Léon était alors simple étudiant; il m'aimait, mon cœur comprenait le sien; un mot de vous a détruit tous nos rêves de bonheur. Soumise à vos ordres, je lui ai signifié de

renoncer à moi ; depuis ce temps, je ne l'ai plus revu, je puis l'attester, j'ignore même quel a été son sort. Cependant un secret pressentiment me dit que, si vous ne mettiez plus d'obstacles à notre union, le ciel se plairait à rapprocher deux âmes qu'il a faites l'une pour l'autre.

BENEDITTO.

Enfant que tu es, tu oublieras ce Léon et recevras un mari de ma main.... mais, quel est ce bruit?

ROSINE.

Ah ! ce sont les révérends frères capucins qui viennent faire leur quête ici...

BENEDITTO.

Encore?...

INÈS.

Je vais finir de broder le voile que ma mère veut leur donner aujourd'hui....Adieu, mon père... vous ne m'embrassez pas?

BENEDITTO.

Sur mon cœur !

ROSINE.

Tiens, en voilà un qui n'est point encore venu; il accompagne le père Inigo et le père Hilario; je ne le connais pas. (Elles sortent toutes deux.)

BENEDITTO.

J'éprouve cependant malgré moi un sentiment de jalousie. Observons adroitement ces révérends pères, en conservant envers eux cette déférence qu'exige leur orgueil.

SCÈNE V.

BENEDITTO, INIGO, HILARIO, LÉON.

INIGO.

AIR : *Alleluia.*

La paix soit toujours avec vous,
Pour votre salut, priant tous,
Frère, le Ciel nous entendra,
Alleluia.

EN CHOEUR.

Alleluia, alleluia, alleluia.

BENEDITTO.

Je vous rends grâce, mes révérends.

HILARIO.

Vous êtes vraiment trop bon.

INIGO.

Nous espérons que vous voudrez bien honorer notre réfectoire de votre présence, et que vous viendrez souper avec nous pendant le temps des récréations que nous permet de goûter la sainte religion.

BENEDITTO.

Je suis flatté, mon révérend père, de l'honneur que vous me faites : j'accepte.

INIGO.

Vos travaux, mon frère, nous permettront-ils de vous posséder cette semaine?.. vos fonctions vous appellent peut-être à Madrid.

BENEDITTO.

Que veut-il dire? (haut) pour quel motif, mon père?

INIGO.

Si la capitale eût exigé votre présence.....

BENEDITTO (à part).

Il veut m'éloigner.(haut) Parlez, mon père.

INIGO.

Je vous aurais adressé une prière.... je vous aurais chargé d'un message important.

BENEDITTO (à part).

Il a intérêt à m'envoyer promener.

INIGO (à part).

Le voudra-t-il aussi?

BENEDITTO.

Et pour qui ce message?

INIGO.

Pour notre général.

BENEDITTO.

Le supérieur des capucins?

INIGO.

Oui, mon frère; l'affaire est des plus

graves; mais je serais désespéré que vous n'allassiez à Madrid que pour nous.

BENEDITTO (à part).

Quels que puissent être ses projets, servons-les; (haut) ma place, vous ne l'ignorez pas, mon père, nécessite souvent de ces petits voyages. Je pourrais ajourner encore des affaires peu importantes, mais je m'en voudrais de ne pas saisir avidement l'occasion qui se présente de vous prouver mon zèle et le respect que je porte à votre ordre. Donnez-moi votre lettre, mon père; elle sera fidèlement remise à votre supérieur.

INIGO.

La voici, mon frère.... que de reconnaissance!

BENEDITTO.

Je vais tout préparer pour mon départ; dans quelques heures, vous connaîtrez la réponse. (à part.) Comment éclaircir ce mystère!... Ah!... ce moyen... oui, saisissons-le avidement... car je me sens dévoré de jalousie.

AIR : *Du verre.*

Pourquoi ce doute injurieux
S'élève-t-il donc en mon âme?
En croirai-je des envieux?
A tort, je soupçonne ma femme.
Ah! de ces lieux lorsque je fuis,
Je voudrais pouvoir me connaître,
Et savoir enfin si je suis
Ce que je ne voudrais pas être (*bis*).

(Haut.) Sans adieu, mes révérends pères.

INIGO.

Que nos bénédictions vous accompagnent.
(il sort.)

SCÈNE VI.

INIGO, HILARIO, LÉON.

INIGO (à part).

Je l'emporte!

HILARIO.

Ça te semble drôle à toi, n'est-ce pas, de te trouver ici, depuis si long-temps que tu n'as pas quitté le couvent.

INIGO.

Que veux-tu, frère! l'ordre ne nous per-

mettait pas de te laisser sortir, tant que tu n'étais que novice; nous pouvions craindre que tu ne cherchasses à te déranger, à jeter le froc.

HILARIO.

Mais, maintenant que tu sais ce que c'est que notre ordre, que tu l'aimes, car j'ai remarqué que tu aimais beaucoup l'ordre, tu vas jouir des mêmes prérogatives que nous, et te voilà quêteur. Oh! ça, dis-moi, te crois-tu maintenant en état de faire ce que nous appelons *la quête des volailles?*.. es-tu bien pénétré de tes importantes fonctions?.. veux-tu que je te donne encore des conseils? (Léon fait un signe affirmatif.) Tu n'ignores pas, je le sais, qu'une quinzaine de jours avant l'ouverture de nos récréations (car ce serait un abus de croire que nous ne nous amusons pas comme d'autres et même plus que d'autres), nous détachons cinq ou six frères pour mettre le pays à contribution, et faire la quête des volailles parmi lesquelles, nous, capucins, comprenons les agneaux, les

cochons de lait, les veaux, les truites, sans distinction d'âge ni de rang, par la raison que tout ce qui peut garnir la broche ou remplir la marmite et les casseroles est bon à recevoir. Tu as une quête à faire: vous venez sans doute, te dit-on, pour..... oui, monsieur, réponds-tu, si c'est un monsieur, oui, madame, si c'est une dame....

LÉON.

Je conçois.

HILARIO.

Tu conçois, c'est très-bien.... cela suffit, réplique-t-on; quand votre garçon viendra avec le mulet du couvent, nous lui donnerons tant de paires de pigeons, tant de ceci, tant de cela; et tu tâches de te faire donner le plus que tu peux de ceci et de cela.

AIR *de Voltaire chez Ninon.*

Puis souvent aux frères quêteurs
L'on offre mainte friandise.
Tu peux accepter les douceurs
Sans faire acte de gourmandise;
Ce que bigotes et dévots
Te donnent pour notre pitance,
Il faut l'apporter sur ton dos,
Et non pas du tout dans ta panse (*bis*).

Conçois-tu toujours?...

LÉON.

Toujours.

HILARIO.

Je ne vois pas alors la nécessité de t'en dire davantage.

INIGO.

Maintenant, frère, écoute-moi. (il regarde si personne ne peut les surprendre.) Jusqu'ici je t'ai parlé en supérieur, mais aujourd'hui, c'est en ami que je t'interroge ; tu as des chagrins, me les cacheras-tu plus long-temps?

LÉON.

Que dites-vous?

INIGO.

Que tu dois nous ouvrir maintenant ton cœur.

HILARIO.

Allons, voyons, ouvre-le, et que ça finisse ; tu t'étais imaginé, scélérat de capucin, que je n'avais pas surpris ton secret, tu es...

LÉON.

Achevez de grâce.

HILARIO.

Tu le sais mieux que nous ce que tu es... soutiens-moi le contraire.... mais, nous t'en voulons de n'avoir pas eu jusqu'ici plus de confiance en nous... de ne nous avoir pas dit que.... quel mal y aurait-il eu quand tu nous aurais dit ça?

AIR *de la Robe et des bottes.*

Avec nous, voyons, sois sincère :
La franchise honore à nos yeux :
Pour quel motif craindre, mon frère,
De dire : je suis amoureux ?

LÉON.

Quand vous saurez *qu'elle* à jamais m'enchaîne,
Chacun de vous me blâmera.

HILARIO.

Ah ! mon frère, a-t-on de la peine
A t'arracher cette *elle*-là !

Eh bien! mon révérend père gardien, quand je vous soutenais qu'il était amou-

reux.... et pourquoi nous en avoir fait un mystère?

LÉON.

C'est ce que je me reproche.

INIGO.

Cet aveu t'honore à nos yeux ; depuis long-temps nous t'avions jugé digne de notre confiance ; mais, toi.

HILARIO.

Oui, toi, as-tu agi avec autant de franchise envers nous?... tu nous a tout caché, tandis que nous, nous ne t'avons rien dit.. Crois-tu qu'il ne nous a pas été facile de nous apercevoir qu'une passion désespérée te forçait à rechercher la solitude..... Oh! les passions, font-elles souffrir.... et la tienne, qu'est-elle devenue?

LÉON.

Je l'ignore, hélas !

INIGO.

Le ciel, en t'inspirant l'heureuse idée d'entrer dans notre communauté, a voulu

que tu y apportasses le bonheur; j'ai de grands desseins sur toi, tu es digne de l'intérêt que je te porte, aussi je n'hésite plus à te les faire connaître. Nos institutions, tu le sais, nous interdisent le droit de posséder des revenus.... nous ne pouvons jamais rien avoir.

HILARIO.

Voilà pourquoi nous demandons toujours.

INIGO.

Les ordres mendians sont donc obligés d'avoir recours à la quête, et des paroles ne suffisent pas toujours pour fléchir le peuple endurci.

AIR : *Ces postillons.*

Que saint François à l'ordre s'intéresse ;
Frères, invoquons son appui.

HILARIO.

S'il nous faut mendier sans cesse,
Vivre sans richesse aujourd'hui,
C'est grâce aux lois que nous tenons de lui.
On doit toujours penser, sans aucun doute,
A son salut avec le ciel ;
Mais quand on vit de racine et de croûte,
C'est par trop spirituel (*bis*).

HILARIO.

Aussi, pour ne pas suivre ce régime-là, voulons-nous former des sujets capables de bien diriger les consciences, et nous jetons les yeux sur toi.

LÉON.

Sur moi?

HILARIO.

Eh bien! ça l'étonne... mais, ça me surprend. Qu'est-ce que nous voulons faire de toi? un sujet, un bon sujet; remercie plutôt le père Inigo de cette insigne faveur, trop heureux capucin.... tu ne sais pas combien les dévotes s'intéressent à la santé de leur directeur. As-tu une petite toux, tu t'imagines peut-être qu'elles vont t'envoyer de la réglisse comme à des ..... détrompe-toi... tu as une toux, rien qu'une légère toux, un rhume d'enfant, tu te plains de l'estomac et de la poitrine; tu dis, j'ai mal à l'estomac, j'ai mal à la poitrine; souvent tu te portes bien, c'est pour ta santé que

tu es malade : eh bien ! aussitôt on t'envoie des bouillons à domicile, des confitures, des biscuits, des bouteilles de vin et du ratafia.

INIGO.

Une dévote a-t-elle quelque secret à révéler, c'est toujours à toi qu'elle s'adresse; tu peux aisément avoir toutes les commodités de la vie, et tu possèdes de grandes ressources pour adoucir le jeûne le plus rigoureux.

LÉON.

Que m'apprenez-vous là !

HILARIO.

De l'historique.

INIGO.

Si parmi les dévotes, il s'en trouve quelques unes qui ne soient pas toujours en état de fournir à ces petites douceurs, tu peux les employer selon leurs talens; les unes cousent les mouchoirs.....

HILARIO.

As-tu des mouchoirs à faire ourler? voilà une fameuse occasion.

INIGO.

Les autres les blanchissent, les repassent.

HILARIO.

Si tu as du linge à faire repasser, tu n'as qu'à parler.

INIGO.

Celles-ci te raccommoderont tes sandales.

HILARIO.

Qu'elles nomment des *souliers à fenêtres*.

INIGO.

Celles-là sont réservées pour l'agrément de la société; tu connais les inclinations de chacune et les plus secrets mouvemens de leur cœur... maintenant, prête-moi toute ton attention : à force de soins, de persévérance et d'adresse, je suis parvenu à capter la confiance de la signora; je l'ai fanatisée; l'Alcade porte encore obstacle aux projets que j'ai formés d'obtenir de Francisca une donation de 10,000 ducats; mais nos efforts peuvent être couronnés du succès si nous parvenons à faire entrer sa fille dans un

couvent; il faudrait que quelqu'un s'emparât de son cœur, lui fît commettre une faute.... et tu deviendrais criminel envers nous, si tu ne la rendais pas coupable.... ton langage insinuant, persuasif, ta jeunesse, mon fils, toi qui possèdes tous ces dons, pourquoi ne chercherais-tu pas à les utiliser au profit de notre ordre?.. ce serait un saint moyen de prouver ta reconnaissance à l'éternel de ce qu'il a fait pour toi, en faisant quelque chose pour lui.

LÉON.

Le monstre! (haut) Vous présumez trop de mes faibles avantages, mon père.

HILARIO.

Quelqu'un s'avance..... Discrétion et silence.

SCENE VII.

LES MÊMES. ROSINE.

HILARIO.

Ah! c'est vous, jolie séculière, aimable séculière, que voulez-vous?

ROSINE.

Mon père, la signora me charge de vous annoncer qu'elle vous attend pour déjeuner.

INIGO.

Ses désirs sont des ordres pour moi; je me rends à son invitation... Frères, je vous laisse. Elle est seule?

ROSINE.

Non, mon père, l'Alcade est avec elle; mais je crois qu'il va sortir, car on vient de lui seller un cheval.

INIGO.

AIR : *Au plaisir, à l'amour.* (De Fiorella.)

Je vous quitte un moment,
Le devoir me réclame.
Je vais près de Madame,
Et reviens à l'instant.

ENSEMBLE.

Il nous quitte, etc.

SCÈNE VIII.

HILARIO, LÉON, ROSINE.

ROSINE (à part).

Il faut que je voie un peu ce que c'est que ce nouveau capucin-là.

LÉON (à part.)

Quels hommes! et quelle morale est la leur! Ah! pourquoi des vœux éternels m'engagent-ils pour jamais à eux..... (il se promène.)

ROSINE.

Asseyez-vous, mes révérends... mon père... (Léon ne répond pas.) Tiens, qu'est-ce qu'il a donc celui-là?

HILARIO.

Notre règle, ma chère enfant, nous défend de nous asseoir en présence d'une femme.

ROSINE.

Eh bien! elle n'est pas fatigante votre règle... C'est égal, je suis sûre qu'avec cette

règle-là, vous n'en marchez pas plus droit.

HILARIO.

Ah! séculière!

ROSINE.

Tiens, parce que celui-là, qui n'a seulement pas l'air de me regarder, est ici, vous faites le réservé vous aujourd'hui? et toutes les fois que vous venez, pourquoi donc voulez-vous m'embrasser?

HILARIO (à part.)

Si je ne craignais pas de scandaliser le frère qui n'est pas encore bien au courant...

ROSINE.

A propos..... dites donc, vous, vous m'aviez promis des images, des chapelets, des alumettes...

HILARIO.

Des amulettes, ma fille.

ROSINE.

Des amulettes, des alumettes, ça m'est égal, pourvu que vous me les donniez. (Il lui prend la taille.)

LÉON (levant les yeux sur le portrait).

Ciel! qu'ai-je vu!

HILARIO.

Dis donc! est-ce que tu vas te scandaliser pour si peu de chose?... Est-il bête !... Promène-toi, et laisse-nous tranquille... C'est ça, regarde cette peinture.

LÉON (à part).

C'est elle!... c'est Inès!... Comment ce portrait se trouve-t-il ici? Cachons-leur bien mon secret. (Il reste en contemplation devant la peinture.)

HILARIO (donnant des images et des chapelets à Rosine).

Tenez, ma fille, et soyez toujours sage. (Il lui prend de nouveau la taille.)

ROSINE.

Montrez-moi donc l'exemple et laissez-moi en repos. Votre frère a raison de crier contre vous.

HILARIO.

C'est presque encore un novice.

ROSINE.

Vous me faites toujours enrager, et ça

m'ennuie, entendez-vous, capucin? Vous me traitez avec une familiarité... Est-ce que vous ne craignez pas la tentation?

HILARIO.

Ma fille, nous avons une herbe que nous portons toujours sur nous, et qui nous donne la force de résister à toutes les tentations.

ROSINE.

Ah! votre vertu est en herbe; et comment l'appelez-vous?

HILARIO.

La crainte du ciel.

ROSINE.

AIR de *Haine aux femmes.*

Jamais personne ne croira
Que vous ayez été, mon frère,
N'importe dans quel monastère,
Possesseur de cette herbe-là.
Pour faire passer cette antienne,
Depuis trop long-temps, capucins,
Vous en avez perdu la graine
Pour qu'elle croisse en vos jardins (*bis*).

HILARIO.

Séculière! vous me faites de la peine.

ROSINE.

Prenez donc garde de faire de la peine à ce capucin-là.

HILARIO.

Prenez plutôt ces oraisons. (Il en tire plusieurs de ses poches.)

ROSINE.

Ah ça ! combien avez-vous de poches?

HILARIO.

Douze, ma fille, et toutes ont un nom. (Les montrant.) Voici ma friponne, ma secrète, ma confidente, ma commode...

ROSINE.

C'est là votre commode?.. elle est bien petite.

HILARIO.

Le gouffre, l'abîme...

ROSINE.

Quand vous mettez quelque chose dans l'abîme, on a du mal à le ravoir.

HILARIO.

Cette oraison est pour avoir du beau temps.

ROSINE.

Je ne sais pas trop si je dois vous croire. L'autre jour, j'en ai demandé, et il a plu toute la journée. Si elles ne sont pas meilleures que les autres, je vous préviens que je n'en veux plus.

HILARIO.

En voici contre la pluie, la grêle, le tonnerre, le froid et le chaud.

ROSINE.

Enfin, pour toute saison.

HILARIO.

Les sauterelles, le mal de dents et les punaises.

ROSINE.

Merci.

HILARIO.

Ne me donnerez-vous rien en échange?

ROSINE.

Vous, si vous ne demandiez pas toujours, vous ne pourriez pas vivre (il lui prend la main.) Finissez, et venez voir ce qui vous revient pour votre quête.

HILARIO.

Frère, je suis à toi dans l'instant.

ROSINE (regardant Léon.)

Il a l'air furieusement maussade celui-là... J'aime encore mieux le père Hilario, quoiqu'il me fasse enrager... Allons, capucin, suivez-moi. (Ils sortent.)

SCÈNE IX.

LÉON, seul.

Mes yeux ne m'ont pas trompé... Je viens de la revoir... C'est elle!... celle que mon cœur appelle à chaque instant du jour... Malheureux que je suis! puis-je encore y penser?... Mais quel hasard offre ce portrait à mes yeux? Grand Dieu! serait-elle là cette jeune personne que mes indignes frères me

chargent de séduire? Ah! dans mon malheur, je bénirais encore le ciel... Il me permettrait de la sauver!... On vient... Si c'était le père gardien !... Dérobons-lui mes pleurs... Une femme!... Plus de doute... Ah! c'est Inès!..... Je puis à peine me contenir..... et pourtant il le faut. (Sa tête est penchée sur son sein.)

SCÈNE X.

LÉON, INÈS (un voile à la main).

INÈS.

Pardon, mon frère; je vous distrais de vos méditations; mais votre révérend père gardien a voulu que je vous remisse moi-même ce voile. Puissiez-vous, en le bénissant, attirer sur ma tête les bienfaits célestes!

LÉON.

Approchez, ma fille..... Que craignez-vous?... N'êtes-vous pas sur la terre l'image la plus parfaite de la divinité?

INÈS.

Hélas !... mon frère !...

LÉON.

Vous paraissez souffrir... Avez-vous des peines? confessez-les moi; je mérite votre confiance... Le père gardien m'a si souvent parlé de vos vertus..... de vous..... que je brûlais du désir de vous voir, de vous entretenir... Que n'eussé-je pas donné pour hâter cette entrevue si désirée!

INÈS.

Votre supérieur est trop indulgent..... Je ne mérite pas tout le bien qu'il vous a dit de moi, mon frère.

LÉON (à part).

Son frère!..... et il ne m'est plus permis d'aspirer à un titre plus doux. (Haut.) Cette tristesse qui semble vous assiéger, cette mélancolie répandue sur vos traits, cette oppression que vous éprouvez à chaque parole que je vous adresse, semblent cacher quelque arrière-pensée.

INÈS.

Je ne saurais vous comprendre.

LÉON (à part).

Elle ne me reconnaît pas !..... Et qui pourrait me deviner sous ce costume ?.... Ah ! mon souvenir est pour jamais banni de son cœur... (Haut.) Écoutez-moi, ma fille... Jeune, belle, dans l'âge de plaire, parée des dons de la fortune, un cœur a dû comprendre le vôtre. Un sentiment sincère, véritable, vous occupe sans doute..... Vous..... vous aimez...

INÈS.

Mon frère ! ce mot dans votre bouche.....

LÉON.

AIR du vaudeville des *Maris ont tort.*

Ah ! ce mot n'est point un blasphème;
Vous aimerez, a dit un Dieu,
Votre prochain comme vous-même.....
Et vous devez l'aimer un peu.
Sans doute vous l'aimez un peu.
Ainsi, ne trouvez plus étrange
Une si douce impulsion...
L'Eternel a voulu qu'un ange
Mît sa morale en action (*bis*).

INÈS (à part).

Ses paroles vont droit au cœur.

LÉON.

Refuserez-vous plus long-temps d'épancher votre âme dans le sein d'un ami ; j'ose réclamer ce titre ?... d'un protecteur ?

INÈS.

Mais, quel si touchant intérêt puis-je vous inspirer, mon frère ?

LÉON.

Le bonheur et la vie d'un malheureux dépendent de vous. Je sais compatir à ses tourmens ; car, moi aussi, j'ai aimé... Sort cruel, qui me privas de celle que j'espérais obtenir ! il m'a fallu la fuir... En vain j'invoque le ciel, je lui demande l'oubli de tous mes maux, il est sourd à ma prière, il me punit d'avoir embrasssé un état pour lequel je n'étais pas né.

INÈS (à part).

Quel soupçon !

LÉON.

Inès !

INÈS.

Cette voix!... votre trouble!... Au nom du ciel! qui êtes-vous?

LÉON.

Ton cœur ne te le dit pas?

INÈS.

Léon!..... cher Léon!..... êtes-ce bien toi que je revois sous ce costume?

LÉON.

Oui! c'est le malheureux Léon que ta perte a réduit au désespoir... je ne pouvais vivre sans toi; et, parmi mes frères, je cherche encore, mais en vain, des consolations.

AIR : *Romance de Brugnières* (Rendez-moi mon léger bateau).

O mon Inès, mon unique espérance,
En te perdant, je perdis le bonheur;
Je crus, hélas! modérer ma douleur,
En m'adonnant au jeûne, à la souffrance.
Mais le cloître m'offrait toujours
Ton image chérie,
Aimable et douce amie;
J'implorais en vain son secours,
Je ne rêvais qu'à nos amours (*bis*).

Mais je te revois, je te presse sur mon cœur. Le ciel a eu pitié de moi, chère Inès, et mon brûlant amour...

INÈS.

Éloigne-toi..... tu n'es plus libre; des vœux sacrés...

LÉON.

Que me rappelles-tu?

INÈS.

Ton devoir et le mien.

LÉON.

Eh bien! n'hésite pas à me suivre; confie-toi à ma délicatesse... Fuyons.

INÈS.

Que me proposes-tu?... Sais-tu quel danger nous environne?

LÉON.

AIR de la walze du *Barbier*.

Crainte frivole
Qui me désole,
Tu fuirais l'attrait du plaisir.
Un pauvre ermite,
Ici t'invite
Au plus vite,
Inès, à partir.

Sans plus tarder, quittons cette retraite,
De ta présence, ah! courons embellir
Pays de France, où l'amour en cachette
D'un doux repos nous permet de jouir.

ENSEMBLE.

LÉON.

Crainte frivole, etc.

INÈS.

Crainte frivole
Qui te désole,
Il me faut fuir
Si doux plaisir.
Le pauvre ermite
En vain m'excite,
Avec lui je ne puis partir.

INÈS.

Cruel ! veux-tu me forcer à te haïr?..... Je te dois maintenant l'exemple de la résignation ; et toi, tu auras la force d'accomplir tes vœux... Je n'appartiendrai pas à un autre, mais je suis à jamais perdue pour toi.

LÉON.

Inès ! écoute-moi...

INÈS.

Je ne le puis.

LÉON.

Eh bien ! apprends donc ce que mes indi-

gnes frères trament contre toi... ce qu'ils m'ont prescrit de faire... Ciel !... les voici.... Ah ! plus tard tu sauras tout.

SCÈNE XI.

LES MÊMES. INIGO, HILARIO.

INIGO.

Ma fille, je vous salue humblement.

INÈS.

Ah, mon père! priez pour moi !..... Je renonce au monde; demain une barrière éternelle m'en séparera pour jamais... Je n'ai plus qu'un désir, je n'aspire plus qu'à partager les pieuses occupations des saintes femmes qu'un cloître réunit. Adieu, mes pères; adieu, mon frère.... je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi. (A part.) Pauvre Léon ! (Elle sort.)

SCÈNE XII.

INIGO, HILARIO, LÉON.

INIGO.

Elle est à nous! (A Léon.) Ah! notre reconnaissance!...

LÉON.

Vous ne m'en devez pourtant pas pour ce que j'ai fait.

INIGO.

Comment! mon frère?...

HILARIO.

Il a raison... ne vient-il pas de parler dans son intérêt?... (Léon se promène.) Mais c'est égal: si tu marches toujours comme ça, tu iras loin.

INIGO.

Les plus brillans succès t'attendent; et pour te donner une preuve éclatante de mon amitié, je t'élève à la charge de frère dépensier.

HILARIO.

Allons! puisque te voilà maintenant économe, que la prospérité de notre couvent t'occupe sans cesse.

INIGO.

Adresse au ciel de ferventes prières pour le conversion du pécheur... Il est si doux de penser à son salut!

HILARIO.

De l'engager à se rendre accompli !

INIGO.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Contre l'enfer, contre Satan,
Frères, parlons, prêchons sans cesse.

HILARIO.

Quoique nous lui devions pourtant
Nos plaisirs et notre richesse.
A jamais, je suis convaincu
Que le drôle est digne des flammes,
N'a-t-il pas toujours la vertu
De se faire adorer des femmes (*bis*).

INIGO.

Avant notre départ, frère Hilario, vérifiez

si le compte que vient de me présenter l'Alcade est exact. (Il le lui donne.) Léon va vous accompagner, sa nouvelle charge le lui permet. Passez tous deux dans le cabinet de Beneditto; vous trouverez sur son bureau les cent ducats qui nous reviennent... J'irai vous rejoindre.

HILARIO.

Oui, mon père.... (A Léon.) Viens faire des comptes, mon frère... viens. (Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

INIGO.

L'instant est favorable... le départ de l'Alcade me permet enfin de tout oser...Mais parler d'amour à Francisca, elle peut s'en offenser.Laisserai-je échapper cependant une occasion qui ne se représentera peut-être jamais... Ah! qu'il faut de talent pour subjuguer une dévote!... Pendant le déjeuner, il m'a semblé que ses yeux étaient continuellement fixés sur les miens... Elle m'a peu parlé; la présence de son mari lui prescrivait sans

doute cette conduite... Croirai-je encore à la vertu de ces femmes à principes, moi qui les connais si bien ?... Non, plus de craintes.

AIR *Il est si doux de faire des heureux.* (Du Château perdu.)

Le père Adam, de célèbre mémoire,
Par sa moitié fut trahi, nous dit-on;
Après cela, qui de nous pourrait croire
La grand' maman, l'ennemi du démon?
Quand un serpent sut, malgré sa rudesse,
Sexe inconstant, si bien te captiver,
Avec l'esprit, la grâce, la tendresse,
Qui ne prévoit ce qui doit arriver (*bis*).

Attaquons-la; c'est au nom du ciel que je combats... Je cours trouver mon ennemie... Dieu! la signora dirige ses pas de ce côté... Qu'aucun témoin indiscret ne trouble du moins de sa présence ce touchant entretien.
(Il ferme la porte.)

SCÈNE XIV.

INIGO, FRANCISCA.

FRANCISCA.

Qu'ai-je appris, ô mon père! La grâce aurait

enfin touché le cœur d'Inès..... Elle-même demande à s'ensevelir dans un cloître. Bon saint François, vous me l'aviez promis ; mais c'est pour vous surtout que cette nouvelle me comble de joie ; elle me donne l'assurance qu'un autre de mes vœux, et ce n'est pas le moindre, puisqu'il vous concerne, sera également exaucé.

INIGO.

Faut-il vous le répéter ? nous ne pouvons rien accepter de vous.

FRANCISCA.

Cependant vos besoins...

INIGO.

Il est vrai que ce siècle pervers, n'osant pas persécuter ouvertement la religion, voudrait la faire périr... d'inanition.

AIR de *Céline.*

Vivant de pain, d'eau, de racine,
De jeûnes et d'austérités,
Voilà toute notre cuisine,
Sauf quelques libéralités.
Et quoique avec beaucoup de peine,

La piété, ma fille, ici bas
Nous fasse vivre et nous soutienne,
Avec elle on n'engraisse pas (*bis*).

FRANCISCA.

Votre quête d'aujourd'hui ne sera pas infructueuse, mon père, j'ai donné des ordres...

INIGO.

Modérez votre sensibilité; vous êtes trop bonne pour de pauvres pécheurs..... Je sais bien que, si je ne retenais l'élan de votre piété, vous me feriez donner.... un agneau.

FRANCISCA.

Je vous ai choisi moi-même le plus tendre, le plus gras.

INIGO.

Un chapon...

FRANCISCA.

Des truites, des confitures.

INIGO.

Et quelques bouteilles de cet excellent vin de Xérès, si bienfaisant à l'âme.

FRANCISCA.

Oui, mon père, oui, vous les aurez.

INIGO.

Mais ces friandises ne sont pas faites pour des capucins indignes... Si nous nous en chargeons, c'est pour en faire part aux pauvres... C'était encore pour les pauvres que j'aurais accepté ce contrat de dix mille ducats; mais je ne puis maintenant rien faire pour eux..... La médisance ne répandrait-elle pas partout que j'ai voulu extorquer la dot de votre enfant?

FRANCISCA.

Un couvent va la recevoir.

INIGO.

Qu'importe, ma fille?

AIR du vaud. du *Paysan picard.*

Pour déronter la calomnie,
J'entrevois pourtant un moyen;
Mais, ne pensez pas que j'oublie
Que notre couvent ne veut rien (*bis*).
On pourrait, sans aucun mystère,
Et toujours par dévotion,
Fonder un petit séminaire,
Et le donner pour pension (*bis*).

Enfin l'on pourrait consacrer une forte somme pour répandre de bons livres, et s'entendre avec un honnête libraire qui laisserait à notre maison une part convenable dans les bénéfices.

FRANCISCA.

Ah !

AIR : *Comme il m'aimait.*

Sans mon mari (*bis*),
Croyez-moi, mon révérend père,
Tout ce que vous voyez ici
Serait à vous, dès aujourd'hui.

INIGO.

Je le sais, sainte séculière,
Votre désir est de le faire...

FRANCISCA.

Mais mon mari (*bis*).

INIGO.

Il refuserait, s'emporterait, se livrerait peut-être à des excès envers vous..... Je sais qu'une sainte femme doit aimer à souffrir pour la religion, jusqu'à de mauvais traitemens, et votre mari me semble assez dis-

posé à vous accorder ces faveurs-là..... Ne serait-il pas heureux pour vous que des prières dictées par la reconnaissance vous conciliassent sur terre les faveurs célestes, et à l'heure de la mort fermassent pour vous l'abîme de l'enfer... Mais cette grâce ne vous sera pas accordée... nous n'accepterons rien de vous.

FRANCISCA (avec amertume).

Vous voulez que je sois damnée... je n'insisterai plus... je sens trop d'ailleurs combien je suis indigne d'une telle faveur... Un saint ne peut recevoir que l'offrande d'un cœur pur.

INIGO.

Et le vôtre... Vous m'effrayez..... Auriez-vous commis quelque faute grave?... Un remords pèserait sur votre conscience, sans que pour la soulager vous eussiez appelé votre directeur, votre père...

FRANCISCA.

Hélas ! je n'ose m'interroger moi-même.

INIGO.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Dans un accès de colère,
Avez-vous battu votre époux ?
Avez-vous d'un téméraire
Reçu quelques billets doux,
Des baisers, des rendez-vous ?
Pendant votre sainte neuvaine,
Que peut-on vous reprocher,
Vous avez, bien loin de pécher,
Prié pour la Quotidienne...
Que peut-on vous reprocher ?

FRANCISCA.

Ah ! mon père...

INIGO (à part).

Son trouble ne me paraît pas naturel. (Haut.) Avez-vous oublié qu'un secret, quelque funeste qu'il soit, pourrait oppresser mon sein, mais y demeurerait enseveli? Francisca, prouvez-moi que je n'ai pas perdu votre confiance..... je vous en prie.... je le veux.... (Il s'assied dans un fauteuil, dont le dossier grillé imite un confessionnal.)

FRANCISCA (s'agenouillant).

J'obéis...

INIGO.

Parlez, ma fille.

FRANCISCA.

Je ne vous dirai pas que j'aime mon mari, que je l'aime beaucoup...

INIGO.

Je le sais, ma fille.

FRANCISCA.

Cependant il est encore un mortel qui, par la supériorité de sa raison..... la douce onction de sa parole, le parfum de vertu qu'il répand autour de lui, et surtout par a tendre affection qu'il me porte, a pris sur tout mon être l'ascendant le plus impérieux.

INIGO (à part).

Que dit-elle?

FRANCISCA.

Je suis fidèle aux devoirs que m'impose le mariage... et pourtant...

INIGO.

La présence de celui qui exerce un si grand empire sur votre personne, est un besoin pour vous; ses conseils, ses reproches ont même des charmes pour votre cœur... La moindre de ses peines froisse donc votre âme ?

FRANCISCA.

De grâce, ne m'interrogez pas.

INIGO.

AIR : *Du fleuve de la vie.*

(A part.) Ah ! quelle étrange confidence !
Malgré moi, j'en suis tourmenté.
(Haut.) Répondez avec confiance,
Votre cœur est-il agité ?
Lui, sans doute en est déjà maître.
Je crains bien que ce sentiment
Ne soit de l'amour, mon enfant,
Cela doit même en être (*bis*).

(A part.) J'ai peine à contenir ma jalousie. (Haut.) Avez-vous eu à combattre quelque tentation sérieuse ?

FRANCISCA.

Hélas !...

INIGO.

Il est dans l'âme une foule de mouvemens désordonnés dont on ne se rend pas bien compte. (Mystérieusement.) Et *lui*, a-t-il fait quelque tentative ?

FRANCISCA.

Lui!..... Oh! non... Le saint homme est mort au monde depuis long-temps.

INIGO (à part.)

Quelle idée!..... Serais-je?..... (Haut.) Ma fille, il faut se hâter de l'éloigner de vous.

FRANCISCA.

Et qu'ai-je à craindre de lui?

INIGO.

Si jusqu'à présent il vous a respectée, c'est par une protection spéciale du ciel.

FRANCISCA.

Vous le méconnaissez.

INIGO (à part.)

C'est moi qu'elle aime... je saurai bien la forcer à me le dire. (Haut.) La faiblesse hu-

maine serait alors son excuse... Je le sens mieux que tout autre; car, il faut l'avouer, votre œil expressif attendrirait un cœur d'acier ; votre voix touchante ferait tressaillir un saint ; et ce charme secret, cette pudeur, cette ignorance du monde, qui font de vous la plus séduisante créature, entraîneraient bientôt un pauvre mortel dans un abîme profond, mais dont la pente est bien douce... Francisca, pour apprécier l'étendue de votre faute, ou vous la pardonner, je dois savoir quel en est l'objet.

FRANCISCA.

Non ! non ! Plutôt mourir de honte !

INIGO.

Parlez... il le faut.

FRANCISCA.

Au nom du ciel !...

INIGO.

C'est en son nom que je l'exige.

FRANCISCA.

Malheureuse !..

AIR : *De l'angelus.*

Hélas ! si je vous apprenais
Que cette voix qui doit éteindre
En nous l'amour et ses attraits,
Est celle que nous devons craindre.
Que plus qu'une autre je dois craindre.
Celui qui cause mes tourmens,
Devant qui je n'ose paraître,
Je le vois, lui parle et l'entends,
Ne le lui faites pas connaître (*bis*).

INIGO (jouant la surprise).

Il se pourrait que le capucin indigne qui vous écoute... ô félicité céleste !

FRANCISCA.

Eh quoi ! vos yeux s'arrêtent encore sur moi ?... vous ne me maudissez pas ?

INIGO.

Ma fille, que celui qui est sans péché vous jette la première pierre..... Pour moi, j'ai senti trop souvent le besoin de l'indulgence.

FRANCISCA.

Mais pourquoi ne pas me faire sentir toute l'énormité de ma faute ? Pourquoi ne pas m'en infliger la punition ?

INIGO (s'oubliant.)

Pourquoi?... O faiblesse de la chair !... Et toi, dis-moi pourquoi, quand je voudrais par mes conseils rendre le calme à ton cœur, je sens battre le mien?..... Quand tu m'apparais, j'éprouve ce trouble mystérieux que j'ai peine à cacher... ces molles angoisses du plaisir, ce frisson de l'amour...

FRANCISCA.

Est-ce bien vous que j'entends!... N'est-ce pas là un piége de l'esprit malin?

INIGO.

Ce trouble mystérieux dont vous vous plaignez, c'est le besoin d'aimer... Souvent nature et jeunesse surmontent la grâce..... Plusieurs saintes ont failli..... Pour vous, votre bon ange vous soutient jusque dans votre chute; il vous livre à un homme qui vous adore et dont la discrétion est certaine... Mais toi seule es ma béatitude; depuis que je te connais, mon chapelet a glissé sans fruit entre mes doigts. Dans le silence de la retraite, tu attires vers toi toute la fer-

veur de mon oraison... tu compromets mon éternité..... Ah ! qu'au moins j'obtienne un dédommagement. (Il veut l'embrasser ; on frappe.)

BENEDITTO (en dehors.)

Francisca !

FRANCISCA (dans le plus grand désordre.)

Mon mari !... Je suis innocente, et pourtant les apparences sont contre moi.

BENEDITTO (frappant toujours.)

Francisca! vous n'êtes pas seule... ouvrirez-vous ?

FRANCISCA.

Bon saint François, ayez pitié de moi ! (Elle s'enfuit.)

SCÈNE XV.

INIGO (seul).

Eh bien ! elle me laisse seul... sans m'indiquer les moyens de m'évader.

BENEDITTO.

Ouvrirez-vous enfin, signora ?

INIGO.

Ce n'est pas le martyre que je crains... mais on me verra, et l'ordre est pour jamais compromis: l'âme damnée!... Si cette fenêtre..... mais sa hauteur..... Position de l'enfer!... Je suis mort en restant ici, et je me tue en me sauvant par là..... Il est capable d'enfoncer la porte... Que faire? que devenir? (Regardant saint François.) Dieu! quelle idée!... ce saint peut me sauver. (Il prend la statue, la glisse dans le lit, et se met à la place du saint.)

SCÈNE XVI.

(Il fait nuit.)

INIGO, BENEDITTO.

BENEDITTO.

Francisca! perfide épouse!... où es-tu?... Elle a fui!..... Serais-je trahi!... Non, je ne puis le croire..... Cependant lorsque je me présentai au couvent pour remettre au père Inigo la réponse que mon domestique a obtenue du supérieur des capucins, il n'y était

pas; et ces paroles entrecoupées que j'ai entendues, et ce refus de m'ouvrir... Il faut éclaircir ce mystère... (Il s'approche du lit à tâtons.) Si j'étais... (Touchant le saint.) et je le suis... Un homme!... un homme endormi!... Je me sens suffoqué... Vengeance! Et je n'ai point d'armes! Ah! ma fureur saura s'en procurer..... Mes pistolets. (Il entre dans la chambre de sa femme.)

INIGO.

Des pistolets!... fuyons. (Il se sauve.)

SCÈNE XVII.

BENEDITTO (reparaissant un flambeau d'une main et un pistolet de l'autre.)

Tu vas payer de ton sang... Mais il n'en a pas... Que vois-je!... elle serait innocente!... je n'ose en croire mes yeux... (Allant à la niche.) Mais par quel miracle a-t-il quitté sa niche?..... Et j'ai pu la soupçonner!.... Voilà donc l'objet de sa passion!

SCÈNE XVIII.

BENEDITTO, FRANCISCA.

FRANCISCA (à part.)

Ciel! il n'y est plus!..... Le remords m'accable, je veux tout lui avouer... mais comment l'aborder ?

BENEDITTO (à part).

Elle est sans doute courroucée... Flattons son faible, et invoquons les sentimens religieux.

FRANCISCA.

Qu'avez-vous ?

BENEDITTO.

Moi ?..... je ne sais trop comment vous dire...

FRANCISCA (à part).

Je suis perdue !

BENEDITTO.

Vous étiez enfermée... je vous ai dérangée de vos saintes occupations.

FRANCISCA.

Quoi ! vous pourriez croire ?...

BENEDITTO.

Je sais qui était avec vous.

FRANCISCA.

Eh bien ! je ne veux plus vous cacher ce secret qui me pèse sur le cœur... Dès aujourd'hui, je ne veux plus aimer que vous ; la vertu m'en fait un devoir... Ne l'emportez-vous pas...

BENEDITTO.

Sur lui? je crois bien... (A part.) un homme de bois. (Haut.) La comparaison est flatteuse.

FRANCISCA.

Vous l'égalez au moins en sensibilité.

BENEDITTO (à part.)

Parbleu ! une bûche !...

FRANCISCA.

Et en intelligence.

BENEDITTO.

Bien obligé.

FRANCISCA.

Et qu'est-il devenu?

BENEDITTO.

Mais j'imagine que vous le savez aussi bien que moi. Il est là...

FRANCISCA.

Sur mon lit de repos... (A part.) Je me meurs! (Haut.) L'audacieux!

BENEDITTO.

C'est cela... jouez l'étonnement... Écoute, Francisca, je ne t'en veux plus.

FRANCISCA (à part).

Quel langage!

BENEDITTO.

Regarde...

FRANCISCA (à part.)

Du sang-froid..... (Haut.) Que vois-je. !.....

BENEDITTO.

Tu parais interdite... Non, je ne t'en

veux plus... Et, pour te le prouver, je te donne ma parole d'honneur de t'accorder ce que tu me demanderas... C'est donc là l'objet de ton amour!

FRANCISCA (à part.

Quel étonnant miracle!..... Grand saint François, vous avez voulu sauver de l'infamie deux de vos plus dévots adorateurs. (Haut.) Dès ce soir, je prétends remplir le vœu que j'ai fait en faveur de l'ordre des capucins... Vous aviez des soupçons sur ma vertu, je le vois..... Vous m'avez promis de m'accorder telle grâce que je vous demanderais... ne vous opposez donc plus à la donation que je veux faire aux révérends pères... c'est le seul moyen de faire oublier vos torts.

BENEDITTO.

Quoi! vous persistez toujours ?

FRANCISCA.

Plus d'observations..... J'ai la parole d'un Castillan.

BENEDITTO.

Je ne l'oublierai pas, madame, dussiez-vous en abuser... mais permettez-moi une objection dans l'intérêt de notre fille...

FRANCISCA.

Il n'y a plus d'autre intérêt pour elle ici-bas que celui de son salut... Elle-même demande à entrer au couvent.

BENEDITTO.

C'est impossible !

FRANCISCA.

Elle-même le demande, vous dis-je, et je vais vous en convaincre... (Appelant.) Rosine! Pedro! Pédrille! (Ils paraissent.) (A Rosine.) Dites à Inès de se rendre ici; (à Pedro) vous, avertissez le père Inigo de venir tout de suite... Courez à son couvent.

UN DOMESTIQUE.

Pardon, signora, mais il est ici avec ses deux autres frères enfermés dans le cabinet du seigneur Alcade.

FRANCISCA.

Dites-lui que nous l'attendons.

BENEDITTO (à part.)

Que diable fait-il dans mon cabinet?

FRANCISCA (à Pédrille).

Vous, rendez-vous chez le notaire voisin, et amenez-le... Allez. (Ils sortent.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, INÈS.

BENEDITTO.

Est-il vrai, ma fille, que tu veuilles entrer au couvent?

INÈS.

Oui, mon père.. c'est maintenant le plus cher de mes vœux.

BENEDITTO.

Mais tu n'as pas réfléchi aux tourmens que tu te prépares.

INÈS.

Mon père, n'insistez pas davantage; ce

n'est plus que dans le cloître qu'il m'est permis de trouver le bonheur.

FRANCISCA.

Vous l'entendez...

BENEDITTO (à part).

Les monstres ont profité de mon absence pour la fanatiser... Ce n'est point à ma femme qu'ils en voulaient. (Haut.) Puisque telle est ta volonté, je ne m'oppose plus à ce qu'un cloître te reçoive.

SCÈNE XX et dernière.

LES MÊMES. INIGO, HILARIO, LÉON, UN NOTAIRE (amené par un domestique).

FRANCISCA.

Venez, mon père, nous vous attendons avec impatience.

INIGO.

Ma fille... (A part.) Il ne sait rien. (Haut.) Je vérifiais avec mes frères le compte du trimestre; il est d'une exactitude qui vous fait honneur; mais que voulez-vous?..... Avez-

vous besoin de mon ministère pour convertir quelque pécheur endurci?

BENEDITTO.

Voici la réponse de votre supérieur. (Il lui remet une lettre.)

INIGO.

Que d'obligations! (L'ouvrant.) (A part.) Il a consenti!...

FRANCISCA.

Mon père, rien ne s'oppose plus à ce que vous acceptiez la donation des dix mille ducats.

INIGO.

Le ciel ne me le permet pas, ma fille.

FRANCISCA.

Comment?...

INIGO.

Mais il me révèle que frère Léon fera du bien à notre pauvre couvent... Moi, je ne veux rien... je ne saurais pourtant m'opposer à ce que l'on fasse cette donation à notre jeune frère.

FRANCISCA (au notaire).

Disposez votre contrat... mon mari et moi nous donnons au frère Léon dix mille ducats.

LÉON.

Pardonnez, signora, je ne recevrai rien; je ne le puis.

FRANCISCA.

Pour quel motif?

LE NOTAIRE.

Le frère a raison; nos lois ne permettent plus aux capucins de rien recevoir du moment où ils sont engagés dans les ordres.

LÉON (à part).

Jamais loi ne fut faite plus à propos.

INIGO.

J'ai tout prévu, même cette objection... aussi frère Léon n'est-il plus capucin.

LÉON.

Expliquez-vous!...

INIGO.

Le seigneur Beneditto a rapporté lui-même la dispense des vœux que tu as prononcés.

BENEDITTO (à part.)

Je suis ruiné !

LÉON (à part.)

Il se pourrait !... (Haut.) Si vous m'ordonnez d'accepter.

INIGO.

Vois ce que notre général a fait pour toi. (Il lui donne la dispense.) (A part.) Nous triomphons... Le contrat est-il prêt?

LE NOTAIRE.

Quand on voudra le signer... (Beneditto le signe, ainsi que Léon et Francisca.)

LEON.

J'accepte, mais c'est pour offrir à Inès ma main et ma nouvelle fortune. Je suis ce Léon de Murinos que la perte cruelle d'une amante adorée avait forcé de renoncer au monde. Je retrouve Inès; je l'aime plus que jamais.

et je ne pense pas que son père soit assez cruel pour me la ravir une seconde fois.

INIGO (à part).

Qu'entends-je !

BENEDITTO (à part).

Celui-là du moins est un bon frère : il sera mon gendre. (Haut) Jeune homme, quittez ce froc, ma fille est à vous.

INÈS.

Ma mère... serez-vous assez bonne ?...

FRANCISCA.

Je comprends maintenant pourquoi elle voulait entrer au couvent.

INIGO (à Léon).

Tu nous trahis !

LÉON.

Gardez le silence, ou craignez que je ne dévoile votre infâme conduite, et que je ne vous perde.

BENEDITTO.

Signora, refuserez-vous de faire le bonheur de votre fille ?

FRANCISCA.

Qu'elle soit heureuse! (A part.) C'est le seul moyen de réduire ce frère au silence; car il sait sans doute qu'Inigo...

BENEDITTO.

Votre présence, mes révérends pères, n'est plus nécessaire ici.

INIGO.

Nous nous retirons... (A part.) Mais nous chercherons à nous venger. (Ils sortent.)

HILARIO (à part).

Quel scélérat que ce capucin-là!

LÉON.

Mon père, ma mère, croyez-moi, quittons l'Espagne... Vous ne savez pas quels monstres vous bannissez de chez vous; ce n'est qu'en France que nous pourrons échapper aux poignards qu'ils dirigeront contre notre sein.

CHOEUR.

AIR du *Hussard de Felsheim.*

Livrons-nous tous à l'allégresse;
Que de plaisir, que de bonheur!
Non, plus d'ennui, plus de tristesse,
N'avons-nous pas la paix du cœur?

LÉON, *au public.*

AIR de *Teniers.*

Quand, pour l'hymen, je quitte la retraite,
Nouveaux sermens vont bientôt m'engager,
Que l'indulgence avec bonté me traite;
De chaîne enfin je ne fais que changer.
Daignez, Messieurs, rendre mon sort prospère,
C'est de vous seuls que dépend mon destin;
Ah! n'allez pas, par un arrêt sévère,
Me traiter comme un capucin.

CHAPITRE VIII.

Femmes de chambre des Actrices.

Ah ! diantre, la demande à présent m'embarrasse,
Car c'est un long roman qu'il faut que je te fasse ;
Mais je vais l'abréger le plus que je pourrai.

Méditation.

Si tout petit prince a des ambassadeurs, voire même le princillon de Modène, toute princesse de coulisses n'a pas pour compagne une mère-duègne, une tante, une

gouvernante : il faut bien se contenter philosophiquement de la modeste femme de chambre, lorsque le protecteur en titre n'a lui-même qu'une demi-fortune. Mais il est des moyens de multiplier la femme de chambre, d'ennoblir son rôle subalterne, d'en faire un Maître-Jacques femelle d'intrigues amoureuses. La nécessité fut toujours si bonne conseillère ! c'est la mère inspiratrice des pauvres d'écus.

Qui n'a lu *la Fiancée de Lammermoor?* qui ne connaît l'honnête, le fidèle serviteur Caleb et ses héroïques mensonges, ses jeûnes, ses macérations de tous les jours, pour voiler la détresse de son maître? Je ne dirai pas que la femme de chambre de Lucinde ait précisément le même sublime d'abnégation personnelle; la suivante d'une actrice tient encore plus à son estomac qu'à l'honneur de sa maîtresse. Florine (la femme de chambre de Lucinde s'appelle de ce nom), Florine, dans la brusque franchise de son égoïsme, avoue qu'elle ne sert pas gratis; bien loin de là! que madame ou mademoi-

selle ne puisse la payer en numéraire, elle est à même d'en reconnaître l'impossibilité physique ; mais il faudra bien que quelqu'un s'en charge : ce quelqu'un-là, c'est le public poursuivant des charmes plus que surannés de Lucinde.

Lucinde soldera en nature ses généreux adorateurs, et Florine, qui tient la clef d'or du coffre tout à coup rempli ; qui, plus que Lucinde même, est dans le secret de ses rentrées pécuniaires, Florine commence par se faire la part du lion ; elle retire ses débours, elle anticipe sur ses services à venir. Intendante désintéressée d'une reine de théâtre à sec, elle a fait des sacrifices ; elle y a *mis du sien*, comme ce bon M. Pot-de-vin, de conscience scrupuleuse : il est juste qu'elle se rattrape avec Lucinde. Dans ses petits calculs financiers, ce n'est pas même un sou d'intérêt pour tel amant intronisé, pour tel protecteur éconduit. Le protecteur, déjà sur le retour, touchait à son dernier billet de banque ; l'amant, jeune et vigoureux, est encore plus riche de guinées que

d'amour : un gentleman n'est pas autrement organisé. Que Lucinde est heureuse de posséder une Florine ! En conscience, elle devrait partager avec elle. Des malins assurent qu'elle le fait à son insu.

Qu'elle ne le fasse pas, au-surplus, permis à elle; c'est ce que feront, au reste, d'autres femmes de chambre beaucoup plus avisées. Nous en connaissons, nous, qui prennent tellement bien leurs précautions, qu'elles se constituent maîtresses de la bourse de leurs maîtresses, distributrices, dispensatrices des à-comptes donnés aux fournisseurs et fournisseuses : ces servantes-maîtresses femmes de chambre, ces dames du logis cythérien, de quel droit, je vous le demande, viennent-elles usurper la place de profit? de quel droit?

« Du droit qu'un esprit ferme et vaste en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains ! »

Du droit dont usait d'une manière si virile Éléonore Galigaï sur l'âme faible et supersti-

tienne de Marie de Médicis; et je compare ici les petites choses aux grandes, je vous prie de le croire. Une femme de chambre de princesse dramatique et la nourrice de la reine-mère d'un roi de France et de Navarre! singulier rapprochement! direz-vous. Pas si singulier : une femme de chambre d'actrice, loin d'être, dans sa petite sphère, usurpatrice fainéante du trône d'oripeaux de sa maîtresse, est forcée d'y déployer non moins de vigueur gouvernementale que la maréchale d'Ancre à la cour du faible Louis XIII. Si, tourmentée d'une capricieuse et volontaire migraine, la Galigaï imposait insolemment silence aux dauphins de France en jaquette, la femme de chambre favorite de l'altière G..... (1) lui fit plus d'une fois subir la privation d'une chétive bouteille de bière,

(1) Mademoiselle G....., maîtresse de monsieur D..... je l'ai vue, au café de l'Odéon, prendre, à la sortie du spectacle, une bouteille de bière avec sa femme de chambre, qui la grondait en passant au comptoir. La femme de chambre tenait les fonds.

au moment où, sortant tout échauffée du théâtre, la moderne Clytemnestre éprouvait le besoin plus qu'urgent de rafraîchir ses convulsions et ses melpoméniennes épilepsies. On ne saurait cependant se rafraîchir à meilleur marché; mais la femme de chambre portait la culotte et la bourse.

Qu'on ne s'étonne donc plus des idées ambitieuses qui tout à coup grouillent, et fermentant au fond de cette nature subalterne, jaillissent, armées de pied en cap, du cervelet fêlé de plus d'une humble femme de chambre d'actrice émérite : elles ont le secret des passions masculines et féminines; elles n'ont rien perdu des ruses de leurs maîtresses dans l'art du recrutement érotique, elles les secondent chaque jour; mieux qu'elles, peut-être, elles savent écouter aux portes du for intérieur des nombreux poursuivans de galanterie. Jeune et belle, une femme de chambre d'actrice a son brevet tout prêt d'avancement dans le monde social et d'initiation aux mystères des planches : ce brevet brille en lettres de feu, contre-signé par

la coquetterie native du beau sexe et les fleurettes du gourmet de fruits nouveaux. « Ote-toi de là, que je m'y mette. » « Le règne de M. Turcaret vient de finir, le mien va commencer. » « Chacun son tour. » Cette kirielle de proverbes d'égoïsme mondain, ces maximes d'intérêt positif, accompagnées de variantes adaptées aux circonstances, la femme de chambre de l'Arsénie de Gilblas ne les met-elle pas merveilleusement en pratique? Jeune et sémillante Laure, vous êtes le type de toutes les camériſtes de theâtre passées, présentes et futures! Comment Lesage avait-il pu surprendre en flagrant délit les travers du comédien? Par un frottement assidu d'habitudes et de relations d'auteur avec le très-haut et très-illustre sénat dramatique.

Sa Laure est plus jeune, plus jolie, plus spirituelle que la princesse adonisée qu'elle sert: pourquoi ne serait-elle pas aussi coquette? Patience; le tour de Laure viendra bientôt. Déjà très-habile dans l'art de souffler à sa souveraine les patronages sans con-

séquence, elle prépare la cientelle à venir, qui doit, lors de ses débuts, la défrayer d'applaudissemens et d'une musique pécuniaire plus substantielle.

L'histoire de Laure est l'histoire de toutes les femmes de chambre d'actrices qui sentent tout ce qu'elles valent et qui sont jalouses de parvenir; mais une fois parvenues, auront-elles pour filles ou pour nièces des Clarisse Harlowe expirant de remords d'avoir succombé sous de trop aimables séductions? Ici, Lesage me paraît dépasser les limites tolérées de l'invraisemblance : j'oserai dire que le type de sa petite Lucrèce-Marialva n'existe nulle part; c'est violer la charte des coulisses, méconnaître la force du sang, substituer des utopies impraticables au cours naturel des faiblesses de position.

« Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable! »

Fort de cet adage sacramental, je proclame le caractère de la chaste Lucrèce de coulisses totalement faux: et ne vous rejetez pas

sur le chapitre des exceptions. Depuis quel temps des exceptions isolées ont-elles obtenu force de loi? une exception ne fera jamais règle, pas plus au théâtre que dans le monde. Bien fou serait l'écrivain romancier qui ne procéderait que par exceptions! Je lui présage des succès mort-nés, à moins qu'il ne possède le génie paradoxal du pathétique auteur de la *Nouvelle Héloïse*.

Pardon, lecteur, pour une divagante imaginative; je ne croyais pas être emporté si loin par les femmes de chambre des actrices: vous devinez, du reste, mes conclusions de moralité. Les femmes de chambre dont je m'occupe, chasseront toujours de race: exiger d'elles des principes de délicatesse et de reconnaissance, bon Dieu! en faire des modèles de vertus domestiques, leur supposer de pudiques rejetons surtout; ce serait marcher en aveugle dans les champs de l'introuvable et de l'impossible: j'aimerais encore mieux vous voir supposer des auditeurs attentifs à tel honorable du centre, ou forger une liste d'abonnés payans aux feuille-

tons de MM. tels et tels.... Je vous montrais naguère une célèbre actrice immolant sans honte la virginité de sa fille au caprice passager d'un grand capitaine, d'un souverain d'immortelle mémoire : ce tableau vous révoltait, vous maudissiez la mère infâme, vous appeliez sur elle toutes les vindictes publiques; vous déposerez ce courroux d'une âme honnête, quand vous aurez appris que cette *digne* mère occupa du service à l'antichambre de plus d'une Laïs dramatique avant de revêtir le tablier de Lisette et de Marton. D'après cette déclaration, que l'acte monstrueux d'immoralité de la *bonne* mère cesse de vous surprendre : l'ex-femme de chambre

« Suivait de ses penchans l'impérieux attrait ! »

Continuez donc, pudibondes femmes de chambre des modernes Clairon, de ressembler à vos illustres mères en indiscrétions vénales; continuez de nous livrer au poids de l'or le secret du boudoir de vos maîtres-

ses, jusqu'à ce que vous deveniez vous-mêmes propriété à l'encan : surtout point de remords, ni de ridicules retours de vertu ; nos passions de libertins et de roués perdraient trop à une réforme dans vos *estimables* mœurs.

CHAPITRE IX.

Des congés et des représentations à bénéfice.

— Mais c'est la représentation qui nous tue nous autres ministres.

— Laissez donc, mon cher, la représentation d'un ministre, c'est une représentation à bénéfice.

Vieille comédie.

Depuis que l'intérêt du charlatanisme a perfectionné le système des congés et des représentations à bénéfice pour les artistes en vogue, ce n'est plus un casuel soumis aux

chances de la fortune; c'est le produit le plus clair et le plus positif de leurs émolumens. L'autorité du journalisme est d'un grand poids dans cette exploitation de l'engouement public ; les articles louangeurs préparent la voie des triomphes. S'agit-il de quelque représentation au bénéfice d'une actrice en faveur ; d'abord le spectacle est extraordinaire, du moins sur l'affiche, bien qu'il n'offre souvent que des sujets et des ouvrages très-ordinaires. Long-temps par avance, le luxe des annonces fait mousser la spéculation; des talens nomades, pleins d'estime pour la bénéficiaire (c'est toujours l'affiche qui parle) daigneront contribuer à la variété des plaisirs. On charge le programme, programme presque toujours aussi fidèlement rempli que celui de l'Hôtel-de-Ville: toutes les loges, proclament les journaux compères, sont louées depuis un mois; enfin, pour dernier argument, pour argument irrésistible, le prix des places est doublé, triplé. Le moyen, après cela, de résister à la tentation, par les idées de gloriole qui

bouleversent toutes ces têtes de coquettes et de fashionables dont l'oisiveté peuple les théâtres! Enfin le grand jour arrive. Bons bourgeois, qui, deux ou trois fois dans l'année, ne reculez point devant les sacrifices pécuniaires, pour les plus grandes jouissances de votre famille; honnêtes employés à dix-huit cents francs, qui, de loin en loin, vous permettez le fastueux billet d'orchestre ou de première, gardez-vous des représentations à bénéfice; on vous y brassera de l'ennui pour votre argent; trop heureux si vous évitez l'inévitable concert accessoire de la fastidieuse soirée; et je ne parle pas des scènes improvisées de tumulte qui manquent rarement d'enjoliver la représentation. N'importe, vous publierez partout, et pendant huit jours, que vous avez savouré les plaisirs les plus délicieux; vous dormiez pourtant, dès la seconde pièce. On vous demande si vous avez vu l'héroïne de la fête, la bénéficiaire, en un mot.... — Non, ma foi. — Allons donc, vous plaisantez. Non, certes, le brave homme ne plaisante pas. Sans respect

pour le public payant si cher le droit de la voir et de l'entendre, madame ou mademoiselle ne fera qu'apparaître dans un petit bout de rôle, ou même ne se montrera pas du tout ; elle n'est occupée que de la recette : quoi de plus juste ! Que l'amateur si fortement rançonné se contente d'apporter son offrande, on n'exige de lui rien autre chose : que c'est généreux !

Le public abusé, j'en conviens, se venge cruellement par une musique aiguë, de ces impôts scandaleux prélevés sur sa bourse. Il paie, mais il siffle : ce droit, qu'il achète à la porte, il en use largement, si toutefois c'est le bon plaisir des claqueurs et autres honnêtes préposés de la police interne... Le public commence par payer, voilà ce qu'il y a de plus réel pour la bénéficiaire, qui se moque du reste ; et comme aujourd'hui, grâce à la nouvelle charte théâtrale, tout le monde obtient sa représentation à bénéfice, jusqu'aux plus humbles desservantes elles-mêmes du culte dramatique, il s'ensuit que l'on traverse vingt spectacles extraordinai-

res, tous plus mal composés les uns que les autres : déplorable *crescendo* d'anarchie scénique, où la médiocrité se pavane, où se prélasse la nullité bénéficiée d'après ses engagemens avec le directeur, et d'où l'on sort la tête vide, l'imagination à jeun, et les oreilles assourdies des disparates bizarres du répertoire mis cruellement à contribution. Telles sont les représentations à bénéfice : en dépit de tous les efforts du charlatanisme s'agitant derrière la toile, on est convenu de ne plus se laisser prendre au piége; tant de mécomptes finiront par ouvrir complétement les yeux de ce bon M. Public. Avis aux bénéficiaires.

Il y a quelque chose de plus solide ou de moins creux dans le système des congés : l'administration en est réduite à les racheter, quand il s'agit d'un sujet qui attire la foule; preuve que, d'une part, l'absence d'un acteur en renom nuit aux intérêts de la société; que, de l'autre, les tournées départementales sont lucratives et fructueuses pour les premiers sujets : voilà qui est historique

dans les fastes du théâtre. Mais ne parlons que des actrices.

La petite pièce de *l'Actrice en voyage*, avec moins de mérite que *le Bénéficiaire*, est toujours la nature prise sur le fait. Depuis la décadence accélérée de l'art dramatique, le congé devient d'un moindre rapport à l'étranger comme dans les départemens. Il faut bien subir les tristes effets du marasme général. Par bonheur, au delà du détroit, existe pour le salut des arts dépérissant en France, un peuple de gentlemen gorgés d'or, bouffis de guinées, travaillés du spleen, enthousiastes fous de nos hautes renommées culinaires et théâtrales..... car avant tout, la cuisine, chez nos voisins d'outre-mer! mais après Apicius et Comus, nos bayadères et nos princesses dramatiques occupent la première place dans leurs prédilections : aussi elles peuvent *prendre* à Paris, disait un piquant vaudevilliste, mais elles ne se *sauvent* qu'à Londres..... En France, pays autrefois si gai, si riant, aujourd'hui si lourd de politique et si assom-

bri d'égoïsme calculateur, les grâces légères de nos aimables nymphes de coulisses ne touchent plus, hélas! qu'un frêle revenu hypothéqué, comme dit le proverbe, sur les brouillards de la Seine : capital précaire, très-mobile et sujet au naufrage.....

«*Fuyez ces terres cruelles, ce rivage avare!*» crierons-nous, malgré tout notre orgueil national, aux joyeuses prêtresses du culte de Thalie et de Terpsichore. Prenez le paquebot, abordez le ciel brumeux de la vieille Angleterre : sous ces brouillards de la Tamise, il y a pour le transfuge à talent, de l'hospitalité, du goût, de la reconnaissance artistique, du dilettantisme de bon aloi, et qui s'exhale en lettres de change. Bref, la sombre Tamise roule des flots d'or. Demandez à mademoiselle M...., à madame B.....: c'est là qu'elles réparent, chaque année, le déficit de leur caisse particulière. Là, tous les jours leur sont filés de représentations lucratives : tout y devient pour elles bénéfice extraordinaire. Puis, comptez-vous pour rien et les passions subites,

et les pactoliennes donations, et les offres de mariage émanées des très-hauts et très-puissans lords, écuyers et chevaliers baronnets, etc., etc.? Fuyez Lutèce, charmantes déités de nos théâtres! traversez le petit bras de mer, débarquez à Douvres; saluez London la magnifique. N'oubliez pas que tout sot préjugé disparaît aux yeux du philosophe insulaire. Un comédien repose dans le tombeau des rois. Ne vous hâtez pas pour cela de mourir, belles dames. Avec vous seraient ensevelies les plus délicates jouissances de John Bull. Vivez au contraire le plus long-temps qu'il vous sera possible. Régnez sur les cœurs, multipliez vos conquêtes, faites litière d'hommages et d'adorations. Amour, considération, fortune; l'actrice voyageuse trouvera tout à Londres.

C'est bien le moins pour la dédommager des burlesques déclarations dont on l'assomme en province. A peine descendue au chef-lieu de sous-préfecture, où elle requiert l'autorisation officielle de donner quelques représentations sur son passage, l'unique

journal, et le journal unique du département, c'est-à-dire des autorités, ne lui laissera pas vingt-quatre heures de sursis pour s'orienter. Il la prend à sa descente de voiture, la régale d'un long article prétentieux où il rappelle maladroitement l'époque de ses premiers débuts. Presque toujours c'est remonter un peu haut. Madame avait depuis long-temps oublié son extrait de baptême: le galant Aristarque le lui jette au nez dans son premier feuilleton d'annonces, avec l'exactitude rigoureuse de chiffres du savant baron Charles Dupin. Oh! ce n'est pas tout : Monsieur se fait l'organe des vœux du public de Brives-la-Gaillarde et de Quimper-Corentin (supposons, pour mieux rire, que la pauvre actrice aborde ces terres classiques du bon goût!); Monsieur, rendant toute l'honnête population complice, à son insu, de ses ridicules envies de femme grosse, organise par avance l'ordre du spectacle de chaque jour. Il impose au public, à l'actrice elle-même, ses engouemens de vieille école et son enthousiasme de traditions

rococo. Madame est-elle cantatrice, mais cantatrice dévouée d'études et de principes à la nouvelle méthode; il lui faudra, pour la plus grande jouissance du Midas feuilletoniste, subir le vieux répertoire, prostituer sa voix fraîche et sonore au plain-chant et aux airs de Pont-Neuf, ressasser tout Grétry, tout Gaveaux, tout Philidor, analyser les *charmans* motifs de Duni, psalmodier Lully et le pesant récitatif des anciens opéra..... « On plume les oiseaux de passage! » Que ce vieux proverbe de bouche est vrai! L'arriéré provincial tuerait à la peine le gosier des Sontag et des Malibran, il le soumettrait sans pitié aux mugissantes partitions de nos pères. Quel sacrilége! et pourtant, il jouirait dans son vandalisme de dilettante! renvoyons le bourreau à l'opéra comique de *Jadis et Aujourd'hui!* là se trouve le type de ses gothiques admirations.

Ce qui achève l'actrice en congé, ce qui lui donne le coup de grâce, devinez, messieurs! Les recettes sont faibles : on connaît la parcimonie provinciale. Un grave histo-

rien, c'est Tacite, je crois, en a parlé quelque part avant nous. Ainsi les récoltes ont été peu fructueuses pour ces dames. Quelquefois il pourrait se faire que le passif débordât l'actif. On loge dans le plus bel hôtel du lieu. Ne le doit-on pas à sa réputation parisienne, européenne? L'actrice en tournée, qui voudrait économiser, fût-elle Mars l'enchanterese, passerait par les armes du cancan départemental. Qu'elle s'environne de faste, qu'elle promène le luxe à sa suite, qu'elle gaspille jusqu'au dernier sou le produit de ses recettes quotidiennes; et les gros bonnets du crû, les rifflards patentés du chef-lieu, jobards de première classe, la déifieront dans leurs colloques plus que naïfs, madame n'eût-elle qu'un talent secondaire et en décadence; ne fît-elle entendre qu'un maigre filet de voix; n'arrivât-elle tout exprès de la capitale que pour gratifier les amateurs des débris d'un organe chevrotant. Mais elle dépense; elle fait vivre le petit commerce de la bicoque: on lui prodiguera les apothéoses du feuille-

ton, les guirlandes de fleurs, les couronnes d'immortelles..... Pour comble de bonne fortune, les Viennet du trou se cotisent d'esprit en son honneur : les petits vers pleuvent; le madrigal et le quatrain fleurissent à l'envi sur ses pas. Pauvre victime! il ne te manquait que la poésie provinciale pour t'immoler sans pitié.

Les vers et les couronnes de l'admiration des départemens me rappellent un trait piquant d'épigramme de l'espiègle et très-spirituelle Jenny Vertpré..... « Messieurs, » disait-elle, un matin, au cercle d'épais adorateurs qui l'assiégeaient, à l'hôtel de la Providence, dès son entrée dans Bordeaux: « très-sensible, messieurs, à votre visite! Mais n'allez pas, je vous en prie, vous constituer en frais d'imagination; épargnez-moi vers et prose, et bouquets et couronnes!.... » A ces mots, ouvrant sa malle de voyage, elle jeta sur le plancher un énorme paquet de vers et de fleurs artificielles confectionnées à Paris.... « Vous le voyez, » poursuivit-elle d'un air malin, « je suis femme de pré-

vision : je ne me mettais point en route sans viatique. Ainsi, réservez vos petits cadeaux pour une meilleure occasion ! »

Toutes les camarades de Jenny Vertpré n'ont pas le même stoïcisme d'indifférence. Plutôt que de rater l'ovation départementale, elles tresseraient de leurs propres mains les couronnes laudatives; elles composeraient elles-mêmes les madrigaux et sonnets adulateurs : malheureusement, elles ne connaissent pas la mesure d'un vers. C'est une lacune dans leur éducation dramatique.

CHAPITRE Z.

Caissiers des théâtres ; avances d'appointemens ; fugue quand on tient les fonds.

Mes maîtres, le savez, sa foy me fut dosnée,
Belle est à ma merci, moi suis son paladin,
Et pourtant, oh l'ai vue avec sa haquenée,
Fuiter en me voyant et suivre aultre chesmin.
Ancien Fabliau.

« C'est un vaste désert que le fond de la caisse »

des administrations théâtrales, depuis l'invasion des monstruosités dramatiques. Au dire de certains journaux compères, le

public assiége les drames de nos Tamerlans de la plume forte. Il y a, comme à *l'Amour tyrannique* de Scudéry, des ouvreuses de loges écrasées, des contrôleurs étouffés, estropiés ou blessés, chaque fois que l'on donne la première représentation d'un ouvrage de messieurs tel et tel: à voir cette salle comble, ces marées montantes de têtes, ce flux et reflux de spectateurs entassés les uns sur les autres,..... « le journal avait raison, s'écrie monsieur Crédule dans sa naïve simplicité, voilà un théâtre qui fait de l'or; un Pactole de recettes le traverse. Décidément M..... a trouvé la pierre philosophale! »

Mais quel est ce petit homme sec et jaune, en habit noir plus que mûr, à la physionomie tout en deuil, qui, du fond de cette loge imperceptible, tourne et retourne entre ses doigts son binocle, minutieusement investigateur des coins et recoins de l'enceinte? « *Encore un billet donné!* » C'est le seul mot qu'il prononce avec l'accompagnement d'un gros soupir. Croyez-

vous qu'il fasse le moins du monde attention à la nouvelle pièce? Que vous êtes simple, si vous soupçonnez de passion romantique ou classique le petit homme! chacun son rôle, ici-bas. Or, notre petit homme est le caissier du théâtre. Vous auriez dû le deviner à ses mortelles angoisses pendant la représentation. On eût pu le prendre pour l'auteur lui-même, tant ses transes continuelles ont bouleversé son grêle individu! Le voyez-vous cloué sur sa banquette de douleur; il suit avec inquiétude chaque acte, chaque scène, chaque phrase du dialogue des personnages. C'est qu'aussi, pour le malheureux petit homme, il s'agit d'être ou de n'être pas. Du succès de l'œuvre nouvelle dépend l'existence de toutes ces familles d'artistes estimables. Si notre homme l'osait, posté comme en sentinelle à la porte du sanctuaire momusien, il forcerait, pistolet sur la gorge, l'honnête passant à *aumôner* l'administration chanceuse dont il tient la caisse, caisse vide, retentissant à creux, et pouvant se passer de gardien, de

serrure même, comme dans l'âge d'or, âge que ce pauvre caissier n'a jamais connu. Ce n'est pas la caisse de Kesner, ou la caisse à *clef d'or* des fonds secrets.

On vous a raconté, messieurs, les innocens stratagèmes de l'auteur d'*Artaxerxe*, pour attirer le public à la représentation de ses ouvrages. Debout, en embuscade et dès le matin, près des affiches, il faisait *incognito* l'éloge de son œuvre dramatique, à haute et intelligible voix..... Eh bien! il est tel caissier de telle direction théâtrale qui renouvelle, chaque jour, la tactique de ce bon monsieur D....., sans réussir davantage.

Voulez-vous connaître l'état du budget de ces fiers comédiens qui font hurler Melpomène et grimacer Thalie? Jetez loin de vous les tartines flagorneuses des journaux compères; montez à la caisse; abordez le caissier; consultez sa physionomie; c'est le thermomètre des hausses et des baisses financières de M....

« Sur le front du caissier ses malheurs sont écrits! »

Le caissier est un homme désespérant, qui, le chiffre de sa recette à la bouche, détruit les plus beaux rêves de fortune.... quel refuge vous reste-t-il contre cet homme tout positif? sa caisse vide parle plus haut que le plus éloquent journaliste panégyriste. Vous l'interrogez? du regard, elle vous répond : « *Déficit!* » Impossible à vous de savoir si les écus sont romantiques ou classiques, s'ils sont républicains, carlistes ou justes-milieux : vous n'en connaissez pas *la couleur.* C'est loin de votre scène que Plutus bat monnaie. Le cruel homme qu'un caissier de théâtre pour désenchanter, désillusionner les plus riantes imaginations!

L'administration prospère-t-elle ; oh! c'est autre chose! Le visage épanoui du caissier étale ovation complète. C'est le plus aimable, le plus spirituel et le plus estimable des mortels : il unit l'agréable à l'utile. Il possède enfin toutes les qualités, tous les genres de mérite et de perfection : sa caisse est pleine..... « Que je vous remercie, ma caisse! » pourrait-il s'écrier à l'exemple du

bon Sédaine, remerciant son habit neuf des hommages que l'on adressait au maître.

Plus il est rare aujourd'hui de voir un caissier de théâtre entasser au fond de son coffre-fort les argumens irrésistibles, plus alors ce personnage phénoménal obtiendra d'encens et de tributs d'admiration. Nous ne dirons pas que l'heureux phénix soit encore à trouver..... ce serait aussi par trop jouer de malheur, que de ne pouvoir rencontrer un caissier dramatique dormant en sécurité près de l'*Eldorado* de sa caisse. Mais l'exemple est rare, très-rare; l'exception presque unique :

« En est-il jusqu'à trois que l'on pourrait citer ? »

Nous sommes pour la négative. Sans être précisément nu et tout-à-fait à sec comme le caissier de défunt Odéon, surnommé le Job des théâtres, dans plus d'une société dramatique, l'emploi de caissier n'est que luxe, superflu, véritable sinécure; c'est une

cinquième roue à un carrosse. L'équipage n'en versera pas moins.

Et ces dames aideront à le faire verser, par suite de leurs demandes intempestives. En leur qualité d'artiste, elles éprouvent souvent les gênes pécuniaires de monsieur Croûton. Elles ont besoin d'avances d'appointemens, comme le maître de trictrac du *Joueur*, cet honnête monsieur Toutabas.... la toilette ruine ces dames. Ne faut-il pas qu'elles subissent perpétuellement les tyrannies de la mode! C'est un malheur attaché à leur condition de sylphide et de bayadère; calamité du reste qu'elles supportent le plus stoïquement possible : comme si le caissier n'était pas là! Le caissier est pour ces dames et pour ces demoiselles,

« Un véritable ami donné par la nature! »

« Car pour être caissier, on n'en est pas moins homme. »

homme sensible aux charmes d'une aimable solliciteuse. Est-il cœur de caissier, si dur qu'il soit, qui résisterait à une pirouette

ou à un rond de jambe des modernes hamadryades implorant la clef d'or du dragon surveillant? Quand Eudoxie se trouve au bout de ses expédiens d'emprunt, vite elle accourt chez B....., elle caresse le menton, tapote les joues, pince le nez du redoutable *Alkinkirkof* de la caisse : sa mine rébarbative s'adoucit; ses entrailles de fer s'attendrissent : il avance à la petite folle ce qu'elle lui demande; non sans lui épargner la morale et les conseils d'économie. La friponne lui répond par un entrechat, et s'échappe en pouffant de rire; voilà des avis bien placés. Laissons-les fructifier en si bon terrain.

Au reste, le délicat bailleur de fonds prélève plus d'un droit sur sa légère clientelle : il est des caissiers spéculateurs qui escomptent fort avantageusement; ils rattrapent au centuple les sommes qu'ils ont avancées. Pourvus au plus haut degré du génie de l'ordre et des affaires, ils exigent des signatures de leurs jolies emprunteuses : je puis bien vous assurer qu'ils ne placent pas à

fonds perdus. Tôt ou tard, vous les verrez retirer les intérêts des intérêts de leur argent; c'est-à-dire de l'argent de la caisse.

Il y a bien, de temps à autre, quelques déboires pour l'intéressé prêteur. Le chapitre des fugues est un chapitre très-important dans l'histoire des caissiers de théâtres. Et je ne parle pas d'eux-mêmes, je veux dire de messieurs les caissiers. Qu'y gagneraient-ils? Se déshonorer pour si peu de chose! Rarement leur caisse vaut la peine qu'on l'emporte. Confiez aux Kesner, aux Mathéo, la gestion des caisses de la plupart de nos directions théâtrales : ces grands dilapidateurs des deniers publics seront contraints de rester honnêtes gens. Voler en petit! fi donc! quand on est rompu à manier les fonds de l'état.

Ainsi, lorsque j'aborde le cas imprévu des fugues, je m'adresse à ces messieurs les artistes, et surtout à ces dames que je représentais, il n'y a qu'un moment, sollicitant des avances auprès du caissier. Les fastes dramatiques pourraient me fournir,

à cet égard, bon nombre d'anecdotes plaisantes. Je me garderai bien d'en citer une seule. Il est si chatouilleux, l'honneur des belles fugitives! Je les entends déjà crier à la calomnie. Je ne connais que certaine grande *prostituée*, qui ait plus de susceptibilité morale.

Pour en revenir aux fugues que je viens de signaler, à la rigueur le caissier s'en laverait les mains, comme Pilate. D'abord, il lui est très-facile de couvrir le léger déficit. C'est un homme de précaution, le caissier. Malgré quelques écarts d'érotiques faiblesses, jamais il n'avance qu'à bon répondant. Il prend si adroitement ses mesures, il surveille avec tant de soin sa clientelle suspecte, que madame est à peine *filée*, qu'il y a des limiers sur ses traces. Dès lors, on devient maître de ses démarches ultérieures, on fait valoir les engagemens contractés; on crie, on menace, on tempête. On est bien décidé à en appeler aux tribunaux. Les adorateurs de la délinquante usent de l'argument irrésistible, ils financent. On

assoupit l'affaire. La transfuge persiste dans sa révolte, on rentre en grâce avec l'administration spoliée, selon le bon plaisir de son protecteur. Préalablement, on répare la petite saignée faite à la caisse. Tout le monde est content.

J'ai entendu de malins directeurs expliquer en riant les causes premières de ces fugues multipliées. Ne pensez pas au moins qu'ils s'en affligent. C'est tout le contraire : ils ne voient là qu'une spéculation. Bon public, vous serez encore en ce point la dupe des charlatans. La fugue de madame*** a occupé tout Paris. Son retour prétendu forcé ramène la foule au théâtre à peu près désert depuis trois mois. On est curieux de revoir les traits de la belle coupable qui avait rompu son ban. Dix articles de la *Gazette des tribunaux* vous ont expliqué le procès. Sa famosité grandit, passant de bouche en bouche, et répercutée par l'écho retentissant du journalisme. Enfin l'affiche d'incommensurable dimension annonce pour tel jour la rentrée de madame*** dans le

rôle de..... son ancien triomphe. C'est à qui s'empressera de prendre des billets, et de retenir des loges pour la curieuse représentation. On espère jouir de l'embarras de la renégate qui va jouer par contrainte. On se promet bien, pour peu que ses moyens soient baissés, de lui faire expier ses cascades et fantaisies d'émigrations. L'amour-propre offensé du public pardonne difficilement. Tout à coup la toile se lève : la criminelle paraît, le front pâle de repentir. Elle y gagne encore en beauté. D'un petit air confus, elle s'incline respectueusement devant ce public terrible, son seigneur et maître, comme si elle voulait faire amende honorable; tout est oublié. Les applaudissemens commencent. La salle ne désemplit pas de deux mois. C'est un moyen tout comme un autre, de réchauffer l'intérêt, et de remplir une caisse vide. L'actrice, le directeur et le caissier s'entendaient entre eux. Comment résister au trio conspirateur?

Excepté les circonstances de cette nature, et qui tournent au profit de l'entreprise ou

de la société, le caissier refusera toujours d'être complice des fugues de ces dames et de ces messieurs. Habituellement étranger à toute espèce d'intrigue, l'univers est dans sa caisse; hors sa caisse, il ne voit rien, n'entend rien, ne comprend rien; c'est le chiffre fait homme.

« Sa caisse est son théâtre et son grand opéra ! »

Type incarné du bureaucrate d'immobilité casanière, c'est le *Bidois* (1) de monsieur Paul de Kock; c'est le *Gervaux* (2) de monsieur Scribe : c'est par dessus tout l'homme éminemment de prévision chiffrante.

Le plus *grand* acteur du *Vaudeville* (puisqu'il avait sept pouces), feu ce pauvre *Edouard*, mourut subitement, sans laisser un sou..... « Croiriez-vous, monsieur, disait à qui voulait l'entendre le caissier de

(1) Très-plaisant commis de boutique, du roman intitulé : *Monsieur Dupont.*

(2) Personnage du joli vaudeville, *La Seconde année.* Ce rôle est un des triomphes de Firmin.

la direction, croiriez-vous qu'Edouard mettait si peu d'ordre dans ses affaires, qu'il n'a pas même laissé de quoi payer les frais de son enterrement! » — Ce mot peint tout l'homme, l'homme caissier, l'homme machine essentiellement calculante et prévoyante. Si ce pauvre Edouard voulait être l'Aristide du théâtre, monsieur Barême avait-il le droit de l'en empêcher? Qu'en dites-vous, lecteur?

CHAPITRE XI.

De l'influence du talent et du physique des comédiens sur le moral des femmes.

Que ton nez aussi bien n'est-il un pied de veau !
Je serais fort habile à torcher ton museau.
Si tes deux yeux étaient des pattes de requête,
Je ficherais bientôt mes deux yeux dans ta tête.
Satire de 1780.

Elle voit, elle entend, au gré de ses désirs,
Mollement agités, enflés par les zéphirs,
Flotter à l'aventure et fleurir autour d'elle
Le taffetas léger, la gaze et la dentelle ;
Tandis que mille amours, de leurs doigts délicats,
Folâtrent en jouant parmi ces falbalas,
Et semblent satisfaits, pleins d'une aimable ivresse,
Reposer doucement au sein de la molesse.
Mme Adèle Defaux.

Je suis encore à m'étonner de n'avoir jamais eu l'idée de me faire directeur. Et certes quelques unes de mes successions me

prêtant leur appui, il m'était permis d'aspirer au directoriat, et de me montrer aussi despote envers mes pensionnaires que le chevalier P.....

Que si j'eusse été directeur, il eût fallu me voir tancer ceux de mes acteurs qui se seraient récriés contre la faiblesse de leurs appointemens, et leur répondre autre chose que ce que répondit Le Kain à un chevalier de Saint-Louis qui lui faisait remarquer en termes peu honnêtes combien était plus payé un histrion qu'un militaire : « Comptez-vous pour rien le droit de me parler ainsi? »

Mais, comptez-vous pour rien les bonnes fortunes que vous procure la scène, les plaisirs qui en naissent, les nuits voluptueuses qui en sont inséparables, et quelquefois l'assurance d'un riche avenir!

Car c'est un des plus brillans chapitres de la vie d'un comédien, que les pages qui consignent les séductions qu'opèrent ou ses talens, ou ses agrémens personnels. La scène est pour lui le chemin de la richesse; voyez entre autres privilégiés L.... du Théâ-

tre-Français, dont la renommée avait tellement proclamé les succès, que chacun s'écriait :

Qui n'a pas vu L.... est indigne de vivre.

La fille du millionnaire orfévre P... le vit, en devint éperduement amoureuse, et déclara qu'elle se tuerait plutôt que de renoncer au tragique. Elle ne se tua pas, obtint l'objet de son amour au moyen d'un mariage, et mourut comme meurent les personnes qui disparaissent naturellement de la terre.

A la vérité, les intrigues ébauchées au théâtre, ou les premiers battemens d'un cœur vierge à la vue d'un comédien, n'amènent pas toujours la célébration de l'acte le plus ridicule de la vie; mais pour s'épouser, l'église et la mairie ne sont pas positivement indispensables, et que de femmes se marient tous les jours sans le secours des maires de la bonne ville de Paris et des Pères de la Foi!

Le comédien T....., que sa position théâtrale et son talent ont placé hors la ligne de

ses autres camarades sur l'horizon dramatique, fit long-temps le désespoir des dames. Quelques unes, en le voyant jouer, éprouvaient des sensations si vives, qu'elles étaient tentées de s'écrier comme madame F.... B....: *Assez, assez, ou je meurs!* Madame M...., épouse d'un de nos plus célèbres docteurs, se prit de passion pour cet artiste : une mélancolie profonde s'empara d'elle, et, en dépit des secours de la faculté conjugale, le mal ne fit qu'augmenter. Le docteur, justement alarmé, pense que l'état de sa femme tient à la médecine morale : « Sans doute un caprice, lui dit-il. — Je meurs, en effet, victime d'un caprice. Le mari croit alors que la dame veut un cachemire, une parure nouvelle. — Non : il est un théâtre que j'affectionne. — Tu veux sans doute une loge à l'année? — Non. — La manie d'écrire s'est-elle emparée de toi? — Non. — Ouvre ton cœur à ton époux, et je te promets de t'accorder ce que tu me demanderas. — Eh bien! allez à mon théâtre favori, demandez au concierge l'adresse de M. T..... — Com-

ment, s'écrie l'époux furieux, vous aimeriez!.... — La déclamation, » répond madame M...., qui craint la colère de son époux. A ces mots, celui-ci reprend sa sécurité, et promet de combler les vœux de sa femme. Il se rend chez l'artiste, lui décline son nom, le sujet de sa visite, le conjure de se rendre à ses sollicitations, et de venir auprès de sa femme : l'artiste refusa les honoraires que le complaisant médecin lui promettait. Madame M....., instruite de la démarche de son mari et du refus qu'il avait éprouvé, se consola le lendemain avec Le...., basse-taille de Feydeau.

Madame M....., quelque temps après, voulut pourtant connaître la cause de ce refus : Le.... le lui apprit. L'acteur T....., lui dit-il, n'a jamais recherché la société des femmes, et ce n'est pas lui qui trouve plaisante la réponse que fit un jour Napoléon à Cambacérès.

Celui-ci était attendu au conseil. Napoléon était peu patient : aussi, dès qu'il aperçut l'archi-chancelier, il l'apostropha assez

vigoureusement; Cambacérès s'excusa du mieux qu'il put, et dit à Napoléon : « Qu'il avait été retenu chez lui par des *dames*. — Eh bien, monsieur, lui répondit l'empereur, lorsque l'on a chez soi des *dames* et que l'on est attendu au conseil, on prie ces *dames* très-poliment de *prendre leurs cannes et leurs chapeaux*, et de s'en aller. »

La comédie bourgeoise est un délassement fort ingénieux pour arranger les affaires de cœur, pour tromper les surveillans, les mères vigilantes et les maris jaloux. Une fille ou une femme ne peut voir qu'à la dérobée son amant, qui vient cependant dans la même société: elle convient de prendre, dans la pièce qui est sur le tapis, un rôle qui se rapporte à sa situation, et les deux amans jouissent du plaisir de se trouver réunis et de parler deux heures le langage de l'amour, sans que leurs surveillans, toujours ridiculisés dans ces comédies, puissent se plaindre; au contraire, on les voit enchantés du talent de leurs femmes ou de leurs filles, applaudir à leur jeu, et se féliciter d'un art

dangereux qui doit faire le malheur de ceux qui l'admirent.

Ces réflexions me sont suggérées par les représentations données chaque soir sur les théâtres de Paris. J'ai vu bien des maris confians exciter leurs femmes, réputées vertueuses, à ne plus l'être, en faisant eux-mêmes l'éloge des acteurs pour lesquels elles avaient déjà un penchant irrésistible, je les ai vus donner par les bravos qu'ils prodiguaient à ces comédiens un essor rapide aux passions que leurs tendres moitiés n'avaient plus la force de vaincre. Aussi je regarde actuellement les théâtres comme le lieu de réunion le plus pernicieux, le plus hostile à l'honneur des maris. Puis, vient-il à la pensée d'un époux (s'il veut passer une soirée au Gymnase, et qu'en définitive, pour plaire à sa femme, il se trouve dans une loge aux Français), que sa chaste moitié ait des motifs d'aller plutôt aux Français qu'au Gymnase? Se doute-t-il des signes d'intelligence qui existent entre sa femme et l'acteur qui vient se placer dans la loge où elle se

trouve? Dites-lui qu'une des mains de sa femme presse en sa présence, amoureusement, une autre main que la sienne; que des regards jetés à la dérobée, insignifians en apparence, sont d'une expression bien cruelle pour lui; dites-lui cela, et, à moins que vous ne lui en donniez la preuve authentique, palpable, il est, comme tous les maris, homme à ne vous pas croire.

J'admets qu'il ait saisi un signe d'intelligence, qu'il se soit aperçu d'une légère pression de mains, qu'arrivera-t-il si F....., par hasard, est l'un des acteurs de ce petit épisode? Rien. Le sang-froid avec lequel *le Joueur* vous répondra : Monsieur, vous me faites l'honneur de me parler? Je ne sais, en vérité, ce que vous voulez dire. Il y a, parbleu! des gens bien ridicules, qui s'imaginent toujours qu'on s'occupe ou d'eux ou de leurs femmes. Vous êtes fou, monsieur; je suis ici pour voir le spectacle, et je ne songe nullement à madame votre épouse, que je trouve, du reste, fort jolie : puis il vous entamera une conversation à laquelle il veut

que vous ne compreniez rien. C'est un homme qui se moquera de vous depuis huit heures du soir jusqu'à minuit, sans que vous vous en aperceviez le moins du monde.

F..... est un de ces acteurs pour lesquels les bonnes fortunes se présentent en foule. Il a trompé plus de maris que la petite danseuse G... n'a de cheveux sur la tête, en comprenant même ceux de sa perruque; il a séduit plus de femmes que M. Guilbert n'a écrit de phrases de mélodrame; il a abusé de l'inexpérience de plus de jeunes filles, que le journaliste Q..... n'a reçu de soufflets dans sa vie. Puis, que de plaisanteries dans ses vengeances! avec quelle adresse il se joue de certaines vieilles coquettes pour lesquelles le libertinage est un besoin!

Deux anecdotes peindront l'homme.

Madame***, coquette, comme le sont toutes les femmes pour lesquelles la jeunesse n'est plus qu'un souvenir, laide de quarante ans et d'amours, dont le chiffre pourrait seul contrebalancer celui du budget; petite bourgeoise, dont les prétentions à la tendresse des

jeunes gens sont d'un ridicule si prononcé, qu'elle porte le diaphane bas de soie et le chausson de danse pour laisser apercevoir *un signe* qu'elle prétend avoir à la chute du mollet; épouse d'un petit marchand, coquette, altière, qui, après avoir utilisé les talens érotiques des commis de son mari, professe le plus grand mépris pour eux, et s'écrie qu'elle ne conçoit pas comment une femme qui se respecte peut avoir des relations avec des *courtauts* de magasins; modeste Hélène, qui, quelques jours après sa liaison avec un jeune auteur, lui disait avec une sorte d'orgueil : « Tu dois être bien flatté d'avoir fait ma conquête, moi qui viens de quitter un duc et pair (c'est d'être quittée par lui que la dame aurait dû dire); » elle apprenait à qui voulait l'entendre qu'elle avait été la maîtresse du duc de L. P.....; elle ajoutait même qu'elle aurait pu être entretenue par le marquis de M...., qui lui avait offert mille francs par mois, offre qu'elle avait cuisant regret de n'avoir point acceptée. Madame *** enfin, au sang italien, au

tempérament de feu, devint amoureuse de F..... : cette passion prit naissance lors des représentations du *Joueur;* et comme la sensible dame ne sut jamais se rien refuser, elle dressa ses batteries pour obtenir le comédien. Un tiers féminin, que je ne nommerai pas par respect pour ses enfans, se chargea de faire prévenir l'acteur des favorables dispositions de madame ***. Un soir, que l'on représentait une pièce dans laquelle il ne jouait pas, il fut convenu que les deux amies, madame *** et l'entremetteuse, se rendraient au theâtre. F..... parut bientôt, et remit un billet à madame *** qui le lut en sa présence, et, les yeux pétillans de plaisir, lui serra amoureusement la main, en lui promettant, par signe, une réponse. Le lendemain, un rendez-vous était donné à F..... : F..... (auquel on avait fait l'éloge de madame ***, et qui ne l'avait aperçue qu'à la clarté du lustre, jour extrêmement favorable aux femmes qui ont, comme madame ***, les appas flétris par un usage trop répété du plaisir), fut exact au ren-

dez-vous. On devait aller déjeuner chez Peltan, et là le crime serait consommé. La victime était toute disposée à se livrer au sacrificateur; mais, chemin faisant, le sacrificateur, que la conquête de jolies femmes rendait difficile, jeta un coup d'œil scrutateur sur madame ***, et s'aperçut que son râtelier exigeait le secours de Désirabode, et qu'avec trois dents, artistement posées, l'ensemble en serait presque complet. Cette remarque en amena une autre : le sacrificateur s'aperçut encore, en dépit de l'art du coiffeur, que madame *** n'avait point à redouter le malheur arrivé à Absalon par le luxe d'une chevelure soyeuse. A chacune de ses observations, la position du comédien devenait de plus en plus équivoque, et ses désirs s'éteignaient. Madame *** était d'une gaîté folle; le moment du bonheur approchait pour elle, du moins elle le croyait, lorsque près de Peltan, le hasard sert à merveille F..... Il aperçoit un fiacre qui allait s'en retourner vide : « Cocher? — Monsieur. — Ouvrez la portière. » Madame ***

ne soupçonnant pas ce que l'objet de sa passion veut faire, monte dans le fiacre, aidée qu'elle est de F....., qui, se découvrant, et avec un sang-froid insultant, lui dit: « *Madame, quand on a des enfans et un mari jeune et galant, on doit s'occuper du soin de son ménage et du bonheur de son époux. J'ai bien l'honneur de vous saluer!* »

D'autres aventures dans le genre de celle que je viens de rapporter, arrivées à la dame, auraient dû lui faire sentir qu'il est un âge pour plaire. Loin de là, madame*** qui veut, ce sont ses propres expressions, faire *son mari c... jusqu'à ce qu'il ne puisse plus passer sous la Porte-Saint-Denis*, éprouva le désir de former une liaison avec le directeur du....., bel homme, gros, gras et... spirituel, un peu, du moins. Le directeur, amoureux des onze mille vierges, et qui aime les femmes, le temps seulement de le leur prouver..., reçut quelques jours madame*** chez lui. La dame, selon sa louable habitude, prenait goût à cette liaison. Mais le directeur, que les visites assidues de cette

beauté surannée contrariaient fort, intima l'ordre à son portier de ne plus la laisser monter, lorsqu'elle viendrait le demander. Madame *** força la consigne, monta, et reçut encore du domestique du directeur l'assurance que son maître n'était pas chez lui. Elle ne voulut rien entendre, rien croire, et finit, malgré les protestations énergiques du brave serviteur, par pénétrer jusque dans le sanctuaire où elle avait sacrifié à l'amour. Le directeur, voyant combien de telles obsessions étaient fatigantes, et songeant aux scènes que ne se priverait pas de faire madame ***, alors qu'elle rencontrerait d'autres femmes chez lui, la prend tranquillement par le bras, la conduit jusqu'à la porte, l'engage dorénavant à ne plus lui rendre de visite, et lui ferme la porte au nez.

Je reviens à F....., qui, avant son mariage, aimait singulièrement à mettre en action ces couplets qu'a composés mademoiselle Jenny-Vertpré.

Gentille amie,
Au matin de la vie,
Il faut cueillir
La rose du plaisir.
Quand le soir s'avance,
Fleur de jouissance
S'épanouit, et pour toujours
S'envolent, hélas! les amours.

Plaisir d'amour est fleur qui fait éclore
Baiser du printemps : mais hélas!
Qui se flétrit, se décolore
Au souffle aride des frimas.
Gentille amie, etc.

Sous l'étendard de la folie
Fuyons les lois de la raison,
Car pour la fille de Thalie
Froide sagesse est un poison.
Gentille amie, etc.

F..... donc, que des conquêtes trop faciles fatiguaient quelquefois, aimait à se venger plaisamment des femmes qui s'attachaient à lui, en dépit de la conduite qu'il tenait avec elles pour amener une rupture.

N'est-ce pas qu'il fut bien cruel envers vous, gentille madame A...! vous donner rendez-vous! vous recevoir à sept heures

du soir ! vous accabler de politesses ! prétexter tout à coup une affaire urgente pour sortir; puis vous enfermer chez lui, en vous affirmant qu'il va revenir dans un moment ! et, quand vous le revîtes, c'était le lendemain, et midi était sonné !

Quelle nuit délirante de plaisir vous avez dû passer seule avec vos réflexions, et que les dix-sept heures que vous l'avez attendu, ont dû fuir avec rapidité ! Encore, s'il vous eût offert quelque dédomagemment; mais l'ingrat vous renvoya pure, de toute pureté. Sanglant outrage fait à vos charmes, et que vous ne méritiez pas !

Ce serait un curieux ouvrage que celui dans lequel un écrivain impartial entreprendrait de faire connaître l'arbre généalogique de certains nobles si fiers, si vains de leurs titres. Faits singuliers, alliances bizarres, actions souvent honteuses; que de choses singulières s'y trouveraient réunies, et quel succès obtiendrait un tel livre ! Et ce qui me suggère cette idée, c'est la fortune scandaleuse de quelques actrices,

qui, après avoir ruiné leurs entreteneurs, qui, après avoir pressuré leurs amans, et s'être acquis un majestueux capital, en se livrant à un genre de travail peu fatigant, veulent faire ce qu'elles nomment une fin, et devenir *femmes honnêtes!* Où diable la vertu va-t-elle se nicher?

Mademoiselle D....., qui laisse une réputation si colossale à l'académie morale de musique, était à peine âgée de quatorze ans que sa mère, alors blanchisseuse, se persuada que sa fille pourrait la tirer de cet état. Un visage régulier et noble, de belles dents, une bouche vermeille, de grands yeux bleus faits pour émouvoir Platon lui-même, une taille bien prise, une gorge arrondie par l'amour, et le plus beau bras du monde, telle était la jeune D.

Placée chez une couturière, qui montrait encore autre chose que l'art de faire des robes, elle y reçut des impressions pernicieuses qui la livrèrent moins au monde qu'au libertinage; ses prémices sur lesquelles la mère avait fondé un bien-être, furent la proie d'un

garçon boulanger; et deux pains payèrent ce qui aurait coûté vingt mille francs à un receveur général.

D...., abandonnée à elle-même et au plaisir qu'elle préférait à son propre intérêt, négligea jusqu'à dix-neuf ans de se faire un état. Un colonel en devint amoureux, et, pour avoir la fille, il confia le soin de sa cuisine à la mère; cet arrangement eut les suites qu'il devait avoir, il l'obtint et ne la paya pas; mais il en résulta un bien pour la petite; elle apprit du colonel ce qu'elle pouvait valoir.

Un riche garçon la vit, et, pour la posséder, lui donna une fête brillante dans une maison qu'il avait à Villeneuve-Saint-Georges. Les honneurs qu'elle reçut dans ce lieu enchanté aiguillonnèrent son amour-propre, la petite personne tint rigueur à cet homme qui avait déjà des symptômes de cette folie qui éclata depuis; il lui envoya, le lendemain, dix robes du meilleur goût, un écrin de douze mille francs et quatre cents louis.

Un présent aussi considérable fit impression sur l'âme de D...., et, dès lors, elle commença à prendre des arrangemens de fortune qu'elle ne suivit pas; elle prodiguait d'une main ce qu'elle recevait de l'autre.

Après avoir attaché à son char une foule d'adorateurs, elle songea à se retirer du théâtre, et forma le dessein de vivre honnêtement avec les richesses qu'elle était parvenue à amasser. Instruite que M. de F...., gentilhomme français, et, qui plus est, marquis, avait perdu l'espoir de recouvrer de riches biens qu'il possédait, et qu'il était réduit à une si grande misère qu'il recevait un écu, n'importe de quelle main il lui fût présenté, elle résolut de mettre cette circonstance à profit, et lui proposa de l'épouser. Voltaire a bien raison de dire que l'opprobre avilit l'âme. Le marquis de F.., languissant sous le poids de la misère, accepta cette proposition avec transport. L'ex-actrice lui envoya, le même soir, par sa femme de chambre, les conditions auxquelles cette union devait se faire. Je vais les rapporter telles qu'elles furent

présentées écrites par D... et acceptées par le marquis.

Conditions auxquelles je veux bien me marier avec M. le marquis :

ARTICLE PREMIER.

Monsieur le marquis de F... m'épousera, mardi 28 de ce mois, à l'église de Saint-Roch, ma paroisse, et comme je n'ai pas le temps de songer aux dépenses et aux publications des bans, monsieur le marquis se chargera de ce soin moyennant cinquante écus que je lui ferai remettre après la signature de ces conditions.

— *Réponse du marquis.* Accepté pour le mardi 28 : si les cinquante écus suffisent, je me mêlerai de tout ; mais je prie mademoiselle D... de faire attention que je ne puis sortir faute d'habit et de bottes.

ARTICLE II.

M. le marquis se trouvera, mardi 28, à quatre heures du matin, dans l'église Saint-Roch, à l'entrée de la chapelle de la Vierge,

avec un de ses amis connu ; et aussitôt qu'il me verra avec un des *miens*, il me donnera la main jusqu'à l'autel ou l'on nous mariera.

Réponse. Accepté pour l'heure et le rendez-vous, quoiqu'il soit humiliant pour moi de ne point vous prendre dans votre maison; mais refusé pour l'ami, ma triste situation ne m'ayant conservé que mon coiffeur, que j'amènerai à tout événement.

ARTICLE III.

Immédiatement après la signature de l'acte de célébration de mariage, je remettrai trois cents francs à M. le marquis pour le premier quartier de la rente viagère de douze cents francs que je m'engage à lui faire jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de l'ôter de ce monde; hypothéquant pour sûreté de cette pension un contrat que j'ai du baron de V... de la somme de deux mille quatre cents francs.

M. le marquis aura soin d'avoir dans sa poche la quittance des trois cents francs toute signée.

Réponse. Bon pour les trois cents francs, dont j'ai grand besoin, mais refusé le contrat, à moins qu'il ne soit garanti par une personne solvable, ou que mademoiselle D... ne me donne en place des actions sur la banque de France: car enfin il n'est pas juste que je donne mon nom pour rien.

ARTICLE IV.

Monsieur le marquis s'engagera le plus solennellement qu'il sera possible, de reconnaître ma fille et mes trois garçons, de s'en avouer le père, et de leur permettre de prendre ainsi qu'à moi les titres, le nom, les armes et la livrée de la maison de F...

Réponse. Accordé puisqu'il le faut; mais c'est se faire père de quatre enfans pour un morceau de pain.

ARTICLE V.

Monsieur le marquis me quittera, au sortir de l'église, prendra un fiacre pour se retirer où bon lui semblera avec son ami, et s'engage ici par écrit, à ne jamais mettre

le pied chez moi, ni dans les endroits où je pourrai me trouver.

Réponse. Accordé de grand cœur ; aussi bien vous serais-je inutile.

ARTICLE VI.

M. le marquis enverra, tous les trois mois, chez le sieur L..., notaire, qui lui remettra trois cents francs sur sa quittance en bonne forme.

Réponse. Je n'aurai garde d'y manquer.

ARTICLE VII.

Et comme il convient que je fasse respecter le nom que je vais porter, je m'engage à passer six mois, à commencer dès demain, dans une maison religieuse, où je prendrai un air de décence convenable à mon état.

Réponse. Soit ; mais cette retraite me paraît bien inutile ; au reste un mari de 1200 fr. n'a pas trop le droit de faire des représentations ; ainsi, tout comme il vous plaira.

Ce que je viens de rapporter est on ne peut plus exact; le mariage suivit ces

préliminaires qui furent observés en tout point: mademoiselle D. prit le nom et les armes du marquis de F.... sa fille l'imita, l'aîné des garçons porte aujourd'hui le nom du marquis, le second prend le titre de vicomte, et le troisième celui de chevalier; le père putatif de cette *arlequinade* mourut huit mois après qu'il eut vendu son nom à madame D....,' qui, tirant vanité de cet événement, se drape encore comme une duchesse.

CHAPITRE XII.

Commissaires de police, gardes municipaux, sergens de ville.

Mon commissaire, c'est cet homme qui est venu m'insulter pendant que je retournais une salade avec ma belle-sœur, que voilà sur le comptoir du marchand de vin.

Déposition.

« Commissaire, commissaire,
Ici vous avez affaire ! »

Et ces messieurs, j'espère, ont rude besogne à remplir au théâtre. Là, chaque jour,

chaque première représentation surtout est pour eux un jour d'émeute, et, partant, de corvée. L'écharpe et la ceinture (ce n'est pas celle de Vénus) sont continuellement en jeu; respectables insignes, que respecte souvent fort peu le perturbateur de l'ordre public, chez le Français éminemment léger, à plus forte raison quand il siége, en qualité d'amateur payant, dans le temple des plaisirs. L'écharpe du commissaire de police est loin de figurer, comme l'arc-en-ciel, ou comme la baguette modératrice des constables d'outremer. Son *quos ego* ne fait qu'amonceler la tempête. Pour trancher l'obstination du sifflet, il n'a, la plupart du temps, rien de mieux à employer que le coup de main des gardes municipaux et l'épée des *estimables* sergens de ville. L'aimable escorte! c'est la providence tutélaire des mauvais auteurs tombés qui tiennent à leurs trois représentations.

Vous ririez, Messieurs, du fabricant de drames bâtards, qui, par le génie des affaires qui chauffe, introduirait sur la scène un poëte romantique, en cheveux mal peignés,

en cravate noire et en col de chemise *idem*, avec puissant auxiliaire de vêtemens ou haillons analogues. Remerciez Piron, de métromane mémoire, de ce qu'il a, le premier, réhabilité ses chers confrères en Apollon..... Eh bien ! depuis notre glorieuse révolution de 89, l'indispensable officier de paix, connu plus vulgairement sous la dénomination triviale de *commissaire de police*, partage la réhabilitation des favoris ou intrus du Pinde. Il ferait beau, ma foi, sous le règne de l'émeute, d'oser reprendre la farce grivoise de *Préville et Taconnet !* Quelle horreur ! bon Dieu ! dans cet ouvrage indigne, le respectable fonctionnaire public, commissaire de police, n'est qu'une autorité de ruisseau. C'est un drôle, un cuistre, cancre et pauvre hère, qui mange aux frais de sa clientelle en plein vent; ne va-t-il pas jusqu'à fredonner cet inconcevable soliloque :

« Il n'est point de coup, de balafre,
Qui ne retombe sur mon dos ! »

La seule vérité, la seule remarque d'ob-

servation morale qui subsiste, c'est l'amour nomade et badin des modernes *Du Ruisseau* (nom du commissaire de police dans *Préville et Taconnet*) pour les figurantes et danseuses de leur juridiction.

Le grand, le sublime Nicolet est mort. Ce n'est pas le petit Lazari, ce n'est pas le théâtre *des illusions* qui pourrait le remplacer....; mais le commissaire de police vit toujours. Mieux ganté, mieux chaussé, mieux rétribué en considération sociale, mieux éclairé d'opinion politique, le commissaire de police fait partie des bien pensans du juste-milieu: il dégaîne sa rapière pour le juste-milieu; pour le juste-milieu, s'il le faut, si les circonstances l'exigent, il périra victime d'une rencontre avec les journalistes récalcitrans (témoin ce pauvre Benoît). Un commissaire de police mort, vingt autres, cent autres jailliront de sa cendre. Fructueux rameau d'or octroyé par la providence, en temps d'émeutes!

Le superbe Casimir Périer avait obtenu pour garde du corps M. Marrut de Lombre,

le plus poli, le plus *éduqué* des commissaires de police passés, présens et futurs; ce qui ne l'a pas empêché de mourir d'un accès de fièvre *ab irato* rentrée, ce fier président du conseil. M. Marrut de Lombre ne s'en était pas moins fidèlement acquitté de ses honorables fonctions auprès du Pisistrate de l'aristocratie financière.

Mais l'importance, mais l'omnipotence politique d'un commissaire de police en 1833, nous a fait oublier l'humble sphère dans laquelle nous devons nous circonscrire. Comment, aussi, se borner aux faits et gestes de rigueur administrative de ces messieurs dans les coulisses et hors des coulisses; dans les loges et hors des loges; à l'orchestre, au parterre, au balcon, aux baignoires, aux secondes loges, au paradis poulailler; depuis qu'un simple commissaire de police (M. Joly) réglait en arbitre suprême les destinées de la captive de Blaye ?..... O politique ! politique ! tu absorbes tout, voire même les commissaires de police.

Allons, flaneur usé des planches, reviens

à ton fumier dramatique, et garde-toi de troubler, dans leurs hautes fonctions d'ordre social, des personnages aussi graves que les commissaires de police constitués en 1833.

L'arène, au surplus, est encore assez vaste sur nos théâtres, pour y exploiter largement les ridicules des Du Ruisseau de la dynastie citoyenne.

On rougirait trop aujourd'hui de faire la cour aux odalisques de moyen étage. On a femme, enfans, nièces, filleules, etc., etc..... (un ministre prédicant d'outre-mer ne pourrait suffire à ce luxe de bétail domestique). Trouvant tout chez soi, on ne convoite plus rien hors de chez soi; on n'est préoccupé que de la considération inséparable de ses bons et loyaux services cotés au cahier des charges. Puisque l'on veut jusqu'à la fin rester le Caton, le Scaurus du gouvernement de fait, il faut bien régler ses mœurs, ses habitudes, ses allures, ses moindres tics sur la position qu'imposent les reviremens politiques. Administrons un exemple.

Naguère, au bal de M. le préfet de police, on a vu, publie l'indiscrète chronique, on a vu dansantes et walsantes les nobles dames de nos gardes municipaux les mieux famés; les chastes compagnes de nos plus dévoués sergens de ville, se rafraîchissant dans un coin du *Capharnaüm* de la rue de Jérusalem: nos impressionables commissaires de police versaient des larmes d'attendrissement et d'ivresse..... sympathique. Ils ne pouvaient surtout tenir contre les bachiques honneurs dont on accablait et sergens de ville et gardes municipaux, leurs familiers du saint-office d'inquisitoriale et crossante action. En bas, en haut, dans les compartimens voisins, partout, tortures environnantes; n'importe, les hommes aux trois sommations d'usage ont su apprécier l'estime infinie où l'on tenait leurs suppôts en très-haut lieu. Le bal G..... leur a dicté le plan de conduite qu'ils auront désormais à suivre au théâtre, lors dès premières représentations et à toutes les représentations extraordinaires et moins qu'ordinaires. D'abord, pour mirifique et touchant

modèle d'empoigneuse confraternité, des billets d'auteurs, des billets de claqueurs, des billets donnés, des billets gratis aux honnêtes estafiers d'accompagnement exécutif.

Puis, si le prolétaire payant envahit toutes les places, la loge de madame la commissaire et de ses connaissances n'est-elle pas là?..... Nouveau Brutus de l'ordre public, M. le commissaire, officier de paix, sacrifierait jusqu'aux membres de sa famille et progéniture, plutôt que de manquer à l'amitié politique des sergens de ville, des gardes municipaux, et même des mouchards répandus, chaque soir, dans chaque théâtre de Paris.

Donc, MM. les gardes municipaux et *nos seigneurs* les sergens de ville sont toujours sûrs d'occuper, au besoin, un petit coin de la loge du commissaire de police. Dire que se tient là l'état-major d'investigation oculaire et auriculaire, ce serait risquer en pure perte une affreuse calomnie. Certes, nous trouverions beaucoup plus plaisant de noter les observations de goût, émanées de

si hauts justiciers du Parnasse théâtral classico-romantique; mais on ne badine pas avec la force exécutrice. Les grâces du procès-verbal ne connaissent point d'indispositions, de trèves, de relâches, d'indulgentes amnisties. Flanquez M. le commissaire de police dans l'exercice de ses fonctions (toujours au théâtre) d'un commis, ou greffier, ou secrétaire, de deux gardes municipaux, trois sergens de ville, quatre Jeanjeans, ou tourlourous..... même, sans ce dernier auxiliaire de luxe, vous pouvez provoquer tout à l'aise l'émeute absente, et l'appréhender au corps sur sa banquette inoffensive.

Commissaires de police, gardes municipaux et sergens de ville, soyez les inséparables; pour le bon motif, s'entend. Empêchez que l'influence du public d'opposition n'étende jusqu'au dehors sa contagion communicative, quand un privilégié des fonds secrets exige absolument qu'on le *joue*. Rappelez-vous, pour votre gouverne, cette épigramme décochée contre un poëte napoléonien, qui depuis.... s'est fait patriote sincère;

mais alors..... il était flagorneur impérial :

« Par trois cents grenadiers escortant ses écrits,
Enfin ********* se hasarde (1) ;
Il vient de faire un corps de garde
Du temple des jeux et des ris.
C'est en vain contre lui que le public se cabre ;
Et lorsque ********* déplaît,
Il n'a rien de meilleur qu'un sabre,
Pour couper le sifflet. »

L'épée des sergens de ville d'aujourd'hui vaut pour le moins le sabre des grenadiers de l'empire, non pour la gloire extérieure, je suis de votre avis, mais pour que *l'ordre règne* à Paris.

Songez-y bien, jeunes amateurs de scandaleux spectacle et de nouvelles pièces ! L'œil d'inquisition du commissaire de police et de ses honorables souteneurs, MM. les gardes municipaux et sergens de ville, plane sur

(1) C'était lors de l'apparition du drame de *Christophe Colomb*, représenté, je crois, sur le *Théâtre de l'Impératrice* (ancien *Odéon*), au milieu d'un orage épouvantable. On eut recours à la force publique.

vos antipathies republicaines. Siffler un auteur fonctionnaire public en 1833, c'est siffler le juste-milieu (*qui n'est pas du tout sifflable*); c'est siffler le gouvernement (*qui l'est encore bien moins*). Sergens de ville et gardes municipaux, empoignez, sabrez l'opinion dissidente. M. le commissaire de police, officier de paix, vous ordonne de lui faire la guerre, à cette terrible et récalcitrante opposition. Et en avant, marche..... ; le pape et le ciel vous béniront, bons municipaux, adorables sergens de ville. Ainsi soit-il.

Je suis encore à comprendre l'utilité d'un commissaire de police, lancé chaque soir au théâtre, et la bonhomie du directeur qui permet au noble représentant du préfet d'introduire quotidiennement, en vertu d'un billet signé *de ce magistrat d'arrondissement*, quatre ou cinq personnes dans une loge qui lui est personnelle, et dont il ne doit légalement disposer en faveur d'aucun tiers; et vous pourriez remarquer, si vous étiez assez heureux pour connaître les commissaires de police, comme je les connais, que,

non contens d'avoir une loge dans les théâtres, ils se pavanent encore aux stalles, ou bien usurpent la place la plus rapprochée de l'endroit qui leur est assigné pour veiller à la *sûreté publique*, lorsque la société nombreuse qu'ils ont amenée, ne leur permet de se placer que sur la dernière banquette, d'où l'on ne peut ordinairement voir ni la scène ni ce qui s'y passe.

Encore si seulement le commissaire du quartier et de service s'introduisait au théâtre qui lui est affecté; si les confrères dans l'arrondissement desquels n'est point l'entreprise dramatique, et qui par conséquent n'ont aucun droit à des entrées de faveur, ne pouvaient pénétrer au théâtre sans prendre en échange de leur argent le billet indispensable, il n'y aurait alors rien à dire; mais ce n'est point ainsi que calcule l'intéressé commissaire de police; et lorsqu'il se présente au contrôle : Je suis, dit-il aux employés, commissaire de police. Ajoutons parfois que, par un reste de pudeur, il demande à parler à son collègue le

commissaire de service, et celui-ci l'introduit jusqu'au balcon, où il se trouve commodément placé sans avoir dépensé un centime; car il y a encore à dire que les ouvreuses de loges sont d'une politesse exquise avec messieurs de la préfecteure.

Vous croyez peut-être que le préfet se contente de flanquer chacune de nos représentations scéniques, d'un commissaire, de deux commissaires, de trois commissaires, de huit commissaires même (car j'ai vu une représentation à la Porte-Saint-Martin en compagnie de huit commissaires), non, ce nombre n'est point encore suffisant pour le maintien de l'ordre, pour les mœurs, pour la tranquillité publique, et pour tout ce que vous voudrez.

L'officier de paix, que la révolution de juillet avait tué, vient, comme le phénix, de renaître de ses cendres, avec cette différence seule qu'il ne porte plus son ancien costume, l'épée, les épaulettes d'argent et l'habit bleu galonné. Sa place lui est maintenant assignée aux stalles, et c'est encore

à ce bon monsieur Gisquet que nous devons la renaissance de cet intéressant officier bourgeois.

En cas d'émeute théâtrale, un commissaire et un officier de paix ne seraient point en sécurité avec quinze gardes municipaux et dix ou douze sergens de ville. Puis, la police a tant de ramifications estimables et tant de braves gens à son service, qu'il faut bien que ceux-ci gagnent *loyalement* l'argent du peuple. Aussi le chef du bureau des théâtres, à la préfecture, envoie, tous les soirs, trois ou quatre de ses inspecteurs, quinze ou vingt agens subalternes, puis une masse de ces individus tarés, qui, les *cinq et six juin* de si funeste mémoire, abdiquèrent provisoirement leurs fonctions de *rousses* (c'est ainsi que les voleurs appellent les mouchards chargés de les arrêter) pour faire de la politique : assez de procès nous ont donné la clef de cette fameuse émeute, et chacun de nous sait maintenant, comme dans l'affaire du *coup de pistolet*, à quoi s'en tenir là-dessus.

Le lecteur peut facilement juger du nombre d'individus attachés à la préfecture, par la quantité de ceux qui, chaque soir, exploitent seulement les théâtres.

J'oubliais encore les clercs du commissaire, messieurs ses fils, au défaut de ceux-ci, messieurs ses neveux ou cousins, qui jouissent de leurs entrées, sans y avoir les plus légers droits. Deux ou trois jours de suite ils entrent au théâtre en causant avec le commissaire, s'arrêtent un moment devant les contrôleurs, en paraissant soutenir une conversation animée, donnent simplement un coup de chapeau, et passent sans difficulté; le contrôleur en chef pense aussitôt que la personne qui cause avec le commissaire de service est elle-même un commissaire ou un employé de la préfecture, et croit que son service l'appelle au théâtre. Insensiblement notre homme se fait connaître par son assiduité à suivre les représentations, et si le hasard amène le contrôleur à lui demander : En quelle qualité avez-vous vos entrées, monsieur? — Je suis le clerc

de monsieur le commissaire, je suis le fils du commissaire, je suis le neveu ou le cousin du commissaire. Telle est la réponse.

Un homme qui, avant la révolution de juillet, faisait dans un petit journal de la polémique plus que vigoureuse contre le directeur P....., et qui, dans un article littéraire, voulut nous prouver et prouver à trente-neuf immortels, qu'il fallait que M. Scribe devînt le *quarantième* des trente-neuf, M. L....., auteur de quelques vaudevilles, se fit tout à coup, de patriote qu'il était, enragé juste-milieu. Ce changement d'opinion lui valut successivement les titres et les émolumens d'officier de paix, de commissaire de police de deuxième classe. Les vues de M. L... se portaient plus haut. La représentation du *Fossé des Tuileries* lui permit de montrer au grand jour, je veux dire à la clarté du lustre et de la rampe, son amour pour Louis-Philippe, le *grand homme de paix*. Son zèle l'emporta même si loin, qu'un commissaire de police de service à la troisième représentation de

cette pièce, fut obligé de tempérer son ardeur et de lui faire remarquer, qu'il n'avait point d'ordres à recevoir de lui, son subordonné, de lui, alors simple officier de paix.

C'est au *fossé des Tuileries* que M. L... dut son avancement.

J'ai déjà dit, en parlant de la *censure*, que le préfet Gisquet, juge et partie dans sa cause, ordonna la suppression des couplets que le public trouvait piquans et vrais, et s'obstinait à faire bisser. L'officier de paix L... se constitua le défenseur de son Mécène de la rue de Jérusalem, et celui-ci le récompensa de son zèle en le nommant commissaire de police de première classe de la bonne ville de Paris.

Ce n'est point ici le cas d'appliquer au commissaire de police L..... ces paroles de Napoléon :

« Honneur au courage malheureux ! »

CHAPITRE XII.

Les Animaux dramatiques.

Ah ! Macaire, qu'avons-nous fait ? si l'on savait ce qu'il en coûte pour cesser d'être un moment vertueux, l'on se donnerait plutôt la mort que de la donner à son semblable; car, Macaire, voilà toujours comme un second crime devient la fatale conséquence d'un premier, Macaire.

Le Chien de Montargis.

Avance ici, que je dis, César, et dépose devant ces Messieurs.

Mon César a encore trois pattes au service de la patrie.

SERRES, *la Caricature.*

L'éléphant resta ainsi couché trois heures sur vingt-quatre, ce qui prouve clairement que M. de Buffon, ce célèbre naturaliste, s'est trompé en affirmant le contraire.

(*Explication de l'Eléphant* par M. Huguet, qui n'est pas naturaliste, mais qui est en revanche actionnaire du Cirque-Olympique, et pourvoyeur des différentes ménageries d'Europe, ce qui est bien plus adroit.)

Barbare, tu n'aimes pas mon amant, tu le traites d'odieux compétiteur; eh bien! scélérat que tu es, car tu n'es qu'un malheureux scélérat, les animaux de la forêt protégeront mon époux. Je le confie aux tigres, aux lions, aux ours, aux serpens, au grand pélican blanc, qui est vivant, qui a des dents; et tous ces animaux intéressans prendront pitié de mon sentiment, assurément, méchant.

Les Lions de Mysore.

Aux mélodrames nouveaux
La foule s'arrête;
J'aime mieux les animaux,
Ça n'est pas si bête.

Chanson populaire.

Pouvais-je croire, lorsque j'admirais l'intelligence, l'entente de la scène, la diction naturelle et la pantomine expressive d'un *caniche* dramatique, que, vingt ans plus tard, mes yeux seraient témoins de débuts

autrement extraordinaires encore que ceux du chien de Montargis? non; et pourtant j'ai vu successivement l'intéressante famille des quadrupèdes lutter, heureusement, sur notre scène dramatique avec de vieux comédiens, et déployer, en proportion de leurs facultés d'entendement et de discernement, autant et plus d'intelligence même que certains artistes qui jouent la comédie depuis trente et trente-cinq ans.

J'avoue que je fus saisi d'un saint respect, la première fois que j'assistai à la représentation du *Chien de Montargis*. Quelle satisfaction, quel plaisir ne m'avez-vous pas fait éprouver, monsieur Guilbert de Pixérécourt! mais aussi, que de nuits blanches il vous a fallu passer pour préparer le grand rôle de votre caniche! C'est qu'un auteur doit avant tout être vrai, être naturel; et quel travail pour faire tenir à chacun de ses personnages le langage qui ressort de son caractère et du rôle qu'il doit jouer. Ah! je ne mets pas en doute l'ennui que vous avez éprouvé pour écrire cette pièce d'une facture exception-

nelle; et plus d'une fois, j'en suis certain, vous avez rencontré de nombreuses difficultés, lorsque vous avez voulu faire convenablement parler votre muet. En définitive, si c'est un chien de métier et un métier de chien que celui d'écrire pour les bêtes, il est maintenant prouvé, et le premier vous en avez offert la preuve, que c'est une littérature productive que celle qui se consacre exclusivement à mettre au grand jour les talens des animaux, et par le temps qui court, c'est une branche d'esprit à exploiter.

De tous les artistes qui ont fait leurs débuts avec plus ou moins de succès et d'agrément dans la pièce du directeur actuel de la Gaîté, et dans ce rôle de chien, je n'en vois qu'un à mettre hors ligne. Son nom m'échappe; je me rappelle seulement qu'il appartenait en 1816 à un charcutier du faubourg Saint-Martin. Avec quel art cet acteur se ménageait les entrées et les sorties de ses scènes à effet! Quel naturel il avait, alors que, saisissant la sonnette, il appelait au secours de son maître. Le bon, le ver-

tueux Marty l'avait pris en amitié : j'ai toujours pensé que cet excellent comédien lui avait donné quelques leçons en cachette. Avec un tel maître il était de toute impossibilité que l'élève ne s'élevât pas à la hauteur du professeur. Marty ne fera plus d'éducation théâtrale comme celle-là, et c'est une perte pour l'art dramatique.

J'arrive à parler de ce pauvre *Parga*, dont la vie domestique et théâtrale offre tant d'intérêt. Une larme inonde mon visage. Pauvre Parga ! toi, si gai, si folâtre, si gourmand de galette, des misérables ont osé t'enlever à l'amour de ton maître, à l'estime de tes camarades, à l'amitié de ceux qui te connaissaient et qui avaient tant de plaisir à satisfaire à ta faim insatiable de pâte ferme. Les misérables n'ont pas craint de t'empoisonner, Parga à l'âme si candide, au cœur si noble, au regard si doux, toi, la bonhomie par excellence, exempt de vices, coulant paisiblement ta vie du boulevart Saint-Martin aux coulisses du théâtre.

Oh ! que ne peux-tu renaître et vivre éter-

nellement pour sécher les larmes de ton pauvre ami Serres, inconsolable de t'avoir perdu. Toi, son Parga, toi, qui ne le quittais, chaque fois qu'il s'éloignait du théâtre, que lorsqu'il t'avait payé de la bonne galette.

Pour vous, lecteurs, qui n'avez aucune souvenance de Parga, je vais retracer quelques-uns des faits de sa vie domestique.

Vous n'avez point oublié la pièce: *la Caricature*, dans laquelle Mélanie représentait d'une manière si gaie, si folâtre, le rôle de *l'Émeute*. Vous vous rappelez la tête piquante de cette jolie fille, et ses contours gracieux formés par la main des amours? Je sais votre réponse.

Vous avez encore présens à la mémoire ce *garçon brasseur* escorté de son chien, qui chantait avec une verve populaire :

« A Philipp' premier notr' nouveau monarque, »

et l'acteur qui avait empreint ce rôle d'un cachet si original. Eh bien! ce chien, ce Cé-

sar, comme Serres l'appelait, c'était l'infortuné Parga ; Parga qui *a vécu*, et qui, dans les trois journées, eut une patte cassée au service de la patrie.

Pour être juste envers tout le monde, il faut le dire ; Parga, d'un caractère indépendant, préférait la liberté de courir aux applaudissemens qu'il recevait au théâtre, et plus d'une fois Serres fut sur le point d'entrer en scène sans le vagabond personnage qui se promenait en flâneur sur le boulevart, tandis que le troisième coup de sonnette avait cessé depuis long-temps de se faire entendre. Force fut de recourir à l'arbitraire, et d'attacher Parga quelques heures avant la représentation de *la Caricature*, pour pouvoir trouver M. César. Au moment d'entrer en scène, Serres lui donnait un morceau de galette, un autre à sa sortie ; puis il fut obligé d'en ajouter un troisième pour engager M. Parga à ne point manquer au public en quittant la scène (escapade qu'il commit plusieurs fois) et lui épargner le désagrément d'être sifflé. Ce sont au reste des égards que l'on se doit

entre camarades, et l'on sait que Serres est bon camarade dans toute l'acception du mot.

Pour en finir avec notre chien artiste, qui parut pour la première fois dans la pièce *la Prise de Parga* (origine de son nom), je dirai qu'il avait une singulière manie. Ami ou non, sortiez-vous du théâtre, il vous accompagnait jusque chez le pâtissier. Arrivé devant la boutique, il se plaçait entre vos jambes, de manière à vous empêcher de passer, il jetait un coup d'œil sur la galette, et semblait vous dire : *J'en veux.* Si vous n'écoutiez pas sa demande, il vous regardait vous éloigner. Vous l'appeliez, il vous suivait des yeux, toujours stationné devant la boutique du pâtissier; puis, lorsqu'il n'avait rien obtenu, la tête basse, il retournait au théâtre, dans l'espoir de rencontrer un être compatissant à ses peines, et son amour pour la pâtisserie était si généralement connu des artistes et des habitués du café de la Porte Saint-Martin, que Parga mangeait régulièrement pour

trente ou quarante sous de galette par jour. Le pauvre bonhomme !

Les fastes dramatiques des animaux exigent que d'une petite bête, je passe à un plus gros et plus gras quadrupède. D'un chien à un éléphant la transition est prononcée : ainsi le veut la vérité historique. J'ai, du reste, peu de choses à dire sur miss Djeck et miss Betzy. L'empressement que les habitans de Paris et ceux de la banlieue ont mis à suivre les représentations de *l'Éléphant du roi de Siam* me dispense d'énumérer les talens scéniques de ces deux colosses du théâtre ; seulement une chose me frappa quelque temps après l'apparition de cette pièce ; ce fut de voir le théâtre du Cirque en pleine déconfiture, après d'incalculables succès et cent mille écus en caisse, grâce à miss Djeck. Explique qui pourra cette anomalie.

Miss Djeck, quoique d'un caractère doux et d'une humeur égale, est rancunière. Depuis long-temps elle avait pris en haine un de ses cornacs ; chaque fois qu'il s'approchait d'elle, elle *baretait*, et lui témoignait par là

le déplaisir que sa présence lui faisait éprouver. Un matin, le malheureux fut trouvé mort et à moitié défiguré. Elle l'avait écrasé sous ses pieds. Quadrupède homicide!...

En revanche, quelle tendresse elle porte à son second cornac, que de précautions elle prend pour le déshabiller lorsqu'il est gris! et il a contracté l'habitude de se griser tous les jours; avec le secours de sa trompe, elle lui prépare son lit, elle le couvre ensuite de ses vêtemens, et veille à ce que personne n'approche de lui. Malheur à l'imprudent qui troublerait ce silencieux tête-à-tête. Il ne sortirait pas vivant de la chambre à coucher de la grosse demoiselle.

M. Huguet lui-même, en parlant à Djeck l'anglais, cette langue qu'elle comprend à merveille, ne pourrait peut-être pas approcher son élève sans craindre sa colère.

Ma plume a maintenant à décrire la nombreuse ménagerie du courageux Martin, sur le compte duquel on s'est plu à débiter mille bruits absurdes. Les journaux ont annoncé sa mort, et il jouit d'une santé par-

faite; sa lionne Fanny l'a dévoré, et Martin la montre encore à la curiosité publique. Je ne vois pas de meilleur démenti que celui-là.

C'était un spectacle curieux et des plus extraordinaires à offrir au public, que l'aspect d'animaux féroces obéissant à la voix et au commandement d'un seul homme. Malheureusement pour les administrateurs du Cirque, explorateurs de tous les genres, lorsqu'ils eurent l'idée des *Lions de Mysore*, la curiosité publique n'était plus assez grande, assez vive pour qu'ils pussent espérer un succès pareil à celui qu'avait eu deux années auparavant, *l'Éléphant du roi de Siam*. On savait déjà jusqu'à quel point Martin était parvenu à dompter ses lions, sa terrible hyène : on avait été témoin de sa hardiesse à pénétrer dans la cage de ce redoutable quadrupède; aussi le succès, en dépit de la pompe du spectacle, de la richesse des décors, ne répondit-il pas à l'attente directoriale. La pièce eut un petit nombre de représentations fructueuses, et

Martin, accompagné de ses serpens, de ses lions, de son pélican et de ses perroquets, passa bientôt le détroit en disant :

« Illustres animaux, espoir de votre maître,
C'est à Londres qu'il faut vous faire enfin connaître. »

CHAPITRE XIV.

Comme quoi l'Opéra peut être encore le théâtre des mœurs.

Ces tapis sont brillans,
Ces glaces magnifiques.
Ah ! qu'il faut de rubriques
Dans ces endroits galans
Pour attraper six francs !

L'Opéra, ce théâtre des illusions, avec la bienveillante protection de M. le vicomte Sosthènes, allait perdre enfin son antique im-

moralité, et redevenir, comme à sa naissance, vierge de toute souillure, quand la *comédie des Trois Journées* apparut sur la scène politique. La rapidité avec laquelle les auteurs en amenèrent le dénouement, causa la chute du moral vicomte, et fit tomber de ses mains un sceptre brillant encore d'avenir et d'intentions pures et saintes comme les bénédictions de l'archevêque de Paris.

Anna, une danseuse à laquelle ce protecteur des mœurs et des arts portait le plus vif intérêt, et qu'une de mes cousines me permit de captiver, en m'adjugeant l'honneur de manger les cinq mille livres de rente qu'elle laissa en mourant, bayadère, syrène qui m'aima comme toutes les autres m'aimèrent, éperduement, tant que dura mon héritage, me parla la première des réglemens que le noble auteur des jupons allongés voulait introduire à l'Opéra et y faire exécuter, sous peine, pour un premier comme pour un dernier sujet, de voir son engagement frappé de nullité.

Dans un de ces momens d'épanchement

de volupté, où le cœur seul raisonne, je fus assez heureux pour obtenir de mon enchanteresse communication de ces réglemens qui, plus tard, devaient régir l'Opéra. Je ne confiai qu'à ma main le soin d'en prendre copie; je les offre à mes lecteurs, tels qu'ils devaient être promulgués et insérés au Bulletin des lois de l'Académie morale de musique.

PRÉAMBULE.

Nous qui régnons sur les coulisses
Et dans de magiques palais;
Nous juges de l'orchestre, intendans de ballets,
Premiers inspecteurs des actrices,
A tous, nos fidèles sujets;
Vents, fantômes, démons, déesses infernales;
Dieux de l'Olympe et de la mer,
Habitans des bois et de l'air,
Monarques et bergers, satyres et vestales,
Salut: à notre avènement,
Chargés d'un grand peuple à conduire,
De lois à réformer et d'abus à détruire,
Ouï notre conseil sur chaque changement
Que nous désirons introduire,
Nous avons rédigé ce nouveau réglement
Conforme au bien de notre empire.

ARTICLE PREMIER.

A tous nos musiciens connus ou non connus ;
Soit de France, soit d'Italie,
Passés, présens, à venir ou venus,
Permettons d'avoir du génie.

ART. II.

Vu que partout la médiocrité
A besoin d'être encouragée ;
Toute insipide nouveauté
Sera par nous à grands frais protégée ;
Pour les chefs-d'œuvre de nos jours
Réservons notre économie
Et laissons la gloire au génie
De réussir sans nos secours.

ART. III.

L'orchestre plus nombreux : sous une forte peine,
Défendons que jamais on change cette loi,
Six flûtes au coin de la reine (1),
Six flûtes au coin du roi ;
Basse ici, basse là, cors de chasse, trompettes,
Violons, tambours, clarinettes ;
Beaucoup de bruit, beaucoup de mouvemens,
Pour la mesure un batteur frénétique :
Si nous n'avons pas de musique,
Ce n'est pas faute d'instrumens.

(1) On espérait toujours que d'un moment à l'autre l'auteur de : *Mes amis, plus de hallebardes*, se remarierait.

Sur le récitatif, même sur l'ariette,
Doit peu compter l'auteur des vers,
Comme à son tour l'auteur des airs
Doit peu compter sur le poëte.

ART. V.

Si tous deux tristement féconds,
Sans feu comme sans caractère,
Ne donnent qu'un vain bruit de rimes et de sons,
En faveur des paillards qui lorgnent au parterre,
On raccourcira les jupons.

ART. VI.

Des pièces les plus mal tissues,
Comme on ne sait plus s'effrayer,
Que même des fragmens ne peuvent ennuyer,
Et que les nouveautés sont toujours bien reçues,
Pourrions quelques jours essayer
Un spectacle complet en scènes décousues (1).

ART. VII.

Avions résolu de concert
De régler des ballets et le nombre et la forme;
Mais l'opéra par leur réforme
Serait régulier et désert.
Que nos ballets soient donc brillans et ridicules;
Qu'on vienne encor, comme jadis,
En pas de deux, en pas de six
Danser autour de nos hercules;
Que Julia la belle, en déployant ses bras,

(1) M. Véron offre souvent ce spectacle original.

Sautille au milieu des batailles;
Que Perrot l'aérien batte des entrechats
Pour égayer des funérailles.

ART. VIII.

Ordre à nos bons auteurs, pour eux, pour l'opéra,
D'user modérement des revues de coulisses:
Permettons donc à Scribe, Auber et Caraffa
L'usage illimité de toutes nos actrices.

ART. IX.

Pour soutenir l'auguste nom
De la royale académie,
On paira mieux. . .
. . . . . .
Mais qu'ils n'espérent pas que leur fortune croisse.
. . . . . .
. . . . . .

ART. X.

Rien pour l'auteur de la musique,
Pour l'auteur du poëme rien,
Le poëte et le musicien
Doivent mourir de faim selon l'usage antique.

ART. XI.

En attendant que pour le chœur
On puisse faire une recrue
De quinze ou vingt beautés qui parleront au cœur
Et ne blesseront point la vue,
Ordre à ces mannequins de bois,
Taillés en femmes, enduits de plâtre,

De se tenir immobiles et froids
Adossés en statue aux piliers du théâtre.

ART. XII.

Tout rempli du vaste dessein
De perfectionner en France l'harmonie,
Voulions au pontife romain
Demander une colonie
De ces chanteurs flûtés qu'admire l'Ausonie;
Mais nous avons vu qu'un castra,
(Car c'est ainsi qu'on les appelle),
Etait honnête à la chapelle,
Mais indécent à l'Opéra.

ART. XIII.

Pour toute débutante
Qui veut entrer dans les ballets,
Quatre examens au moins, c'est la forme constante :
Primo, le duc qui la présente,
Y compris l'intendant et les premiers valets.
Ceux-ci, près de la nymphe, ont droit de préséance.
Secondo, nous, ses directeurs.
Tertio, son maître de danse.
Quarto, pas plus de trois acteurs.
Total : onze examinateurs.

ART XIV.

Fières de vider une caisse,
Que celles qu'entretient un caissier général
N'insultent pas dans leur ivresse
Celles qui n'ont qu'un duc; l'orgueil sied toujours mal,
Et la modestie intéresse.

ART. XV.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

ART. XVI.

Le nombre des amans limité désormais,
Défense d'en avoir jamais
Plus de quatre à la fois, ils suffisent pour une.
Que la reconnaissance égale les bienfaits,
Que l'amour dure autant que la fortune.

ART. XVII.

Que celles qui, pour prix de leurs heureux travaux,
Vivent déjà dans l'opulence,
Ont un hôtel et des chevaux,
Se rappellent parfois leur première indigence
Et leur petit grenier, et leur lit sans rideaux.
Leur défendons en conséquence
De regarder avec pitié
Celle qui s'en retourne à pié.
Pauvre enfant dont l'innocence
N'a pas encor réussi;
Mais qui, grâce à la danse,
Fera son chemin aussi.

ART. XVIII.

Item : ordre à ces demoiselles
De n'accoucher que rarement;
En deux ans une fois; qu'une fois seulement.

Paris ne goûte pas leurs couches éternelles.
Dans un embarras maudit
Ces accidens là nous plongent;
Plus leur taille s'arrondit,
Plus nos visages s'allongent.

ART. XIX.

Item, très-solennellement,
Prononçons une juste peine
Contre le ravisseur qui vient insolemment,
L'or en main, dépeupler la scène.
Taxe pour chaque enlèvement;
Cette taxe, imposée à raison du talent,
De la beauté surtout : tant pour une danseuse,
Tant pour une jeune chanteuse,
Rien pour celle des chœurs, nous en ferons présent;
Et pour qu'on ne prétende, à faute d'ignorance,
Sera la présente ordonnance,
Imprimée, affichée à tous nos corridors,
A ceux des loges, aux coulisses,
Aux palais des Rolands, aux chambres des Médors
Et dans le boudoir des actrices;
De plus, en nos foyers sera ledit arrêt
Enregistré dans la forme ordinaire,
Pour le bien général et pour notre intérêt,
Détruisant, annulant, autant que besoin est,
Tout règlement à ce contraire.

Dans l'intérêt de l'Opéra, j'ai cru devoir rapporter fidèlement les articles de ce nou-

veau code. Que le directeur réfléchisse mûrement à l'esprit de sagesse qui les a dictés; et dès ce moment je demeure convaincu qu'il sent la nécessité de les rendre exécutoires dans son vaste empire.

CHAPITRE XV.

Liaisons. Mariage de cœur.

Tiens, elle n'est donc plus avec son même!

ODRY.

Je demande une chose, gendarmes, c'est que tout le monde s'embrasse, et que ça finisse.

SERRES.

L'hymen est un grand char avec un beau timon,
Et les pauvres époux sont dans cette aventure
L'attelage qui doit faire aller la voiture.
Si le couple attelé va de même vigueur,
S'il est bien assisté par l'âge ou par l'humeur,
De son pur mouvement et sans autre ressource
Le char ira roulant jusqu'au bout de sa course,
Sans danger, sans secousse, et d'un pas fortuné;
Mais si l'un des coursiers est vieux et ruiné,
Ou s'il a seulement moins d'ardeur et de force,
La roue et le chemin à l'instant font divorce;
Le timon mal guidé se brise avec fracas,
Et le char culbuté se rompt en mille éclats.

Comédie inédite.

Figaro, si j'ai bonne mémoire, regarde le mariage comme la chose la plus bouffonne

du monde : les comédiens, qui possèdent en général Beaumarchais sur le bout du doigt, envisagent cet acte de démence sous un rapport plus comique encore. Après cela, on s'explique facilement l'espèce d'aversion qu'ils éprouvent pour le mariage, et leur empressement à former des liaisons qu'ils peuvent rompre à volonté. Depuis quelques années pourtant, je le dis à la louange des acteurs, j'ai remarqué en eux moins de légèreté et plus de constance dans leurs affections. A la la vérité, l'intérêt seul les détermine quelquefois à violenter leurs propres sentimens, lorsqu'ils recherchent la possession d'un cœur pour lequel ils n'ont aucun amour.

Mais quelle folie, quel acte de déraison pour une femme qui n'a point embrassé la carrière théâtrale, que l'envie d'épouser un homme que son goût a jeté sur la scène ! A combien de tourmens ne s'expose-t-elle pas, et quel avenir, en perspective surtout, lorsqu'elle a fait choix pour son mari d'un acteur qui n'a aucun avenir théâtral, et qui pos-

sède en revanche force dispositions à s'amuser et à faire des fredaines !

Que la femme tentée d'épouser un comédien médiocre, lise ces quelques lignes, et certes elle n'enviera pas le sort de l'épouse de Tiberce. Ce Tiberce débuta au défunt Panorama dramatique; il y obtint ces bravos qu'un public bienveillant prodigue aux élèves sur lesquels une administration vierge fonde quelque espoir. La modicité de ses appointemens le plaça bientôt dans la cruelle nécessité de faire des dettes, de contracter des emprunts, et, quand vint le moment de liquider, il annonça à ses créanciers qu'il se voyait dans l'impossibilité de satisfaire à leurs justes demandes. Les oppositions arrivèrent, et par suite la retenue sur les appointemens; mais Tiberce trouva encore le moyen de faire entendre raison à ces hommes à argent. Je passe sous silence l'incalculable série de ses fredaines et je le prends au moment où, sans crédit chez le bottier, il imagine un expédient assez original pour se procurer une chaussure. Il

monte au magasin du théâtre, essaie quelques paires de ces bottes jaunes que portent les chevaliers dans les mélodrames, et, avec le secours d'une bouteille de cirage, transforme le jaune en noir, et la botte de chevalier en botte bourgeoise. Malheureusement, la marche forcée de l'artiste usait les bottes théâtrales en huit jours. Un mois en avait déjà vu disparaître quatre paires du magasin, quand le directeur L...., averti que sa chaussure dramatique courait avec les pieds de Tiberce les rues de la capitale, signifia à son pensionnaire qu'il n'entendait plus être son fournisseur exclusif, et il lui procura les moyens de trouver un Sakoski ou un Montigaud.

Lorsque Tiberce eut quitté le Panorama dramatique pour l'Ambigu, il lui vint à l'idée de se marier... puis il ne se maria pas, et à l'entendre c'était toujours dans huit jours qu'il obtenait sa future, future qui n'existait que dans son imagination. Il y allait de son intérêt, ajoutait-il, car son directeur lui avait promis une gratification, et le caissier avait

ordre de la lui compter le lendemain de ses noces. Il rencontra un jour un de ses amis, qui avait débuté comme lui au Panorama : Comment va, mon vieux (je rapporte mot pour mot la conversation)? ce vieux garçon, que je suis aise de le voir! Depuis quand arrivé? — Depuis trois jours. — Tu restes à Paris? — Non; je retourne à Bordeaux. — Bordeaux! gentil pays, charmant! charmant (1)! Nous dînons ensemble? — Tu as donc de l'argent? — Non; et toi? comment, Gustave, tu n'en as pas? — Non, mon ami. — Diable : c'est vexant; j'ai pourtant le désir de faire un bon dîner. Attends-moi deux minutes.

Bonjour, toi, Fleury, dit-il au limonadier du café de l'Ambigu; j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre, mon vieux. — Quelle

(1) Ce mot me rappelle la visite du duc d'Angoulême à l'école de Saint-Cyr. Il arriva au moment du dîner des élèves, s'approcha de quelques uns, et leur demanda : Que mangez-vous là, Messieurs? — Monseigneur, ce sont des pois. — Des pois, *joli, joli;* et vous, Messieurs? — Monseigneur, des pommes de terre. — Des pommes de terre, *charmant, charmant;* et le prince se retira aussitôt.

nouvelle, Tiberce? — Je me marie, mon vieux. Ce bon Fleury; tu sais que mon directeur m'a promis une gratification; elle me servira à payer mes dettes, et je ne voudrais pas te faire perdre une obole, à toi. Ce bon Fleury! Je quitte à l'instant le caissier; je t'ai porté pour quarante-cinq francs. Demain tu les toucheras. — Mais, Tiberce, tu ne me dois pas tant. — Ah! qu'est-ce que tu me dis là! —Au surplus, je vais consulter mon registre... Parbleu! je le savais bien; tu ne me dois que trente francs. — Trente francs! est-ce contrariant! — Pourquoi? — Parce que tu ne pourras pas être payé; j'ai dit au caissier quarante-cinq fr.; depuis deux heures, je le tiens avec ma liste; ses calculs sont faits..., et s'il faut qu'il les change, mes créanciers ne seront pas encore payés demain. — Attends, il y a moyen d'arranger cette affaire : je toucherai demain quarante-cinq francs et je te remettrai, le soir même, quinze francs. — C'est juste; tu as une bonne idée: mais remets-les moi tout de suite. Ce bon Fleury, il a une

bonne idée ! Merci, mon vieux, n'oublie pas surtout d'aller demain chez le caissier.

Et, bras dessus bras dessous, les deux artistes prennent le chemin des Vendanges de Bourgogne, où, moyennant les quinze francs de Fleury, Tiberce paie à dîner à Gustave.

Le lendemain, le limonadier monta au théâtre. Le caissier se moqua de sa crédulité, et en descendant, je ne sais si Fleury inscrivit à l'article Tiberce : Pour *argent prêté*, quinze francs.

Tiberce se maria pourtant; mais des scènes inévitables amenèrent bientôt une rupture éclatante. Madame Tiberce a trouvé un aimable consolateur. Quant à son *scélérat* d'époux, il parcourt la province, faisant toujours des fredaines et des emprunts.

De Tiberce, je passe à Emile, qui, longtemps épris de Stéphane, devait l'épouser... et ne l'épousa pourtant pas. Actuellement avec Lesbie, une des actrices les mieux faites de la capitale et dont les contours gracieux inspirent la volupté, combien de jours le volage en sera-t-il sérieusement amou-

reux ? Si j'en crois pourtant un bruit venu jusqu'à moi, on dit que le maire du sixième arrondissement pourra peut-être, dans quelques mois, leur lire les articles 212 et 213 du Code civil.

Emile est un gros courtaud d'un caractère jovial; ses yeux sont vifs, son nez aquilin, sa chevelure blonde, touffue et frisée; son talent l'a placé au rang de nos meilleurs comiques. Gastronome consommé, gourmand insatiable, convive spirituel et bon camarade, tel est, avec ses vingt-huit ans, notre amoureux artiste.

Fils d'un docteur de notre estimable Faculté, il entra fort jeune au collége; ses études terminées, son père voulut lui faire prendre ses inscriptions à l'École de Droit. Il préféra l'étude de l'avoué à l'amphithéâtre de dissection, et se sentit plus de dispositions à écorcher ses cliens judiciairement, que le scalpel en main. Après six mois *de palais*, il fut promu au grade de troisième clerc. Le docteur était enchanté de la conduite exemplaire de son illustre rejeton : mais voilà que

le goût du théâtre se développe avec tous ses symptômes dans le cœur du jeune homme, qu'un beau matin il prend le chemin de la rue Notre-Dame-des-Victoires, monte en diligence en abandonnant sans regret l'honnête *Pigeau*, le complaisant *Rogron* et le *Code de procédure*, et qu'il se dirige vers un chef-lieu, pour faire jouir les administrés de M. le maire du talent que le ciel lui a départi dans sa miséricorde.

Ses débuts furent accompagnés d'un déluge de sifflets; les gros sous, les pommes, les poires cuites et crues lui furent prodiguées jusqu'à l'excès. Il ne se laissa point abattre par ce malheur commun même aux plus grands artistes, il étudia et étudia, acquit, en peu de mois, l'habitude des planches, et avec un peu de métier, il devint aussi supportable que ses camarades.

Plusieurs années il exploita la province. Rouen, Marseille, Bordeaux eurent l'avantage de le posséder dans leurs murs. Sa réputation s'augmenta par de nombreux travaux. Les directeurs des théâtres de Paris

lui firent des propositions auxquelles il s'empressa de répondre. Les Parisiens l'accueillirent avec bonté, et, depuis huit années théâtrales, il a le privilége de les faire rire, ce qui a bien son prix.

Son père, avec lequel il avait eu la maladresse de se brouiller, ne pouvait lui tenir rancune; un raccommodement commandé par ses succès eut bientôt lieu: mais les tours plus ou moins plaisans que le fils jouait encore à l'auteur de ses jours, occasionaient souvent des querelles. Peu à peu, à la colère succédaient les accès de tendresse, et, dans ces momens de joie, le docteur riait encore des nombreuses folies de son fils.

Un tour cependant, que je rapporterai pour son originalité, lassa la patience du vieillard et l'affligea cruellement.

Emile mangeait à table d'hôte, et, par suite de ses dépenses excessives, ne payait pas exactement le prix de sa pension: il s'était fait ouvrir un crédit dont chaque mois augmentait le total. Son créancier, impatienté de ne pouvoir rentrer dans ses fonds,

lui signifie qu'il ne peut plus l'admettre au nombre de ses pensionnaires, et le prie très-honnêtement de transporter son appétit et son estomac ailleurs que chez lui. Cette touchante péroraison ne devait nécessairement pas être du goût de notre comique; aussi ne s'empressa-t-il pas d'y répondre comme son créancier s'y attendait. L'hôtelier, lassé de l'entêtement et de l'exactitude qu'Emile mettait à suivre les heures des repas, et craignant de le voir exécuter la menace qu'il lui avait faite de ne jamais le payer, s'il était congédié, cherchait un moyen adroit de concilier ses intérêts avec les égards qu'il était encore forcé d'avoir pour l'artiste. Un hasard le servit au delà de son espérance, et lui procura le paiement de ses dîners.

La femme du créancier portait dans son sein un gage de la tendresse de son époux; on attendait d'un moment à l'autre l'apparition du nouveau-né : quel docteur se chargera de lui ouvrir les portes de ce pauvre monde ? — Parbleu ! dit Emile à son hôtelier, j'ai votre affaire : je sais un accoucheur qui

jouit d'une haute réputation, mon père, enfin, qui vous consacrera tous ses soins et vous traitera à peu de frais. La proposition acceptée, l'hôtelier redouble d'attentions pour le fils du docteur. Arrive l'instant critique; un petit bonhomme comble la famille d'allégresse. Le docteur, qui demeure à Belleville, en descend régulièrement tous les matins pour veiller à la santé de l'accouchée, à celle de son illustre fils, et compte, comme de raison, sur de bons honoraires : mais le diable avait eu probablement un entretien avec Emile, et il lui avait mis en tête de faire payer sa pension par son cher papa. Cette idée, qu'il communiqua à son hôtelier, et à laquelle celui-ci avait déjà pensé, obtint l'assentiment général, et le pauvre docteur reçut en échange du mémoire qu'il présenta, la carte des dîners de M. son fils. Le papa s'emporta, voulut être dédommagé des nombreuses visites qu'il avait faites; lui, qui avait eu la bonhomie de quitter tous les matins Belleville et de faire deux lieues à pied pour soigner sa cliente. Le père

du nouveau-né tint bon, reçut encore quelque temps Emile, mais ne lui fit plus crédit.

Ludwig, un de nos plus spirituels vaudevillistes, vous donnera la preuve qu'il existe des liaisons que l'amour seul rend plus durables que les actes de l'état civil et les actes notariés.

C'est une vengeance de mari que je vais rapporter. Le jour choisi pour venger son honneur outragé paraît : notre époux commande un dîner de vingt couverts, invite ses amis les plus vrais, au nombre desquels se trouve Ludwig, fait préparer une chaise de poste, se rend à sa caisse, y puise dix mille francs qu'il renferme dans son portefeuille, les dépose dans le coffre de la voiture, et passe une partie de la journée avec sa femme toute surprise des attentions délicates et extraordinaires dont il l'accable.

Les convives réunis, il a soin de faire placer sa femme auprès de Ludwig, son amant, et l'on sert le potage. Les amis des coupables s'imaginent que le mari ne doute de rien ; la gaîté préside à ce repas de famille, et l'époux

que Ludwig a trompé, est aussi aimable que le premier jour de ses noces. De temps à autre la femme adultère s'aperçoit cependant que son seigneur et maître jette des regards à la dérobée et sur elle et sur celui qu'elle aime; mais la trompeuse sécurité qu'il affecte ensuite, dissipe bientôt ses soupçons.

Au dessert, le mari amène adroitement la conversation sur la coquetterie des femmes, sur le malheureux sort des époux, et sur les perfidies conjugales qui sont les tristes résultats des mariages d'inclination; qu'on juge de la pénible position dans laquelle se trouvent et l'infidèle et Ludwig : chaque mot est pour eux un coup de poignard. Parbleu ! messieurs, dit le malheureux mari à ses convives, il faut que je vous raconte une aventure singulière, arrivée à l'un de mes amis; j'exige seulement que vous ne m'interrompiez pas dans mon récit.

« Un négociant de Perpignan échange » dernièrement son titre de célibataire con- » tre celui d'époux; l'air modeste de sa fu- » ture, sa naissance, l'instruction, l'éduca-

» tion qu'elle a reçue, tout le porte à croire » qu'il a fait choix sinon d'une vertu, du » moins d'une femme honnête. Il l'épouse; » six mois après, sa femme a trahi ses de- » voirs : un homme que ce pauvre négociant » lui croit dévoué, un homme qu'il a comblé » de bienfaits, séduit sa femme, et, sans res- » pect pour l'amitié, porte le trouble et la » désunion dans ce ménage. Vous croyez » sans doute que l'époux outragé va dans son » désespoir immoler à son juste ressenti- » ment l'ingrate qui l'a si indignement trahi, » déshonoré. Non, mes amis, non: en pa- » reille circonstance, le scandale est inutile. » Aussi, mon négociant prend-il une résolu- » tion généreuse, une résolution digne de » lui : il invite un jour ses meilleurs amis à » dîner chez lui, sans oublier le séducteur, il » lui fait prendre place à côté de sa femme » (pendant ce récit, tous les regards se por- taient involontairement sur les coupables qui osaient à peine lever les yeux); « il les » accable de prévenances, et leur raconte » entre la poire et le fromage cette anec-

» dote, dont voici le dénouement que vous » attendez sans doute avec impatience.

» Le négociant s'adresse à l'amant de sa » femme, toujours sans le nommer (et le mari » faisait de même) ensuite à sa perfide com- » pagne; et après leur avoir reproché leur » odieuse conduite, Je ne veux pas, leur dit-il, » ensanglanter la scène ; et il les invite, puis- » qu'ils éprouvent un sentiment si vif l'un » pour l'autre, à vivre désormais ensemble. » Les coupables interdits ne savent encore si » le mari parle sérieusement ; mais lorsqu'il » leur déclare qu'il a découvert leurs intri- » gues, et qu'il se voit forcé de goûter les » douceurs du veuvage, des larmes inondent » le visage de celle qui n'aurait jamais dû en » répandre que du plaisir d'avoir un excellent » époux (et la maîtresse de Ludwig retenait à » peine les siennes). J'ai fait préparer, ajoute- » t-il, une chaise de poste qui vous attend » tous deux; dans le coffre de la voiture est » une cassette qui renferme dix mille francs » pour subvenir à vos premiers besoins. Vous, » Monsieur, s'écrie-t-il en s'adressant au

» séducteur (et le mari s'adressait à Lud-
» wig), donnez la main à Madame, et vous,
» Madame, partez avec Monsieur (le mari
» interpellait également sa femme); et que
» je n'entende jamais parler de vous. »

Ludwig, sans se déconcerter, défère à l'instant même à l'invitation de l'agréable conteur, regarde sa maîtresse, et lui offre une main qu'elle prend en tremblant. Tous deux se lèvent de table, traversent le salon, descendent dans la cour, et montent en chaise de poste avant que les convives soient revenus de la surprise dans laquelle les a jetés ce coup de théâtre. Le mari, débarrassé de sa femme, se livre à sa gaîté ordinaire; personne n'ose hasarder un mot sur sa mésaventure, et la soirée s'écoule rapidement. Les deux coupables vinrent à Paris, et y vivent encore, en dépit de nombreuses années déjà passées ensemble, en bonne intelligence et toujours amoureux l'un de l'autre, s'écriant comme Odry dans Gothon Delorme :

N'es-tu pas mon hameau ? suis-je pas ton bocage ?

CHAPITRE XVI.

De l'état de Comédien. Pièces anglaises et françaises.

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.
BOILEAU.

Il est beau de ne devoir sa célébrité qu'à son propre talent.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Le Français à l'ennui donna toujours congé.
AUGUSTE L.....

Les comédiens naissent comme nous ; ils souffrent, ils vivent, ils se livrent à des études pénibles, honorables; ils nourrissent leur esprit des œuvres de nos poëtes et de

nos historiens, ils meublent leur mémoire des pages brillantes de nos écrivains les plus célèbres, ils apprennent à les dire, à leur donner un nouveau charme : tels sont leurs travaux.

Qui de nous ne voudrait avoir dans ses souvenirs les trésors qui échappent à la fécondité de leur mémoire ?.... De quel côté est l'avantage, hommes exclusifs à qui le ciel a donné de la fortune, à qui la fortune a donné de l'orgueil ?....

Les comédiens sont nos maîtres en littérature. La comédie leur a appris à connaître les époques. C'est chez eux en général que nous puisons les notions que les bancs classiques ont présentées à nos regards d'une manière si fugitive. Les écoles et les lycées ont ébauché nos connaissances, le théâtre les achève.

Le comédien cache ses bienfaits; et si je vous disais, lecteur, à combien d'infortunes il tend secrètement une main secourable, vous salueriez avec plus de plaisir cet enfant des arts, soumis toujours à nos caprices et

docile même, par devoir, aux conseils de l'ignorance.

Je parle ici du comédien et non de l'histrion. Le premier ne ressemble pas plus au second qu'un homme aimable ne ressemble à un fat, qu'un vrai brave ne ressemble à un fanfaron.

Mais si la société est injuste envers le *comédien*, combien l'est-elle davantage encore envers la *comédienne !*

Un sot orgueil tâche de punir celui-là, une lâche calomnie cherche à flétrir celle-ci.

Une comédienne est-elle sage ?.... c'est de l'hypocrisie ; obéit-elle à son cœur ?.... rien n'était plus plus facile à vaincre ; et, ce que chez les dames du grand monde on appellera *faiblesse*, chez les comédiennes on lui donnera le nom de *dépravation.*

Si une comédienne est dans le malheur, vite on va publier que c'est par inconduite.

Si ses appointemens suffisent à ses besoins, voyez les langues de vipère répéter en tous lieux que, faible par besoin, elle écoute les propositions de l'opulence, et fait

succomber sa sagesse à l'aspect de quelques pièces d'or.

Un homme se vante d'avoir vaincu une femme du monde ; il trouve des incrédules. Le même fat publie qu'il a soumis une comédienne, personne n'en doute. Cela doit être : la calomnie a plus de force sur ceux qui ont le plus besoin de défense.

Il y a des gens qui sont blessés de la délicatesse, des nobles procédés d'une comédienne, et les principes qu'ils louent chez une sœur, chez une épouse, sont les mêmes qu'ils ridiculisent et condamnent chez la femme qu'ils voient tous les jours au théâtre.

Mépris du monde à la comédienne qui ne cache point ses erreurs ; haine à celle qui repousse les séductions de la richesse... voilà leur alternative. Et vous les poursuivez encore dans vos basses calomnies !.....

Non, non, comédiens, la raison reconquiert son empire ; vous avez repris votre rang parmi les citoyens de toutes les nations ; non, non, comédiennes, il y a encore parmi nous des hommes affranchis de pré-

jugés qui ne vous jugent point avec une excessive sévérité. Soyez vertueuses, sans crainte : la calomnie n'a pas des dents éternelles, elles s'usent comme les plus durs métaux. Ce n'est pas sur vous que l'anathème doit être lancé; et le théâtre, auquel vous avez consacré le fruit de vos veilles, a cessé d'être à nos yeux un séjour de dangers et de séduction. Il est d'autres comédiens plus pernicieux, plus funestes que vous dans le monde : celui qui jure amour à sa patrie et qui trahit ses intérêts; celui qui serre la main d'un *ami*, et qui refuse de l'aider dans le besoin; celui qui calomnie l'innocence, qui cherche à flétrir la vertu; celle qui achète ses plaisirs au prix du déshonneur de son époux, celle qui se joue de la bonne foi, de la fidélité, de la confiance.... Voilà de véritables comédiens dangereux à connaître, voilà ceux qu'il faut éviter sur leur théâtre. Mais, hélas! il est si vaste que l'on ne peut faire un pas dans le monde sans se trouver en contact avec de pareils acteurs, sans qu'ils essaient de vous faire jouer un rôle dans leur épouvantable drame.

On gémit sans cesse parmi nous de l'état où se trouve aujourd'hui réduite la scène française. La nation anglaise fait à son théâtre le même reproche; cependant il s'en faut encore beaucoup que le nôtre soit aussi stérile que celui des enfans d'Albion, et nous sommes à cet égard bien plus riches qu'eux.

Depuis que nos auteurs ont trouvé l'art de nous arracher des pleurs par le moyen de l'intérêt national, le plus puissant de tous sur le cœur d'un peuple zélé pour ses lois, qu'importent à des Français les amours et les querelles de tant de héros étrangers pour eux? Les Grecs ne mettaient sur la scène que des sujets grecs; aussi le théâtre était-il chez eux une affaire de politique. Eh! pourquoi ne le serait-il pas également chez nous? Dans Paris, comme dans Athènes, ne pourrait-il pas servir à faire aimer de plus en plus la patrie, et réchauffer cet esprit national que nos rivaux voudraient bien voir éteint parmi nous? C'est ce que comprit parfaitement l'auteur du *Siége de*

Calais, pièce dont le succès ne fit pas moins d'honneur aux sentimens de la nation qu'aux talens du poëte. Le théâtre fournirait à l'instruction et à l'amusement de tout le monde. La tragédie se rapprocherait des spectateurs les plus grossiers et les moins éclairés; la représentation cesserait d'être pour eux une énigme, comme elle le fut pour cet artisan dont on raconte le trait suivant : Quelques personnes qui voulaient jouir de sa surprise le conduisirent au spectacle. On donnait ce jour-là une tragédie imitée d'*Euripide;* à la fin de la pièce, on lui demanda ce qu'il en pensait : le bonhomme ne parla que des beaux messieurs et des belles dames qui formaient l'assemblée. On l'interrogea plus particulièrement sur ce qui s'était passé dans l'endroit de la salle le plus décoré et le mieux illuminé. *Oui-dà*, dit-il, *j'ai vu de ce côté-là des gens qui parlaient et qui gesticulaient beaucoup; mais il m'est avis qu'ils s'entretenaient de leurs affaires, et comme ce ne sont pas les miennes, je n'y ai pas fait autrement attention.* Il y a cent contre un à

parier que, s'il eût été là question d'un évé. nement qui se voit journellement à la cour de France, l'artisan eût prêté attention aux discours des personnages.

A juger de l'âme des Anglais par les ressorts puissans et multipliés qu'il faut employer pour l'émouvoir et la mettre en jeu, il y a tout lieu de croire qu'elle est beaucoup moins sensible que celle des Français. Que penser en effet d'un peuple qui, pour être remué, a besoin de voir des coqs, des gladiateurs et des héros s'entretuer avec un sang-froid égal à celui des spectateurs! Certes il faut que chez eux le sentiment soit aussi profond qu'on le dit, puisqu'on est obligé d'aller le chercher si loin. Combien n'est-il point de degrés de sensibilité perdus pour eux, dont jouissent à coup sûr les Français! Ces derniers, cependant, sont tout aussi susceptibles que leurs voisins de recevoir les impressions qui affectent exclusivement les Anglais.

Il est bien difficile de concilier la barbarie apparente de nos voisins d'outremer avec

l'humanité réelle qui les a sans doute empêchés d'adopter cette espèce de supplice antique, connu sous le nom de *torture* ou de *question tant ordinaire qu'extraordinaire*, lequel a long-temps continué d'être en vigueur en Espagne. Tant il est vrai qu'il ne faut jamais se presser de juger du caractère d'un peuple en général par quelques traits particuliers, et que, pour se décider sur un objet de cette importance, il faut une suite d'observations réitérées et constantes !

Rien n'est plus propre à faire connaître l'état actuel du théâtre britannique que les plaisanteries d'un nouvel auteur anglais. « Le grand art de notre tragédie, dit-il, consiste actuellement à connaître à fond les *ah!* les *oh!* une certaine quantité de ces monosyllabes intercalés avec ces mots: *Tortures! tourmens! damnation!* » Ces termes parasites, pour le dire en passant, ne sont peut-être pas moins analogues au caractère des Anglais que ne le sont à celui des Français ces mots familiers à nos auteurs : *Honneur*, *vertu*, *humanité*, *nature*, *amour*, *devoir*, *gloire*,

victoire, *lauriers*, *guerriers*, *français*, *succès*, *services*, *cicatrices*, etc. Cela suffit pour jeter du pathétique dans les convulsions les plus horribles, pour arracher les larmes de tous les yeux, et faire retentir la salle d'applaudissemens ; mais une scène larmoyante surtout doit toucher *irrésistiblement*. Je conseille donc aux auteurs d'introduire de ces scènes dans toutes les pièces. Je voudrais qu'ils parussent vers le milieu de dernier acte avec un aspect ferme et les bras renversés. Il n'est pas nécessaire qu'ils se parlent, qu'ils se renvoient seulement des sanglots l'un à l'autre. Ils doivent varier les sons de l'exclamation et de désespoir dans toute l'étendue de la gamme théâtrale, rider leurs visages selon toutes les formes de la douleur, et lorsque l'image du chagrin a tiré de son sensible spectateur la quantité requise de larmes et de soupirs, qu'ils se retirent en silence et avec dignité par différentes coulisses, en joignant les mains ou frappant leurs poches. Ce jeu, qu'on peut appeler *pantomime tragique*, remplira le grand ob-

jet d'émouvoir les passions aussi bien que des harangues, et l'on pourra épargner l'argent qu'emporte l'auteur.

Il resterait encore à savoir d'où vient un goût si bizarre et si difficile à concilier avec la vraie sensibilité. L'abbé *Dubos* a fait là dessus des raisonnemens assez justes dont le résultat est que notre âme a besoin de secousses violentes, et qu'elle recherche ce qui peut la remuer fortement; de là, selon lui, cette avidité pour les événemens extraordinaires, cette fureur pour le gros jeu, cette espèce de plaisir dont on jouit à la vue des scènes les plus tristes et même les plus funestes. Mais quelle est la raison de ce besoin? voilà ce que cet écrivain ne dit pas. Ne serait-ce pas une suite de la malheureuse condition de l'homme qui l'oblige à se fuir lui-même et à s'occuper des objets propres à lui rendre un tel service? or, on est plus ou moins dans ce dernier cas, selon qu'on est plus ou moins mal avec soi-même. De là que doit-on conclure par rapport à nos voisins, qui sont certainement plus passionnés qu'aucun peu-

ple connu pour tout ce qui peut exciter la terreur et la pitié; c'est à cela que *Sainte-Foix* fait allusion dans ses *Essais sur Paris, quatrième partie.*

« Les actions de nos pièces sont pathétiques et terribles; celles des Anglais sont atroces; c'est une règle parmi nous de ne point ensanglanter la scène. Chez eux, plus elle est ensanglantée, plus il y a d'hommes et de femmes qui s'y égorgent, plus la pièce est applaudie. On y voit des potences, des échafauds; on y met sous les yeux du spectateur les objets les plus horribles; un mari qui discourt avec sa femme, la caresse et l'étrangle; une fille toute sanglante, à qui l'on vient de couper la langue et les mains après l'avoir violée. Il n'est pas douteux que les arts ne réussissent chez un peuple qu'autant qu'ils en prennent le génie, et qu'un auteur ne saurait espérer de plaire, si les objets et les images qu'il présente ne sont pas analogues au caractère, au naturel et au goût de sa nation. » On pourrait donc conclure de la

différence des deux théâtres que l'âme de l'Anglais est sombre, sanguinaire, féroce, et que celle des Français est vive, impétueuse, emportée, mais généreuse même dans sa haine.

Dans nos comédies, l'amour est un sentiment tendre, délicat, honnête; dans celles des Anglais, c'est un désir grossier, brutal, impudent. On s'y croit souvent transporté dans un lieu de débauche, ce qui serait encore une preuve de la férocité de la nation. L'homme féroce n'a que des sens. Et que sont les pièces anglaises? de plates macédoines? Le style en est-il naturel? les mœurs sont-elles observées? Non. Citons pour exemple, cette comédie de *l'Anglais à Paris*, dans laquelle on représente les Français avec des traits dont le ridicule tombe uniquement sur les auteurs de pareilles rapsodies. Quelle puérilité de peindre un marquis français avec des *croûtes de pain* dans sa poche!

Non, ce n'est point ainsi que parle la nature.

Ce n'est point ainsi que nous faisons parler et agir les personnages anglais que nous introduisons sur la scène; ce n'est point ainsi qu'en ont usé les auteurs du *Comte d'Essex*, d'*Édouard en Écosse*, etc., etc.; cela vient de ce que nos poëtes, connaissant les bienséances, ne manquent jamais à ce respect que les hommes et les peuples se doivent mutuellement.

De nos jours, les genres sont croisés, l'autorité des anciens méconnue... Melpomène et Thalie sont des têtes à perruques... La nouvelle muse est une fille publique... Delavigne n'est qu'un méchant faiseur de vers... Victor Hugo, le dramaturge, est un génie ultra-incommensurable... Le classique est mort et enterré... Le romantisme tue le théâtre, etc., etc. C'est la confusion de Babel. Pour Dieu! lesquels croire? lesquels entendre?

Bone Deus, quel train! quelle horrible cacophonie...! c'est comme au jour du *jugement dernier*, des pleurs de rage et des grincemens de dents... Les administrateurs crient

après le public qui ne se presse pas sous leurs péristyles... Et toi, ô public, partie intégrante d'un peuple grand consommateur d'histrions et de danseurs de corde, tu cries après des comédiens qui ne te désopilent pas assez la rate... Le régisseur crie après ses subordonnés; la jeune première après ses suppléans appas; le Colin après ses faux mollets; et tout le monde comique, après l'impôt qui nuit au placement de ce qu'on nomme, dans une langue ignoble, les *lavables*.

Vous mêlez-vous d'être auteur? Armez-vous de courage et de résignation...; bardez votre cœur d'un triple acier, qu'il soit insensible aux impertinences d'un directeur (1), d'un acteur ou d'un *piécier* en faveur; lancez-vous dans ce chemin perdu, mais laissez l'espérance de tout repos à la porte, car cet endroit-là est plus affreux que le lieu peint par Alighieri, sous des couleurs

(1) Comme M. de Cès Caupène, par exemple, qui ne vous fera pas même l'honneur de répondre à une demande de lecture que vous lui adresserez. Quelle esquise politesse! quel savoir-vivre pour un baron!.. Bravo, M. de Cès!...

si affreuses... C'est le Tophet des Hébreux... On y devient fou comme sous les plombs brûlans de Venise; on y brûle à petit feu comme les chrétiens métamorphosés par Néron en flambeaux vivans; et cependant on y vit d'opprobre et d'humiliations, comme le mendiant, habitué aux insolences du riche et aux insultes de la canaille.

CHAPITRE XVII.

Argot de théâtre. Singularités.

Lève les chasses, rembroque-moi, ma gonsesse,
De ma piquante rebouise ma coulange,
Je suis bien toc, mais du moins, je le bonique,
Je ne suis pas encore à refoncer le trac.
J'ai le coloris et le jactage un peu brusque,
L' trepicigot se raboule et se crampe,
Renauder, jacter, voilà mon habitange;
Je suis lombel comme un loupion de sorgue.

Argot des voleurs.

Lève les yeux, regarde-moi, ma chère,
Viens de ma barbe admirer la couleur;
Je suis bien laid, mais du moins, je l'espère,
Je ne suis pas encore à faire peur.
J'ai le ton brusque et la voix un peu rude,
Chacun ici me redoute et me fuit:
Crier, gronder, voilà mon habitude,
Et je suis gai comme un bonnet de nuit.

Traduction.

Chaque corps d'état a son langage particulier, ses habitudes, ses mœurs, ses us et coutumes.

Les voleurs ont un argot, comme on vient de le voir.

Les ministres ont un argot de tribune.

La femme qui place son mari dans la nécessité de bien concevoir l'opération du saint Esprit, en le forçant à jouer le rôle que joua le menuisier Joseph dans ce mystère immense, a son argot érotique.

Les filous ont l'argot de ville et l'argot de campagne.

Les comédiens devaient donc avoir aussi un argot, et ils en ont un.

Je n'ai pas la prétention de donner à mes lecteurs un lexique, un dictionnaire complet de tous les mots employés au théâtre.

Je veux seulement les mettre à même de pouvoir comprendre les phrases et les mots que les artistes et les habitués des coulisses emploient souvent.

Accessoires. — Ce mot comprend tout ce qui dans un ouvrage est indispensable à sa mise en scène, depuis le pistolet jusqu'à la

chaise de poste, depuis la Psyché jusqu'au modeste miroir de Victorine.

M. Dubois dont on fait les flûtes, Dubois d'Alger, Dubois flotté, comme on voudra enfin, est un accessoire dans le drame *la Justice.*

Les garçons d'accessoires veillent à ce que les objets nécessaires à chaque représentation soient prêts à entrer en scène en temps et lieu. Ils font entendre le bruit des armes à feu alors qu'arrive la péripétie. Le comédien Père-scie, dans toutes les pièces qu'il joue, est un précieux garçon d'accessoire.

Faire l'affiche. Voyez *Indispositions.*

Actionnaire. — Etre stupide qui donne de l'argent pour pouvoir dire : Je suis actionnaire, je vais à *mon* théâtre. Niais qui paie dix fois la place qu'il occupe; puis quand arrive la faillite de *son* théâtre et l'arrivée d'un nouveau directeur, perd ses entrées.

M. Harel cherche dans ce moment deux mille huit cents imbéciles, à raison de mille francs par tête, pour soutenir le théâtre

de la Porte-Saint-Martin, qui fait, dit-il, de très-bonnes recettes. — Preuve.

Agrément (avoir de l'). C'est toujours le but auquel veut atteindre l'artiste, et l'on conçoit qu'il y ait de l'agrément à en avoir. En général, un comédien-banquiste a le talent de se *faire* sentir du public. L'agrément théâtral consiste à recueillir chaque soir des applaudissemens, à faire rire les habitués, gens extrêmement froids et blasés, puis à être au mieux avec le directeur.

M. Viennet a peu d'agrément à la tribune, et *avec la Tribune* M. Dubois-Flotté a du désagrément ; M. Soult a de nombreux désagrémens. Quant à M. Persil, il a des désagrémens en masse.

Arnal, Bouffé, Legrand, Serres, Vernet, Frédérick et Odry ont avec les journaux plus d'agrémens que n'en a M. Dupin.

Amendes. — Les amendes varient suivant l'importance du théâtre et le degré de considération dont jouissent les acteurs. Au boulevart, pour une répétition manquée, le

délinquant subit sur ses appointemens une retenue de deux francs.

Dans les théâtres secondaires, la retenue est de cinq à dix francs.

Au reste, ces amendes sont toujours des amendes douces, puisqu'elles sont mangées chaque année entre les condamnés et ceux qui remplissent les fonctions de juges.

Il n'en est pas de même au théâtre du Palais-de-Justice. Demandez plutôt au procureur général.

Dans le décret sur le Théâtre-Français du 15 novembre 1813, daté de Moscou, il est dit :

Tout sujet qui manque à la subordination envers ses supérieurs, qui, sans excuse jugée valable, fait changer le spectacle indiqué sur le répertoire, ou refuse de jouer soit un rôle de son emploi, soit tout autre rôle qui peut lui être distribué pour le service du théâtre, ou qui fait manquer le service en ne se trouvant pas à son poste aux heures fixées, est condamné, suivant la gravité du cas, à l'une des peines suivantes:

Ces peines sont l'amende, l'exclusion des assemblées générales ou comité d'administration, l'expulsion momentanée ou définitive du théâtre, la perte de la pension et les arrêts.

Les amendes au-dessus de vingt-cinq francs sont prononcées par la société, présidée par le commissaire du gouvernement.

Amuser l'entr'acte. — Distraire le public pendant un entr'acte, ce qui n'a lieu qu'aux théâtres du boulevart. Les démons du paradis sont ordinairement chargés de ce soin. Dis donc, hé ! Titi, qu'est-ce que c'est donc que ce paquet que t'as à côté de toi ? — C'est ma femme. — Ta femme! tu l'aimes donc bien? A mort ! — Ah ! c'te tête ! Salut, madame.

— Silence donc, le maume ; donnez-y à téter, présentez-lui le sein. Faut-il qu'une femme soit *suffit* d'amener un enfant au spectacle ! Cassez-y donc la tête contre la banquette à ce moutard-là.

Un homme qui amuse avec talent l'entre

acte à la chambre est M. de Corcelles : il fait peu rire M. d'Argout.

Anglaise (jouer une scène à l'). Une actrice a souvent recours à ce moyen lorsqu'elle possède une jolie chute de reins. Elle ne présente donc au public que le côté séducteur et lui dérobe presque continuellement sa figure. Les vieux libertins aiment beaucoup les actrices qui se présentent ainsi, et jouent chaque soir leurs rôles, les yeux fixés sur la toile du fond.

Appeler Azor. — Siffler une pièce détestable, un mauvais acteur. Pendant tous les discours de M. Viennet, le public *appelle* Azor.

A Bordeaux il existe au grand théâtre une loge, dite la *Loge infernale*, où les jeunes gens à la mode appellent constamment Azor.

Applaudissemens. — Les Romains avaient accordé à une compagnie le privilége exclusif d'applaudir suivant des règles fixées. Néron avait établi plusieurs troupes de jeunes gens forts et vigoureux qui s'acquittaient

avec art des applaudissemens. On les appelait *Juvenes*, et leurs chefs, leurs directeurs, se qualifiaient du titre de *Curatores*.

Auteurs, acteurs sont peu flattés,
Chez Melpomène et chez Thalie,
De ces petits bravos flûtés
Qui nous sont venus d'Italie.
Il faut, si l'on veut tous les soirs
Que leur oreille se régale,
Par des mains comme des battoirs
Faire trembler la salle.

Cet emploi leur valait quatre cent mille sesterces (environ cinq mille livres de notre monnaie).

Arlequin (manteau d'). On appelle manteau d'Arlequin le décor qui s'offre sur le premier plan des coulisses : il sert à encadrer le rideau de la scène.

Les comédiens italiens, dans l'enfance de l'art, figuraient par un manteau d'arlequin cette draperie à demeure.

Avoir de quoi. — Une actrice a de quoi lorsqu'elle est ancienne et possède un *protecteur*. Marty est un homme qui a de

de quoi, madame Carmouche a de quoi, M. Thiers le grand homme est une capacité qui a de quoi. Quant à M. Viennet, l'homme à l'épître aux mules (*de Don Miguel expulsé du trône*), l'ami des chiffonniers, il a la prétention de faire croire qu'il n'a pas de quoi.

Bâiller au tableau. — Un acteur bâille au tableau quand il assiste à la lecture d'une pièce que l'on va mettre en répétition, et qu'il n'a qu'un rôle très-secondaire dans l'ouvrage.

Dans la pièce du *Coup de Pistolet*, M. Franc-Carré bâillait au tableau sur son siége.

A la chambre, M. Dubois, dont on fait des flûtes, bâille toujours au tableau.

Battre des ailes. — Gesticuler continuellement en scène. Bernard-Léon et madame C..... battent on ne peut mieux des ailes.

A la chambre des députés, M. Madier-Montjau bat des ailes comme un pierrot.

Battre le job. — Manquer de mémoire. Il n'est pas rare de voir un acteur manquer de

mémoire... Je ne parle pas de mémoires des fournisseurs.

Nos hommes politiques manquent aussi souvent de mémoire; mais personne ne bat mieux le Job que M. Kératry.

Bissé (couplet). La police ne permet plus qu'un couplet soit bissé, s'il présente la moindre allusion.

Bulletin. — Journal dramatique envoyé chaque matin aux comédiens et aux auteurs lors de la mise en répétition de leurs pièces.

Brûler les planches. — Chauffer la scène par un jeu vif, comique, ou un débit entraînant : avant d'être détestable, Bernard-Léon échauffait la scène; Lepeintre brûle admirablement les planches. Quant à mademoiselle W....., elle les écrase..... les planches.

Chambrée (faire). Attirer le public.

Charger. — Les décorateurs l'emploient pour indiquer le mouvement de descente.

Ce qui descend des *frises* est chargé, ce qui monte du dessous est *guindé.*

Chatouilleur. — Homme qui, sous les ordres du chef de la claque, rit pour exciter les autres à la gaîté.

Chef de claque. — Puissance, divinité, culte, idole pour les artistes. Il reçoit de son administration quarante à quatre-vingts places par jour. Il lui est loisible de les vendre quarante centimes chaque, en sus d'un quart de litre de vin. Son bureau est toujours chez le *Mélange* qui avoisine le théâtre pour lequel il travaille.

L'acteur qui veut tout de suite se faire soigner, se faire *mousser*, prend des arrangemens avec lui. Il est des chefs de claque qui jouissent d'une honnête aisance, d'autres qui sont très-riches.

Chevroter. — Chanter d'une manière cadencée.

Choristes, chœurs.—Leur emploi consiste à répéter le refrain d'une chansonnette ou

d'un morceau grave, ou bien à faire entendre en phrases bachiques : Nous sommes là vaincus, nous sommes là vainqueurs ; *combattons, marchons*, et tout en disant cela, à rester fort inoffensifs.

Comparses. — Figurans employés chaque soir à raison de soixante-quinze centimes.

Comble. — Synonyme de recette. Quand Mars joue, la salle est comble.

Coulisses. — Lieu où se réunissent les acteurs, les auteurs et les flâneurs.

Coup de fouet. — Réunir tous ses moyens à la fin d'une longue *tartine*, et jeter à la face du public, d'une voix de Stentor, un grand *Misérable ! tu me fais horreur !* ou bien *Ah ! que je suis malheureux !*

Coupon. — Billet donné en échange d'argent.

Coupures (faire des). — Elles ne se font habituellement que lors de la répétition d'un ouvrage.

Demandé (spectacle). — Charlatanisme des directeurs pour attirer le public.

Dessous. — Second plancher distant de plusieurs pieds du plancher de la scène. Il y a un troisième dessous avec le second. On fait rentrer les salons, les châteaux sous terre, quand un changement est indispensable, et qu'il arrive du cintre une prison ou une galerie.

On dit s'enfoncer dans le deuxième dessous pour signifier une chute. M. Viennet, politiquement et littérairement parlant, est dans le troisième dessous.

Avec les chefs-d'œuvre de M. Victor Hugo et la direction de M. Harel, flanqué de mademoiselle J....., le théâtre de la Porte-Saint-Martin est dans le troisième dessous.

Désag rément (avoir du). Synonyme de sifflet, murmure, chute.

Détailler le couplet. — C'est chanter le couplet, sans le chanter ; c'est faire ressortir en phrasant ce qu'il y a de spirituel; c'est en un mot parler avec accompagnement de

musique. Arnal, Bouffé et Serres détaillent parfaitement le couplet.

Double. — Médiocrité d'une autre médiocrité.

Egayé. — Se dit d'un acteur ou d'un ouvrage légèrement sifflé. M. de Jaubert, loin d'être *égayant*, est souvent *égayé* à la chambre.

En avoir et en donner. — Une actrice en a, quand elle roule équipage. — *En donner.* Le protecteur en donne, quand il paie les frais de la maison et qu'il pourvoit à tous les besoins. L'agent de change en donne peu à présent. Mademoiselle Noblet, de l'Opéra, en a.

Enfoncer. — M. Victor Hugo s'enfonce quand il veut faire des pièces. Potier s'enfonce quand il joue. Il y a long-temps que mademoiselle W..... est enfoncée. Quant à M. Poirson, il s'enfonce de jour en jour.

Enlever. — Faire le succès d'un artiste, le porter aux nues, soigner ses entrées et ses sorties avec des applaudissemens frénéti-

ques. Serres et Frédérick sont enlevés chaque fois qu'ils jouent *l'Auberge*. On n'en peut dire autant de mademoiselle W.....

Équipage. — On nomme équipage les hommes employés à la manutention des décors, garçons machinistes.

Équipage veut dire aussi les fourgons qui servent au transport des artistes qui vont donner des représentations en province, et des décors et costumes nécessaires aux acteurs. Madame Saqui a fait mettre sur ses fourgons, en lettres de six pouces : *Équipage de madame Saqui, première acrobate de France.*

L'administration du Cirque, plus modeste pour cette fois seulement sans doute, a fait mettre sur sa voiture : *Équipage de MM. Franconi.*

Faire de la toile. — Perdre la mémoire, rester la bouche béante.

Fard (mettre du). — Masque végétal de toutes couleurs qu'emploient les acteurs

pour donner plus d'expression à leur physionomie.

Ferme. — Décoration qui, n'étant pas placée sur portant de *coulisse*, est établie sur *châssis*.

Feux. — Appointemens en sus des appointemens, faveur accordée à l'acteur dont le nom excite à la recette : les feux varient de cinq francs à cinquante francs.

Sous l'administration pitoyable du capitaine Mongenet, *qui a servi un si joli petit plat de son métier* à certain avocat, dans un procès déplorable, Gobert avait d'énormes feux. Je me souviens qu'un jour il toucha en feux et appointemens quatre-vingt-dix francs, et que la recette ne s'était élevée qu'à soixante-neuf francs. Le système des feux commence à s'éteindre, et c'est ce dont il faut féliciter les directeurs.

Fiasque (faire). — Le danseur qui se fait siffler ou qui n'obtient aucun succès fait fiasque complet.

Fourre (faire). Viser à l'effet et n'en produire aucun. C'est la position dans laquelle s'est trouvé dernièrement l'ami des chiffonniers.

Frises. — Bandes de toile peinte qui descendent du cintre et se rejoignent aux coulisses par les extrémités supérieures de celles-ci.

Fugue. — Départ soudain, précipité des artistes, qui plongent, par cette infraction à leurs engagemens, les directeurs dans un embarras souvent fatal à la caisse, arrêtant une pièce en vogue, ou entravant la marche du répertoire.

Que de coulisse une tendre princesse
D'un riche amant écoute la tendresse,
Lui vende cher ses sons flûtés et doux,
Le cas n'est pas rare chez nous.
Mais qu'avec lui la belle,
Privant Paris de son talent,
S'enfuie ailleurs à tire d'aile
Sans avertir le public qui l'attend;
Cela passe la bagatelle.

Gargariser (se). Faire des fioritures, des cadences, des roulades.

Gratter au foyer. — Ne pas jouer dans plusieurs ouvrages montés les uns après les autres.

Grimer (se). C'est un talent que possèdent quelques acteurs : Serres se grime avec beaucoup d'art.

Les femmes aiment peu à se grimer. L'emploi des grimes annonce chez elle l'absence de la jeunesse.

Hoquet dramatique. — Respiration gênée par la masse des mots qu'un acteur a à débiter dans une longue tartine.

Indispositions. — Ressource fort commode aux acteurs qui sont en querelle soit avec les directeurs, soit avec les auteurs.

Maladies simulées qui bouleversent la tête du directeur et le mettent dans le plus grand embarras pour faire son affiche et la composition du spectacle.

Lancer le trait. — Forcer le public à

goûter la chute d'un couplet ou à saisir l'idée originale qu'il renferme.

Laver. — Vendre les billets que les directeurs donnent ou que les auteurs accordent. Depuis la perception du droit établi par M. Poirson, le lavage ou le savonnage est tué.

Lever de rideau.— Gratification accordée par les directeurs aux auteurs et aux acteurs d'une pièce, qu'elle réussisse ou non.

Loges. — Endroit ou les acteurs et actrices s'habillent. Les premiers rôles ont dans chaque théâtre une loge qui leur est particulière.

En province, on s'habille dans les coulisses ou dans les caves.

Manger sa côtelette. — Avoir un succès éclatant, un triomphe complet. M. Persil n'a pas mangé de côtelettes dans les rôles qu'il a joués depuis quelque temps.

Parade (faire la). Jouer devant les ban-

quettes en attendant que le grand monde arrive.

Planter un acte. — Le mettre en répétition.

Pomme (employé aux trognons de). — La *Gazette des Tribunaux* nous a dernièrement révélé l'existence de cet emploi. Il consiste à empêcher les saints du paradis de jeter les coquilles de noix, les trognons de pommes sur le parterre et le public des galeries. M. Mourier, le directeur des *Folies*, est l'auteur de cette sinécure.

Public (faire son). — Chanter au public le couplet final, ou lui adresser le dernier trait d'une comédie.

Recevoir son morceau de sucre. — Etre applaudi à son entrée en scène.

Régie. — Lieu où sont établis les bureaux du régisseur.

Rideau (au). — Cri que jette le régisseur pour annoncer que le spectacle va commencer.

Rire à la caisse. — S'y présenter pour recevoir une gratification.

Rococo. — Chose ou genre qui n'est plus à la mode, qui ne cadre plus avec nos goûts.

Rue. — Espace entre deux coulisses.

Salle. — Enceinte qui contient les spectateurs, et que les anciens appelaient *cavea.*

Les Italiens ont *la Sala* pour dénomination de la totalité de cette enceinte. Ils appellent le pourtour *la platea*, les loges *i palchi*, le paradis *il paradiso.*

Une richesse exclusivement propre aux salles françaises est le *foyer.* Cet endroit tient lieu sous des dimensions plus resserrées des *promenoirs* que les anciens construisaient à proximité de leurs théâtres.

Il existe encore deux foyers dans le théâtre, l'un destiné aux répétitions du *chant*, l'autre à celles de la *danse.*

Sauver une scène. — Il faut le talent de Lepeintre aîné pour y arriver.

Servir. — Bien servir un acteur : chose

assez difficile. Elle exige dans le comique beaucoup d'adresse. Lepeintre jeune, du Vaudeville, sait admirablement se seconder en scène.

Sifflet. — Instrument porte-voix du machiniste. Opérateur des changemens.

Monnaie du public, que reçoit en enrageant l'acteur qui perd la mémoire ou qui joue comme mademoiselle Juliette.

Soigner (se faire). — Stipendier les claqueurs pour chauffer les entrées et les sorties. Implorer la protection des journalistes. Se faire faire des articles louangeurs.

Travailler. — Chorégraphiquement c'est s'exercer et exercer.

Tirer la ficelle. — Chanter faux, sans goût, sans méthode.

Titre (faire du). — Charlatanisme auquel tous les directeurs ont recours. Changer, comme feu Nicolet, les titres des pièces; les raccourcir et les alonger.

Trombonne. — Avant d'être auteur,

M. J..... de Saint-A.... était trombonne aux Variétés.

Troupe. — Tripot comique. Un président de parlement répondait à Lekain, qui défendait le droit de sa *société* : Notre *troupe* vous rendra justice.

Utilités. — Emploi du ressort des *inutilités.*

Vedette. — Placer le nom d'un comédien en vedette, c'est faire imprimer son nom sur l'affiche en plus gros caractères que celui de son camarade. Ainsi M. Bertrand annonce en lettres de dix pieds la rentrée de Deburau, et M. Harel nous jette en caractère de cinquante pieds le nom de mademoiselle Georges et de M. Frédérick.

Voir à l'huile ou au gaz. Juger de l'effet d'une pièce à une répétition générale le lustre et la rampe allumés.

Voix (avoir de la). — Chanter avec méthode, avec art.

SINGULARITÉS.

Administrateur. — Lorsque M. de Visme se fut chargé de l'administration de l'Opéra, il fit insérer dans les papiers publics que quiconque lui procurerait un sujet qui fût assez heureux pour pouvoir débuter à son arrivée et mériter pendant trois mois les applaudissemens du public dans un ou plusieurs rôles, serait gratifié d'une pension de deux cents francs payables sur la caisse de l'Opéra.

L'article 13 d'un règlement de l'Opéra, donné à Versailles le 11 janvier 1713, est ainsi conçu :

« Les paroles destinées à être mises en musique seront examinées par des gens *d'esprit* à ce commis. » Ne fera-t-on jamais revivre ce spirituel article ?

Bonté d'âme. — L'actrice D..... n'a jamais cru qu'on pût refuser un galant homme qui demandait de bonne foi; elle compte presque tous les auteurs au rang de ses amans,

si l'on peut appeler de ce nom des voyageurs qui vont se désaltérer à une fontaine qui est sur un grand chemin pour la commodité des passans.

Comédien.

Ne craignez plus l'affront d'un préjugé honteux ;
Le Français plus instruit, enfin ouvre les yeux ;
S'il outragea votre art, il en rougit encore.
Pourrait-il avilir des talens qu'il adore ?
Je sais qu'un sage illustre, un mortel renommé,
Qui hait tous les humains lorsqu'il en est aimé,
Du fond de sa retraite où l'univers l'offense,
A fait tonner sur vous sa farouche éloquence.
Je sais que son ennui, dans ses tristes loisirs,
Voulut empoisonner nos plus nobles plaisirs.
Je n'ose le combattre, et ma muse incertaine
Respecte en le blâmant ce nouveau Démosthène.
Cependant contre lui je veux vous rassurer.
Un sage n'est qu'un homme, il a pu s'égarer.

Demoiselle du monde. — Nom que les filles entretenues se donnaient entre elles.

Énergie. —Lorsque mademoiselle Clairon fut reçue à l'Opéra et présentée à ses nouveaux camarades : « Mesdemoiselles et messieurs, leur dit-elle, je chercherai tous

les moyens possibles d'entretenir la bonne intelligence parmi nous; mais quiconque m'appellera *Frétillon*, peut compter que je lui f... le meilleur soufflet qu'il ait peut-être reçu de sa vie. »

Étoiles (trois). Si l'on voulait rechercher les prétendues duchesses, comtesses, marquises, et autres femmes de qualité dont le nom caché sous trois étoiles orne le frontispice de la plupart des épîtres dédicatoires de nos auteurs, on trouverait en place de ces dames respectables des chimères enfantées par l'orgueil des écrivains, ou des divinités bien plébéiennes.

Un de ces barbouilleurs subalternes, voulant un jour escamoter la tabatière d'une dame respectable qui aime les lettres par goût et les protége par orgueil, parvint à lui parler quatre minutes, et cette faveur, à laquelle il est vrai qu'il ne devait pas s'attendre, fut mise à profit le lendemain dans la dédicace qui précède son histoire, où l'auteur dit fastueusement : *C'est dans*

votre conversation, madame, que j'ai puisé, propos fort impertinent, car madame la comtesse de L.-M. n'a jamais imaginé la moindre des absurdités dont ce livre fourmille, et si elle a protégé depuis la prétendue historiette, c'est un effet de sa pitié dont elle aurait à se repentir si l'élévation de ses sentimens ne la mettait pas au dessus des épigrammes d'un homme déshonoré.

Faux pas.

Quand une actrice fait cela,
Cette actrice s'oublie ;
Des danseuses de l'Opéra
C'est la chorégraphie.

Et vous, Mesdames, n'allez pas
Suivre exactement Terpsichore.
Entre nous, croyez qu'un faux pas
A vos talens ajoute encore.
Quand Vénus danse ou mal ou bien,
Vénus est belle, on ne dit rien.

Femme.—La belle Fontaine est la première femme qui ait dansé sur un théâtre. Ce ne fut que dans le ballet du *Triomphe de l'Amour*, exécuté devant le roi Louis XIV à Saint-Ger-

main-en-Laye le 21 janvier 1681, que les rôles de femmes furent remplis par des dames. Le dauphin, la dauphine, Mademoiselle, madame la princesse de Conti, et d'autres princes, seigneurs et dames de la cour, y dansèrent aussi. Le mélange des deux sexes fut si goûté, que quand ce ballet fut représenté à Paris, on y introduisit des danseuses, ce qui n'avait pas encore été vu dans la capitale; et, depuis cette époque, les femmes furent les plus beaux ornemens de l'opéra.

La femme auprès de l'homme
. . . . . .
Est justement tout comme
La paille au magasin;
Avec une chandelle
Si l'on approche un peu,
Qu'il tombe une étincelle,
La grange alors prend feu.

Filles d'opéra.

N'ayant rien dans sa gibecière,
Un jeune chasseur alla
Parler de l'amoureux mystère
A gente fille d'opéra.

Ah! ah! ah!
Ouiche, ouiche,
Court-on sur ce gibier-là
Si l'on n'est pas riche,
Ouiche, ouiche, ouiche,
Eh! oui dà.

Foyer. — Avant l'arrêt de 1776, on entrait librement au foyer des actrices. C'était là qu'elles recevaient les hommages des spectateurs qui s'y rendaient en foule, et chacun pouvait en liberté approcher ces divinités et jouir du coup d'œil séduisant que présentait leur toilette.

C'était là qu'on rencontrait les aimables roués : ces êtres sans soucis se jouaient de toutes les femmes en paraissant les adorer, charmans dans un tête-à-tête, sémillans dans un repas. Savans dans l'art de bien placer le mot du jour, ils prenaient toutes les nuances du caméléon, et les meilleures sociétés auraient manqué d'usage en ne les accueillant pas.

C'était encore là qu'on voyait papillonner ces êtres amphibies qui n'étaient ni prêtres

ni laïcs, connaissant tout, excepté l'étude et la religion, et qui, sous le nom d'abbés, circulaient dans le monde comme une fausse monnaie.

Gentilhomme de la chambre (ex). — prince des coulisses, Jupiter né de l'Olympe comique. Il fallait avoir seulement quelques complaisances pour ces Lovelaces; et l'administration engageait des gens sans talent. Les femmes pouvaient alors s'adonner à la galanterie: les lois étaient impuissantes sur elles.

En 1775, la veille d'une émeute, Maurepas se rendait à l'opéra sans daigner s'occuper des moyens de la prévenir; la satire lui décocha ce trait :

Monsieur le comte, on vous demande;
Si vous ne mettez le holà
Le public se révoltera.
— Dites au peuple qu'il attende,
Il faut que j'aille à l'opéra.

Guerluchon. — Nom que l'on donne aux amans qui jouissent et vivent aux dépens de celui qui paie, personnage estimable que les

artistes nomment le *monsieur*. Croirait-on que quand le guerluchon ne suffit pas, il est dupé lui-même par une troisième espèce appelée farfadet ?

Hiérarchie. — Pour l'établir parmi les femmes attachées aux grands théâtres, on disait : les *dames* de la Comédie-Française, les *demoiselles* de la Comédie-Italienne et les *filles* de l'Opéra.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Nuits blanches. — C'est ainsi que ces demoiselles appellent les nuits qui ne leur rapportent que du plaisir.

Paradis. — Madame la duchesse d'Or-

léans, née Conty, oubliait quelquefois sa dignité jusqu'à vouloir être prise pour une femme galante. C'est dans ce dessein que, s'étant placée un jour au spectacle dans un coin des quatrièmes loges, appelées communément paradis, elle y fut accostée par un jeune homme qui ne cherchait que des conquêtes faciles, et qui, la trouvant à son gré, lui dit, après plusieurs mots fort tendres, qu'il se proposait d'aller souper chez elle. La princesse accepte, prend son bras, et ils descendent ensemble. A peine sont-ils au bas de l'escalier, qu'on crie: *la voiture de son altesse madame la duchesse d'Orléans.* En même temps deux écuyers se présentent respectueusement pour offrir la main à la personne que le jeune homme accompagnait. Il s'aperçoit aussitôt de son erreur et veut s'enfuir. La princesse, l'arrêtant : — Monsieur, lui dit-elle, vous m'avez promis de venir souper chez moi; est-ce que vous ne voulez pas tenir votre parole? — Madame, c'était au paradis où tout le monde est égal; mais, ici-bas, ce n'est plus la même chose.

Et après un profond salut, il se perdit dans la foule.

Passades, *fantaises*, *épreuves*, *caprices*. — Noms fort décens que l'adresse des femmes a imaginés pour voiler leur libertinage.

Payer.

Autrefois on ne payait pas;
Mais il fallait aimer pour plaire;
Il en coûtait trop d'embarras,
Trop de façon et de mystère.
Nous avons changé cet abus:
Nous payons, et nous n'aimons plus.

Portier. — Un jeune homme, allant chez une danseuse de l'Opéra, se plaignait de l'impertinence de son portier, et lui dit: Vous devriez bien chasser ce drôle-là de chez vous. — J'y ai bien pensé, répondit-elle; mais que voulez-vous, *c'est mon père.*

Privilége. — Un des priviléges de l'Opéra était de soustraire la jeunesse libertine à l'autorité paternelle et aux recherches de la police.

Un carme, après avoir couché avec la Brillant de l'Opéra, fut arrêté, et le commis-

saire de police envoya un exempt à la nymphe pour la prier de descendre chez lui.

Voici sa réponse :

« De mon lit, où je suis malheureusement seule.

» Faut-il, mon petit monsieur, que je vous apprenne votre devoir, et un homme qui a passé ainsi que vous les deux tiers de sa vie à donner la chasse aux demoiselles du monde devrait-il ignorer qu'une personne attachée au théâtre n'est point sujette aux influences de la police? Sachez donc que je ne dépends par mes mœurs que du coffre-fort d'un financier et de la figure d'un joli homme.

» Je veux pourtant bien vous avouer que ni l'or ni les agrémens de la physionomie ne m'ont décidée cette nuit, puisque je l'ai passée avec le prieur des carmes. Adieu, mon petit monsieur; connaissez mieux une autre fois les filles de théâtre, et respectez l'étendue de leurs priviléges. Je suis, quand la fantaisie m'en prendra, toute à vous.

» Lucrèce Brillant. »

Tempérament (avoir du). Des gens dignes de foi assurent que madame C..., emportée par son tempérament plein de feu, non contente des intrigues qu'elle forme, se dérobe encore de sa maison sous le prétexte d'aller à la campagne, prend l'habillement d'une servante, et en remplit les fonctions dans une hôtellerie, où les voyageurs multiplient ses bonnes fortunes.

CHAPITRE XVIII.

Scènes historiques.

Puisqu'ici bas on dénie
La terre, après le trépas,
A ceux qui durant leur vie
Ont joué la comédie;
Pourquoi ne jette-t-on pas
Les bigots à la voirie?
Ils sont dans le même cas.

CHAPELLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(La scène se passe dans un théâtre du boulevart.)

LE DIRECTEUR.

Nous partons dans quelques jours pour

aller donner des représentations en province.

LE RÉGISSEUR.

Très-bien.

LE DIRECTEUR.

Je n'emmène pas ta femme.

LE RÉGISSEUR.

Pour quel motif?

LE DIRECTEUR.

Ah! c'est ce que tu ne sais pas?

LE RÉGISSEUR.

Non.

LE DIRECTEUR.

C'est que ta femme est enceinte.

LE RÉGISSEUR.

Ah! bien, bien, mon ami. (Il lui donne la main.)

SCÈNE II.

(Dans les coulisses de Feydeau.)

L'AMANT.

C'est infâme! c'est abominable! Profiter

de sa position pour nous enlever nos maîtresses.... Mon Dieu! suis-je malheureux!... Ah! je l'aimais trop pour qu'elle ne me trompât point.

LE MARI (arrivant).

Ah! te voilà encore, Auguste, avec tes chimères; mais pourquoi te désoler ainsi? C'est vraiment ridicule; *tu sais bien que ma femme n'aime que toi.*

L'AMANT.

En es-tu bien certain?

LE MARI.

Si j'en suis certain, mon ami! *elle me le dit tous les jours.*

SCÈNE III.

(*Un comité de lecture.*)

M. J.... D..... de Saint-A..., lisant: « Messieurs laids membres du comité, l'ouvrage que je vais *havoir l'honeur* de vous *lirre* a pour *tittre Mosieure Jaque.* Elle est *tirez* de mon dernier *rommand.*

Séine prémiaire. *Hau levaix du ridaut, le téatre répraisante des papveurs.* »

LE COMITÉ (se levant en masse).

Assez, assez... Lecture ajournée!

SCÈNE IV.

(La scène se passe boulevart Montmartre.)

ODRY.

Bonjour, Legrand; où vas-tu?

LEGRAND.

Ma foi, mon ami, je l'ignore; mais je m'ennuie.

ODRY.

Comme de coutume.... Le fait est que tu n'as jamais l'air de t'amuser beaucoup.

LEGRAND.

Je ne m'amuse jamais non plus...

ODRY.

Eh bien! viens te promener avec moi.

LEGRAND.

Non... Tiens, pour me distraire, *je vais aller commander un pantalon chez mon tailleur.*

SCÈNE V.

(*Le contrôleur du Vaudeville.*)

UNE DAME.

Enfin, monsieur Boïeldieu, nous voici donc au Vaudeville! (Le compositeur prend un billet de loge, et se présente au contrôle avec la dame.)

LE CONTRÔLEUR.

Passez, madame. Votre billet? monsieur.

BOÏELDIEU.

Je n'en ai pas besoin... J'ai mes entrées.

LE CONTRÔLEUR.

Votre nom, monsieur.

BOÏELDIEU.

Boïeldieu.

LE CONTRÔLEUR.

Monsieur Boïeldieu, il n'y a qu'un petit

inconvénient, c'est que monsieur Boïeldieu est déjà entré.

BOÏELDIEU.

Ah ! Et vient-il souvent, monsieur Boïeldieu ?

LE CONTRÔLEUR.

Tous les jours, monsieur... (*Le célèbre compositeur prend un billet au bureau, et se trouve placé dans une loge.*)

LA DAME.

Comment, monsieur, vous ne cherchez point à éclaircir ce fait et à faire retirer les entrées à cet homme qui usurpe votre nom ?

BOÏELDIEU.

Que voulez-vous que je fasse !... des réclamations... Je ne viens jamais au Vaudeville, et il paraît que ce monsieur y vient tous les jours ; *je ne veux pas déranger ses habitudes.*

SCÈNE VI.

(*Deux enfans dans une loge, un jour de première représentation.*)

PREMIER ENFANT.

Ah ! mon Dieu... mon Dieu, sont-ils méchans ! sifflent-ils la pièce de papa *Dumersan !* Les vilains !...

SECOND ENFANT.

Ah ! mon Nini, c'est bien autre chose quand on représente les pièces de mon papa *Duvert.*

SCÈNE VII.

(*Un appartement de compositeur.*)

UN DOMESTIQUE.

Monsieur, je ne puis plus vous le cacher. Mais, chaque samedi, aussitôt que vous partez pour le campagne, M. L..... vient se glisser ici... et... vous remplace.

LE COMPOSITEUR.

Eh bien ! annonce mon départ.... comme de coutume... Je partirai et reviendrai se-

crètement. — Le compositeur acquiert la certitude qu'il *est un de plus*, et que sa maîtresse lui fait des infidélités. Il interpelle vivement M. L....., qui s'esquive en lui disant qu'une explication ne peut avoir lieu chez lui... mais qu'il le trouvera au théâtre. Pour toute vengeance, le trompé écrit à mademoiselle R.....

« Gardez tout ce que vous avez à moi : je vous l'abandonne; *seulement vous voudrez bien me renvoyer mon linge et mon argenterie.*

SCÈNE VIII.

(*Bordeaux. Café de l'état-major.*)

UN ACTEUR.

Ah! bonjour, monsieur Philippe. Comment vous portez-vous?

PHILIPPE.

Pas mal... pas mal... Ah! ah! ah!

L'ACTEUR.

Vous avez bien fait rire le public hier.

Donnez-vous encore beaucoup de représentations?

PHILIPPE.

Ah! ah! C'est que je suis impatiemment attendu à Lyon, à Marseille, à Toulouse, à Toulon, à Brest, à Rochefort, à Angoulême, à Metz, à Perpignan, partout enfin. Ah! ah! Venez donc me voir un matin chez moi, à mon hôtel. Tenez, voici ma *carte*.

L'ACTEUR.

Inutile... Je sais où vous demeurez.

PHILIPPE.

Prenez-la toujours.

L'ACTEUR.

Pourquoi?

PHILIPPE.

Vous en décorerez votre cheminée; l'on pourra croire que je suis allé vous voir, et que je vous ai rendu une visite.

L'ACTEUR.

J'accepte, alors.

SCÈNE IX.

(*Les Vendanges de Bourgogne.*)

Moëssard, vulgairement appelé *Mousman*, Serres et Frédérick. *Une représentation avait été donnée au bénéfice de Moëssard. Serres et Frédérick avaient joué l'*Auberge des Adrets. *Mousman, pour les remercier, leur offre un dîner splendide aux Vendanges.*

MOESSARD.

Eh bien! mes enfans, vous ne mangez pas... vous ne buvez pas.... Allons donc, *gentil petit Serres.* (Il lui verse du vin, ensuite de l'eau.)

SERRES (se levant précipitamment.)

C'est très-mal, Moëssard, ce que tu fais là.

FRÉDÉRICK.

Qu'avez-vous donc, Serres?

SERRES.

Je suis furieux.

MOESSARD.

Mais enfin, qu'as-tu?

SERRES.

Tu me mets de l'eau dans mon vin; si je ne m'étais aperçu de ce mélange, *je pouvais le boire.*

SCÈNE X.

(*Palais-Royal. Une boutique de tailleur.*)

UN ENFANT.

Papa! le joli petit manteau. Oh! je voudrais bien l'avoir.

LE PÈRE.

Montrez-moi, mon bon, des manteaux pour ce jeune homme, pour mon fils. *Le choix est fait et le prix convenu.* Vous m'enverrez cela aujourd'hui : je suis M. Lafon.

LE TAILLEUR.

Monsieur veut-il me laisser son adresse?

LE PÈRE (le regardant d'un air étonné.)

Comment, mon bon, vous ne savez pas où je demeure? *Viens, mon fils, il ne connaît pas Lafon des Français.*

SCÈNE XI.

(*Les coulisses de la Porte Saint-Martin. Première représentation des* Filles Spectres.)

Mme MEYNIER.

Paulin, allez dire à votre père qu'il a été sublime.

PAULIN.

Et je le lui ai déjà dit. Ça m'ennuie, moi.

Mme MEYNIER.

Veux-tu aller dire à ton père qu'il a été sublime !

PAULIN.

C'est ennuyeux, ça.

Mme MEYNIER.

Fais ce que je te dis, et je te donne un sou.

PAULIN (allant vers Meynier).

Papa, tu as été sublime.

MEYNIER (se drapant).

Tu trouves, Paulin?

SCÈNE XII.

(*Foyer du Théâtre-Français.*)

LAFON.

Dis-moi, mon bon, on prétend que tu fais *ma charge*..... Voyons un peu; déclame quelques vers.

L'ÉLÈVE DU CONSERVATOIRE.

Oh! monsieur Lafon, c'est une calomnie.

LAFON.

Je suis bien instruit. Voyons, récite quelque chose.

L'ÉLÈVE.

Je n'oserai jamais.

LAFON.

Je le veux, mon bon... (*L'élève contente l'envie du tragédien.*) *Eh bien! mon bon, tu ne vas pas mal; continue comme cela, et je te prédis de grands succès.*

SCÈNE XIII.

(*Une répétition générale.* Onze heures du matin.)

VOLNYS.

Est-ce que vous êtes de la pièce, monsieur l'imprimeur?

L'IMPRIMEUR.

Je ne sais pas encore. Je n'ai pas terminé avec T.....

VOLNYS.

Vous ne vous entendez donc pas ?

L'IMPRIMEUR.

Oui et non. T..... me demande six cents francs comptant pour me céder la moitié de son droit dans *la Mère au bal*, et je ne veux lui donner qu'un billet de cinq cents francs.

VOLNYS.

Pardon... j'entre en scène.

Onze heures du soir.

VOLNYS (faisant les trois saluts d'usage).

« Messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous est de MM. T..... et G.....

LE PARTERRE.

Bravo! bravo! Ils ont de l'esprit, ces deux auteurs-là.

CHAPITRE XIX.

Code civil théâtral.

LOIS ET RÉGLEMENS.

Mandons et ordonnons à tous huissiers requis
De faire exécuter ces lois en tout pays ;
A tous nos procureurs et tribunaux d'instance,
De prêter aux décrets une entière assistance.

16 août 1790. Décret concernant les formalités à remplir pour élever des théâtres.

11 septembre 1790. Décret relatif aux pensions des comédiens, à la garde militaire, aux pompiers.

19 janvier 1791. Sanction royale du décret de l'assemblée nationale du

23 janvier 1791. Concernant la propriété des auteurs.

6 août 1791. Sanction du décret du

Du 19 juillet 1791. Qui défend aux créanciers des entrepreneurs de spectacle de saisir les droits d'auteur.

30 août 1792. Loi relative aux conventions faites entre les auteurs dramatiques et les directeurs de spectacle.

19 juillet 1793. Décret relatif aux droits de propriété des auteurs.

1er septembre 1793. Décret qui rapporte la loi du 30 août 1792, relative aux ouvrages dramatiques, et ordonne l'exécution de celles des 13 janvier 1791 et 19 juillet.

Loi du 25 prairial an III. Interprétation de celle du 19 juillet 1793.

Décret du 1er germinal en XIII, relatif aux droits successifs d'auteur.

Décret du 18 octobre 1794, sur le théâtre des arts. Ce décret ne statuait que pour l'Opéra.

Arrêt du 11 nivôse an IV. Droit des pauvres.

Droit du 7 primaire an V (27 novembre 1796). Perception d'un décime par franc en sus du prix de chaque billet d'entrée.

2 floréal an 5 (21 avril 1797). Loi qui proroge pendant six mois la perception, en faveur des indigens, d'un droit sur les billets de spectacle.

Arrêté du 1er germinal an VII (21 mai 1795). Mesure contre l'incendie de salles de spectacles.

12 vendémiaire an XI (4 octobre 1802), relatif à la garde municipale de service au théâtre.

An X. Arrêt des consuls qui charge le préfet du palais de la surintendance de l'Opéra et du théâtre Français.

20 nivôse an XI. Arrêté particulier pour l'Opéra.

Décret du 8 juin 1806. Sur le théâtre de la capitale.

Réglement du ministre de l'intérieur sur le théâtre, en vertu du décret précité.

Décret du 8 août 1807, relatif aux représentations à bénéfice.

Décret du 1er novembre 1807 relatif aux grands théâtres.

Décret du 13 août 1811. Droit en faveur de l'Opéra.

27 décembre 1811. Ordonnance de police concernant la police extérieure et intérieure des spectacles.

15 octobre 1812. Décret, daté de Moscou, sur la surveillance, l'organisation, l'administration, la comptabilité, la police et la discipline du théâtre Français.

Mai 1815. Instructions sur le théâtre.

29 novembre 1815. Ordonnance sur le défunt Odéon.

CHAPITRE XX.

UN DERNIER MOT AU LECTEUR.

Mais après les revers, on goûte le bonheur.
GRESSET.

Fortune, accorde-moi seulement une demi-heure, et je suis à la fois le plus heureux des amans et des époux.
Le Joueur.

Levez-vous matin, respirez l'air frais de la campagne, donnez-vous de l'exercice, prenez une nourriture saine et nutritive, soyez sage avec les femmes, et vous jouirez d'une bonne santé.
Le Docteur Etienne JACQUEMIN.

Il ne me reste plus maintenant à entretenir mon lecteur que de faits qui me sont personnels. Avant de lui dire, peut-être pour jamais, un éternel adieu, je me suis peint à ses yeux tel que je suis : cerveau brûlé, fou, n'ayant jamais su attacher à

l'argent l'importance qu'il mérite, importance après tout de convention, grand amateur de conquêtes, au cœur passionné, à l'imagination encore jeune en dépit de quelques années; mais, au demeurant, bonhomme et bon vivant.

J'ai raconté mes rêves, mes malheurs; on a vu l'influence du cotillon dramatique sur ma destinée, les successions qu'il m'a fait dévorer. Dans mes confessions, je ne me suis pas plus épargné le blâme que je n'ai cru devoir l'épargner aux personnages que je me trouvais forcé de mettre en scène, par le récit de faits qui me concernent.

Mes lecteurs jugeront si j'ai déversé le fiel de ma plume sur les auteurs de mes infortunes; je les ai esquissés tels que je les ai vus, tels que je les ai compris, tels que je les ai connus : ce n'est point une satire que j'ai voulu faire sur une classe, sur une spécialité que, malgré ses défauts, j'estime, et que je regarde même comme indispensable à la splendeur d'un état civilisé, et

nécessaire à l'épuration des mœurs. L'auteur qui a écrit : *la comédie est l'école des mœurs*, a écrit une vérité incontestable. Mais je reviens à parler de moi.

Une inscription de quinze cents livres de rentes sur l'état satisfait aux exigences de mon estomac et à mes besoins d'homme, pour lesquels le plaisir a toujours été un culte, une idole. C'est bien peu ; mais avec de l'économie et quelques rentrées de fonds que, dans ma prospérité, je prêtai à mes *amis*, jusqu'à présent non seulement je me trouve à l'abri du besoin, mais je puis encore quelquefois me passer certaines fantaisies..., poignantes, à la vérité ; car elles me rappellent ce que j'ai été...

Et quel supplice pour moi, alors que je jette un regard en arrière et que je me trouve amené par les regrets et le raisonnement à établir un système de comparaison entre le passé et le présent! Ah! je le dis avec franchise, à ces momens-là je voudrais pouvoir ne plus penser, ne plus réfléchir. Et pourtant, si je veux raisonner, la lec-

ture que je fais chaque jour des romans philosophiques de *Diderot* doit me prouver combien est vrai de vérité le mot de *Jacques le fataliste* : c'est que cela devait arriver.

Après tout, que de personnes ont comme moi à subir l'arrêt d'un destin contraire! les preuves viennent encore à l'appui de mes assertions : j'en cite une entre mille que me fournit P..., ce chanteur, cet ennemi si redoutable au repos des maris.

Chaque femme qu'il honore de sa faveur est forcée de lui faire le sacrifice de l'anneau conjugal qu'elle reçut au pied des autels, et la récolte est si abondante, qu'unis ensemble, ces anneaux, gages de ses victoires, embrassent la circonférence du chêne mousseux au pied duquel repose Daubenton.

Madame G....., épouse d'un secrétaire d'ambassade, se prit d'une violente passion pour cet artiste. Quelque temps elle se contenta de pousser de tendres soupirs dans le silence du boudoir, et d'applaudir chaque soir aux accens de son chevalier. Mais bientôt l'artiste reçoit ce billet : *Monsieur, un*

individu offensé par vous exige une réparation, demain, entre cinq et six heures, au bois de Boulogne, près la route dite de la Muette; on vous attendra, se confiant en votre loyauté: l'inconnu est sans témoins.

Ayant eu dans la soirée un différend avec un jeune homme, P... se trouva au rendez-vous; un jeune officier l'avait devancé; l'artiste l'examine, et cherche en vain à se rappeler ses traits.... Les deux individus s'enfoncent dans le bois, et reparaissent, une heure après, pleins de vie et de gaîté. P.... donne même un baiser à son adversaire, nul ne parut blessé. Mais, hélas! neuf mois écoulés, l'officier eut une opération douloureuse et accoucha d'un fils. P.... dans son combat avec l'inconnu avait eu *le dessus*, comme on peut en juger.

M. G...., de retour de ses voyages eut l'indiscrétion d'ouvrir, certain jour, le portefeuille de son épouse; il trouva dans une des poches une note signée de Mal..., tailleur, *pour fourniture faite d'un habit militaire à madame G...*

Je reviens encore à moi.

Ce m'est une douce consolation que d'avoir, pilote trop souvent malheureux, sauvé du naufrage une bibliothèque que, dans des temps plus prospères, je ne saluais même pas d'un regard bienveillant. A l'époque de mes galans succès, j'achetais des livres par genre, parce qu'alors un homme du monde devait avoir une bibliothèque, comme il avait une maîtresse, des chevaux. Aujourd'hui, retiré de la société, vivant modestement dans le Marais, avec quel plaisir je contemple ces livres exilés de la Chaussée-d'Antin et tristement réfugiés avec moi au cinquième étage! Avec quel insatiable curiosité je lis et je relis les pages consolatrices de mes auteurs, les pensées philosophiques du bon *Charles Nodier*, les poétiques méditations de *de Lamartine*, les ouvrages de *Chateaubriand*, les pages maritimes des *Edouard Corbière*, des *Eugène Sue*, les romans de *Victor Hugo*, et les chefs-d'œuvre des anciens!

Tous les matins, je vais silencieusement

prendre une tasse de chocolat au café; deux heures me suffisent pour lire les journaux; on pense bien que les feuilles littéraires captivent d'abord mon attention : la politique vient après elles. Le *feuilleton des Débats* me plaît et m'amuse beaucoup; je connais les théâtres sous la férule de l'auteur de *Barnave*. Aussi, le lendemain de la représentation d'une pièce dont il doit rendre compte, il faut me voir entrer au café et m'écrier : *Garçon ! retenez-moi les Débats, garçon! les Débats.* Alors que je tiens les *Débats*, et que j'aperçois mes deux *J.* : Bon ! me dis-je, voyons un peu, M. Jules Janin, si vous êtes toujours aussi spirituel, aussi caustique, aussi méchant que de coutume. Jusqu'à présent je n'ai pas de reproches à lui faire.

Vient ensuite la lecture du *Charivari*, du *Corsaire*, du *National*, de la *Tribune*, de tous les journaux enfin qui m'amusent singulièrement par les querelles qu'ils ont entre eux. Quant à la *Gazette des tribunaux*, je ne sais en vérité comment M. Darmaing

s'arrange ; mais je ne vois plus dans sa feuille que de misérables crimes ; plus d'assassinats agréables ! plus de forfaits à émotion, plus de scélératesses comme autrefois ! Ce journal a beaucoup perdu dans mon estime.

A l'heure du dîner, je vais habituellement au Palais-Royal ; les restaurateurs à prix fixe ont souvent ma visite ; je les trouve agréables en ce sens qu'avec eux on sait ce que l'on va manger (je parle de la quantité de plats), et ce que l'on va dépenser.

Le soir, un billet que l'on me vend moitié du prix qu'il coûte au bureau du théâtre, me fait trouver l'emploi de mon temps, puis c'est encore un besoin pour moi d'aller souvent au spectacle, et je satisfais à cette passion en m'imposant d'autres privations. Quelquefois je fais une excursion *extra muros*, afin d'aller applaudir, avec beaucoup d'autres, le talent gracieux de madame Jules-Seveste, la perle du *Théâtre d'élèves* à Montmartre.

J'ai conservé deux ou trois bons amis

chez lesquels je suis toujours reçu avec bienveillance, et je les en remercie. Mais c'est surtout à vous, bon et estimable P. F. F., et à votre charmante femme, que je m'estime heureux de pouvoir offrir ici publiquement les témoignages de ma reconnaissance.

Avec de l'ordre et de l'économie, si je ne vis pas agréablement, j'existe, du moins, et c'est encore une consolation; car, s'il me fallait vivre comme tel et tel que je pourrais citer, et qui se trouvent, après avoir été fort riches, à la merci de leurs prétendus amis, et exposés à des humiliations sans nombre, l'éternité aurait déjà commencé pour moi, et le suicide aurait couronné toutes mes folies.

Puis, quand le diable devient vieux, ne se fait-il pas ermite! que sais-je! ne peut-il par hasard m'arriver encore une succession! jamais homme ne fut mieux disposé à la bien accueillir, et cette fois plus décidé à la conserver.

Chaque âge a ses plaisirs. C'est sans doute

par suite de cet hémistiche-vérité que, foulant maintenant à ses pieds les plaisirs mondains, mademoiselle T... Bour... vient de se convertir. Oui, lecteur, la pécheresse est convertie. Et c'est toi, bienheureux dimanche 28 juillet de l'an de grâce 1833, qui as vu M. le curé de Saint-R... inculquer à l'actrice les préceptes de notre sainte religion.

Zaïre s'est décidément fait chrétienne; Zaïre a communié; bientôt Zaïre va recevoir la confirmation, son âme s'est ouverte à la croyance. Que pensez-vous de cette conversion? peut-être allez-vous me répondre: Il n'y a que la foi qui nous sauve.

Au moment où j'écrivais ces lignes, le tintement de ma sonnette se fait entendre. J'ouvre la porte de mon modeste appartement. C'est ma portière. Que m'apportez-vous? madame Bunder. — Une lettre, Monsieur. — Mais je n'en attends pas aujourd'hui : donnez toujours. Je la pris et regardai la souscription : elle venait de Bordeaux. Je m'empressai de briser le cachet. Dieu!... ma tête s'égara, j'eus à peine la force de sup-

porter mon bonheur, mon malheur, comme vous voudrez.

Mon notaire de Bordeaux m'apprenait qu'un de mes cousins, parti depuis fort long-temps pour les Iles, où il avait fait une fortune colossale, se disposait à revenir d'Inde en France, et avait déjà fait tous les préparatifs de son départ, lorsque, au moment de s'embarquer, il mourut subitement. Après de longues recherches, on n'était parvenu à découvrir d'autre héritier que moi, et le notaire me pressait de me rendre à Bordeaux pour activer la liquidation de la succession. Je partis donc en toute hâte pour le département de la Gironde, curieux de connaître ma fortune future. Mes espérances n'ont point été déçues, mon cousin me laisse de quoi vivre agréablement : je me trouve à la tête de trois cent mille francs de rente.

A la vérité je n'en jouis point encore, puisqu'il faut que les biens soient vendus et les fonds réalisés; mais j'ai maintenant pour moi la certitude d'un riche avenir, et partant de jouissances sans nombre.

S'il est un temps pour la folie,
Il en est un pour la raison.

J'ai passé le premier, j'entre dans le second. Plus de folles dépenses, plus d'argent jeté par les fenêtres, plus de maîtresses, plus d'amours au théâtre, plus de sottes idées; un cœur de femme capable de comprendre le mien (et à force de chercher je le trouverai). Au reste, deux mots me rassurent à présent: *J'ai vécu*, et je sais apprécier les sermens; je sais par dessus tout ce qu'ils coûtent et ce qu'ils valent.

Mon expérience me servira, et, s'il est vrai, comme l'a donné à entendre l'auteur de *Sylla*, qu'un romantique se soit permis de l'appeler, lui et les estimables académiciens, des *vétérans essoufflés*, moi qui peux me faire l'application de cette épithète, je veux encore sacrifier au plaisir, en allant mon petit bonhomme de chemin, et je crois qu'à mon lit de mort quelques amis pourront dire de moi:

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

FIN.

TABLE

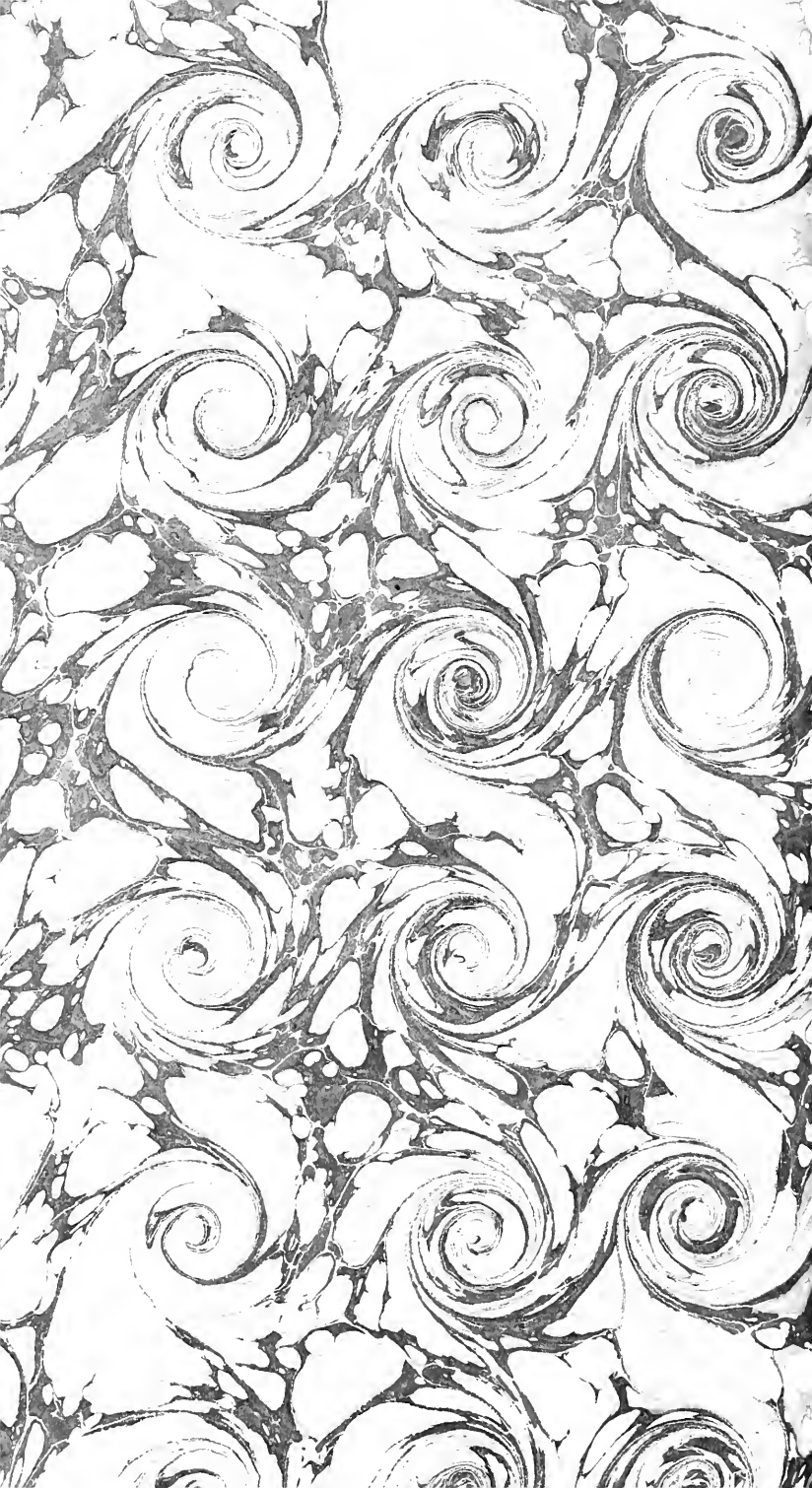
DES CHAPITRES

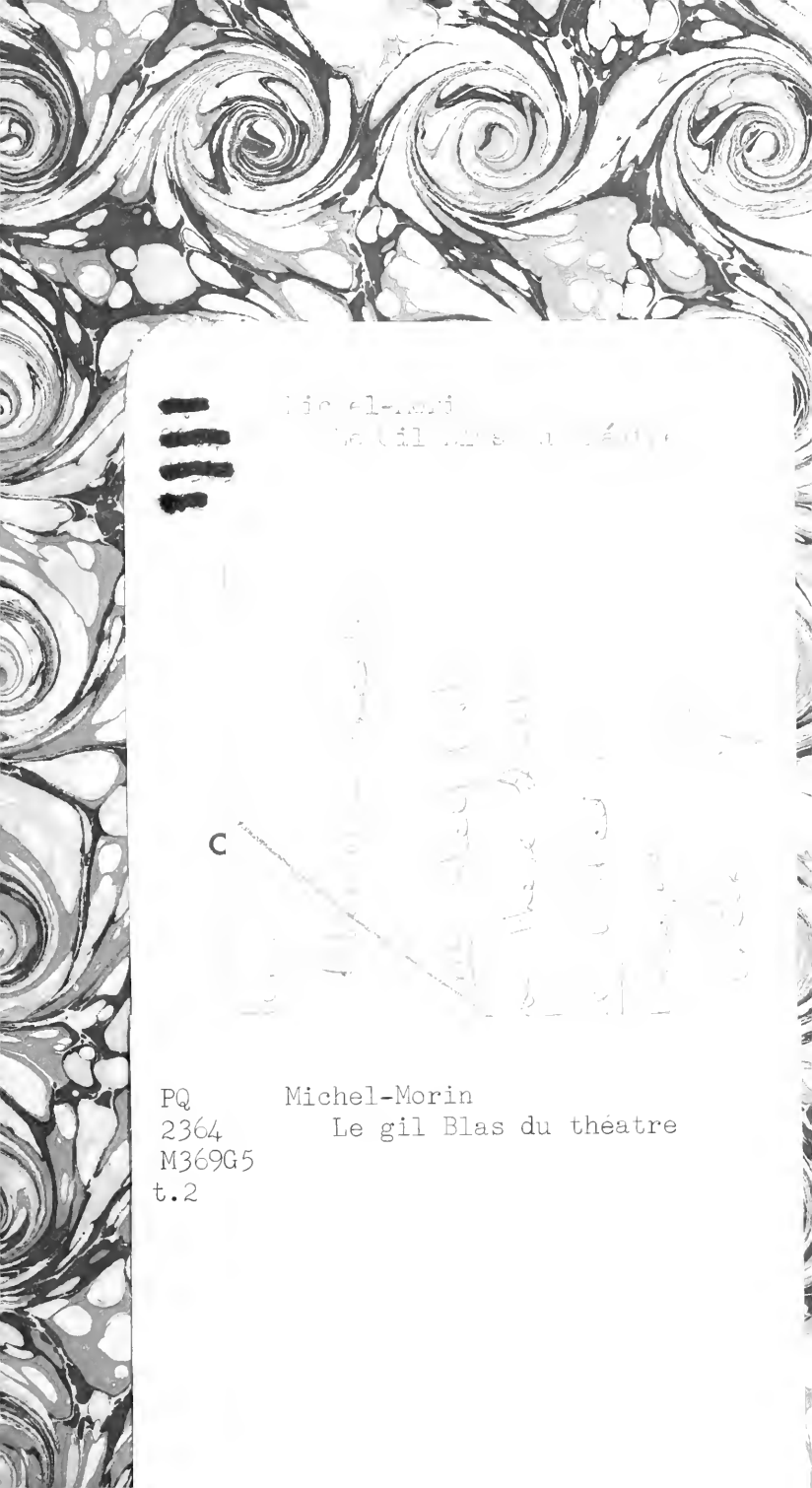
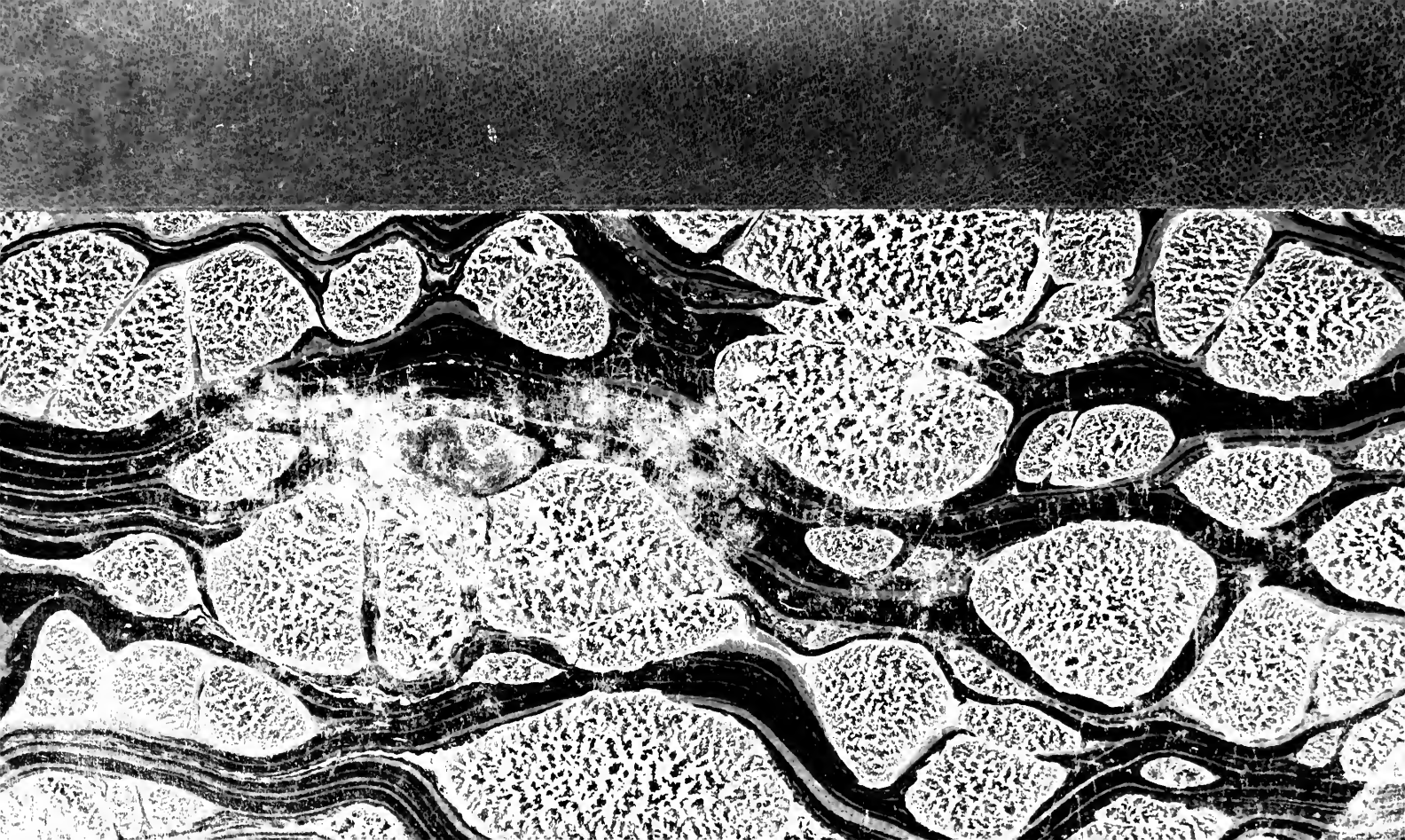
DU TOME DEUXIÈME.

Chapitre	Ier.	Habitués des avant-scènes et des balcons. . . . . page	1
—	II.	Du charlatanisme.	35
—	III.	Loges des actrices.	63
—	IV.	Des actionnaires.	79
—	V.	Débutantes et figurantes. . . .	99
—	VI.	Les ouvreuses de loges.	115
—	VII.	Ma pièce ; la Quête des volailles.	133
—	VIII.	Femmes de chambre des actrices.	223
—	IX.	Des congés et des représentations à bénéfice.	235
—	X.	Caissiers des théâtres : avances d'appointemens ; fugue quand on tient les fonds.	249
—	XI.	De l'influence du talent et du physique des comédiens sur le morat des femmes.	263
—	XII.	Commissaires de police, gardes municipaux, sergens de ville.	287

CHAPITRE XIII. Les animaux dramatiques. . . 307
— XIV. Comme quoi l'Opéra peut être encore le théâtre des mœurs. 319
— XV. Liaisons. Mariage de cœur. . . 327
— XVI. De l'état de comédien. Pièces anglaises et françaises. . . . 335
— XVII. Argot de théâtre. Singularités. 363
— XVIII. Scènes historiques. 397
— XIX. Code civil théâtral. 411
— XX. Un dernier mot au lecteur. . . 415

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.





PQ
2364
M369G5
t.2